P. O. gall. app. 10
Petitot

RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS.

COMÉDIES.

TOME QUINZIEME.

RÉPERTOIRE
DU
THÉÂTRE FRANÇOIS;
OU
RECUEIL
DES TRAGÉDIES ET COMEDIES
RESTÉES AU THÉATRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉATRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIECE.

PAR M. PETITOT.

TOME VINGT-DEUXIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, N° 1133.

M. DCCCIV.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

RÉPERTOIRE

DU

THÉÂTRE FRANÇOIS,

OU

RECUEIL

DES TRAGÉDIES ET COMÉDIES

RESTÉES AU THÉÂTRE DEPUIS ROTROU,

POUR FAIRE SUITE AUX ÉDITIONS IN-OCTAVO
DE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, REGNARD, CRÉBILLON,
ET AU THÉÂTRE DE VOLTAIRE.

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET L'EXAMEN DE CHAQUE PIÈCE.

PAR M. PETITOT.

BIBLIOTHECA
REGIA
MONACENSIS

TOME VINGT-DEUXIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AÎNÉ.
CHEZ PERLET, LIBRAIRE, RUE DE TOURNON, Nº 1133.
M. DCCCIV.

Bayerische
Staatsbibliothek
München

LE
CONSENTEMENT
FORCÉ,

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE GUYOT DE MERVILLE,

Représentée pour la premiere fois
le 13 août 1738.

NOTICE
SUR GUYOT DE MERVILLE.

Michel Guyot de Merville naquit à Versailles le 1er février 1696. La vie de cet auteur est un exemple des malheurs qu'entraînent après eux un mariage disproportionné, le goût des voyages, et une certaine insouciance qui accompagne presque toujours un penchant exclusif pour la poésie.

Dès sa jeunesse Guyot de Merville parcourut l'Italie, l'Allemagne et l'Angleterre. La Hollande étoit alors l'entrepôt des nouveautés littéraires; les livres prohibés sur-tout étoient l'objet d'un commerce considérable; avec un peu d'industrie et d'intelligence il étoit possible de faire en ce pays une fortune rapide. Notre jeune aventurier y alla, et se fit libraire; mais, plus honnête que ses confreres, ne pouvant résister à l'envie de composer lui-même des livres, il végéta assez

tristement, et revint à Paris un peu moins avancé qu'au moment où il en étoit parti.

De nouvelles étourderies l'y attendoient. Sans fortune et sans état il devint amoureux d'une demoiselle qui n'avoit d'autre mérite que sa beauté : vainement ses parens s'opposerent à l'union qu'il vouloit contracter; sa persévérance, ses tendres sollicitations, son adresse à faire valoir les qualités de sa maîtresse, surmonterent leur résistance, et les forcerent à consentir à un mariage qui fit son malheur. La comédie du Consentement Forcé est à peu de choses près un récit fidele de cette intrigue ; le naturel charmant qui y regne est la preuve que l'auteur avoit éprouvé tous les sentimens qu'il prête à Cléante. Long-tems après ce mariage, lorsque, désabusé de l'illusion qui l'avoit égaré, l'auteur lisoit cette comédie qui inspire une gaieté si douce, il ne pouvoit retenir ses larmes : cette anecdote, rapportée par un de ses amis, montre qu'il sentoit, mais trop tard, l'étourderie qu'il avoit faite. Une famille à soutenir étoit un fardeau beaucoup trop pesant pour un homme qui n'avoit d'autre ressource que son esprit, et qui, par une indolence

insurmontable, ne pouvoit se livrer à des travaux de longue haleine.

Fondant son espoir sur le théâtre, il composa trois tragédies qui furent refusées par les comédiens. Piqué contre eux, il travailla pour la comédie italienne : sa premiere piece, intitulée les Mascarades Amoureuses, eut quelque succès: c'est un jeune homme de qualité qui devient amoureux d'une paysanne de Nanterre, et qui parvient à obtenir le consentement de son pere pour cette mésalliance. On voit que l'auteur avoit toujours l'imagination pleine des efforts qu'il avoit faits afin de vaincre la résistance que ses parens avoient opposée à son mariage. Cette petite piece dut son succès à l'élégance du style et à la délicatesse des sentimens. Les Impromptus de l'Amour furent moins heureux : c'est un *imbroglio* froid et invraisemblable. L'auteur, déja un peu connu, se réconcilia avec les comédiens françois ; il leur donna une piece d'un genre absolument nouveau, et qui attira pendant quelque tems l'affluence : Achille à Scyros, comédie héroïque, est une imitation de Métastase. La pompe du spectacle la fit réussir d'abord; mais elle disparut du

répertoire lorsque les représentations en furent moins soignées. L'accueil que le public fit à cet ouvrage encouragea Guyot de Merville: il donna l'année suivante le Consentement Forcé, dont nous avons parlé, et qui fait partie de ce recueil. Parvenu dans cette piece au plus haut degré où il pouvoit atteindre, Guyot de Merville ne fit plus que décliner. Les Epoux Réunis, petite comédie larmoyante, ont beaucoup de rapport avec la Fausse Antipathie, de La Chaussé: l'auteur soutint qu'il n'avoit eu aucune connoissance de cette piece représentée pendant un voyage qu'il avoit fait.

Le Dédit Inutile lui donna beaucoup de chagrins. Il avoit d'abord destiné cette piece au théâtre françois sous le titre du Faux Enlèvement; les comédiens la refuserent: refaite plusieurs fois, il la présenta de nouveau; on la reçut avec applaudissement; les rôles furent distribués; les répétitions commencerent: malheureusement pour l'auteur Destouches invita les comédiens à jouer sa Belle Orgueilleuse; ils quitterent tout pour étudier cette piece dont ils attendoient beau-

coup de succès, et l'ouvrage de Guyot de Merville fut abandonné. Sans se rebuter par tant de désagrémens, il refondit encore son ouvrage, et parvint après deux ans de sollicitations à le faire jouer aux Italiens. « Le succès de cette comédie, « dit Guyot de Merville, mit le comble à tant de « singularités. Elle a été fort applaudie, et cependant elle a amené peu de monde ». La piece étoit médiocre; mais elle ne méritoit pas tant de refus. Nous avons rapporté ces circonstances pour donner une idée des humiliations que les comédiens font souvent éprouver aux auteurs qui n'ont pour subsister d'autres ressources que leurs talens. Nous ne parlerons ni des Dieux Travestis, ni des Deux Basiles, qui eurent peu de succès au théâtre italien. L'Apparence Trompeuse leur est très supérieure. Une femme a un ami respectable auquel elle accorde toute sa confiance; en lui écrivant elle l'appelle quelquefois son mari: l'amant intercepte une de ces lettres; on sent quel doit être son désespoir: tout s'éclaircit, et il reconnoît que l'on ne doit pas s'en rapporter à l'apparence. Guyot de Merville a tiré de ce fonds si

léger des scenes agréables et piquantes. L'auteur donna encore quelques pieces qui ne méritent aucune attention.

Le caractere de son talent étoit la délicatesse et la grace : incapable de concevoir de grands sujets et de peindre des caracteres, il nouoit très bien des intrigues légeres; il esquissoit agréablement des petits tableaux : ces qualités suffisent pour des pieces peu étendues. Il est à croire que Guyot de Merville auroit eu beaucoup plus de succès dans ce genre si les inquiétudes dont il étoit dévoré lui avoient permis de se livrer à son enjouement naturel.

Dégoûté de Paris, tourmenté par l'inconstance dont l'âge n'avoit pu le corriger, il se retira à Geneve. Pour vivre en paix et pour être accueilli dans les sociétés, il étoit nécessaire qu'il fût bien avec M. de Voltaire qui résidoit alors à Ferney : malheureusement il avoit autrefois excité la bile du vieux philosophe; lié avec Desfontaines, il lui étoit échappé dans sa jeunesse une satire contre l'auteur de la Henriade. Il ne négligea rien pour obtenir son pardon : dans une lettre qui a été conservée il lui ouvre son ame et lui demande

son amitié; il lui offre de supprimer les vers qui ont pu le choquer, et le prie d'accepter la dédicace de ses ouvrages : « Ne savez-vous pas, mon-« sieur, ajoute-t-il, qu'il est plus grand de re-« connoître ses fautes que de n'en jamais faire, « et plus glorieux de pardonner que de se ven-« ger »? M. de Voltaire ne pardonnoit pas; l'aspect d'un homme malheureux qui lui demandoit grace ne put l'émouvoir : il lui répondit sèchement : « Mon amitié est peu de chose, et ne vaut « pas les grands sacrifices que vous m'offrez. Si « la satire que Rousseau et Desfontaines vous « suggérerent contre moi est agréable, le public « vous applaudira ; il faut, si vous m'en croyez, « le laisser juge. La dédicace de vos ouvrages « n'ajouteroit rien à leur mérite, et vous com-« promettroit auprès du gentilhomme à qui cette « dédicace est destinée. Je ne dédie les miens qu'à « mes amis : ainsi, monsieur, si vous le trouvez « bon, nous en resterons là. »

Cette lettre accabla Guyot de Merville, qui peut-être se flattoit que Voltaire l'emploieroit à une édition de ses œuvres; ce qui auroit pu l'aider à soutenir sa famille. Il se présenta chez le phi-

losophe, qui le reçut avec froideur, et ne lui laissa aucune espérance. Revenu à Geneve, ce malheureux mit ordre à ses affaires, sortit ensuite sans indiquer le lieu où il alloit: il se noya dans le lac de Geneve, et quelques jours après on trouva son corps près de la ville d'Evian; cette mort funeste eut lieu en 1755.

PRÉFACE.

Si un auteur doit être sensible à des applaudissemens qui l'honorent, il doit encore avoir plus d'égard pour des critiques qui l'éclairent. Le public est non seulement notre juge, il est aussi notre maître; et c'est se rendre indigne de ses éloges que de ne pas profiter de ses censures. Aussi n'ai-je point balancé à corriger certains défauts que l'on a remarqués d'abord dans la scene X et dans le dénouement du Consentement Forcé.

Mais lorsque quelques personnes, trop attachées à des beautés de mode, condamnent dans un ouvrage ce qui n'y est pas conforme, je pense qu'un auteur peut ne point déférer à leurs décisions, et qu'il est même en droit de les combattre. Ces personnes, peu flattées de la simplicité de mon style, prétendent que j'aurois dû le rendre plus délicat, plus fin, en un mot plus épigrammatique; et elles censurent dans cette piece ce qu'elles louent elles-mêmes, ou plutôt ce qui les frappe malgré elles dans les comédies de Moliere. Je ne sais si je ne leur prête point à l'égard de cet excellent écrivain des sentimens que peut-être elles n'ont pas; mais au moins ne peuvent-elles

disconvenir du plaisir que ces pieces font encore tous les jours aux spectateurs. Diront-elles qu'en faveur de leur ancienneté on y rit par complaisance, ou par habitude, et que ce qui étoit bon autrefois ne vaut plus rien aujourd'hui ? il ne leur reste que ce retranchement, où je me garderai bien de les attaquer.

Pour moi, qui fais gloire de prendre Moliere pour modele, sans me flatter de pouvoir jamais l'égaler, j'ai voulu faire une comédie qui plût sur le théâtre, sans éblouir, et qui se soutînt à la lecture. Or je ne vois que le sentiment et le bon sens qui puissent produire ce double effet. Quelques uns de nos auteurs ont beau vouloir mettre en crédit leurs brillans et leurs saillies, ce prétendu esprit, comme l'expérience le prouve, ne plaît que dans la nouveauté; sa pointe aiguisée avec affectation s'émousse à la vue dès qu'on la considere de près; et je pourrois citer plusieurs de ces traits d'esprit, applaudis sans réflexion, qui dans le fond ne sont rien moins qu'ingénieux. Ce n'est pas en courant après l'esprit qu'on l'atteint; jaloux de sa liberté, il fuit ceux qui le cherchent, et ne se présente qu'à ceux qui l'attendent. Je ne prétends pas néanmoins que nos bonnes pieces manquent d'esprit : elles ont l'esprit qui convient à la comédie, c'est-à-dire l'esprit

solide, qui n'est pas celui avec lequel on brille dans les cercles et dans les ruelles, où l'on ne demande qu'un plaisir vif et passager. C'est par cet esprit simple, vrai et naturel, que les pieces de Moliere ont toujours plu, et plairont toujours. Le Glorieux, l'Ecole des Amans, l'Avare Amoureux, la Pupille, et quelques autres comédies de notre tems, ont la même destinée; et je crois que c'est là la seule et véritable comédie.

ACTEURS.

ORGON.

CLÉANTE, fils d'Orgon.

CLARICE, femme de Cléante.

LISIMON, ami d'Orgon et de Cléante.

TOINETTE, suivante de Clarice.

La scene est à Auteuil.

LE CONSENTEMENT FORCÉ, COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

LISIMON, CLEANTE.

LISIMON.

La joie que j'ai de vous voir, Cléante, m'est d'autant plus sensible que je ne m'y attendois pas. Quoi ! vous quittez Paris dans le tems que les plaisirs y regnent ?

CLÉANTE.

On n'est pas toujours dans les mêmes dispositions, mon cher Lisimon. On change à tout âge; et ces plaisirs, autrefois si flatteurs pour moi, ne me touchent plus.

LISIMON.

Ce que vous me dites là est-il bien sincere ?

CLÉANTE.

Rien n'est plus vrai, je vous assure.

LISIMON.

J'applaudis de bon cœur à de si beaux sentimens, et je m'en réjouis pour l'amour de vous. La seule chose qui me fâche c'est que vous ayiez choisi une saison si peu favorable pour les amusemens de la campagne. Auteuil est fort joli en été, mais il ne peut être agréable en hiver qu'à une espece de misanthrope comme moi.

CLÉANTE.

Il n'est pas en mon pouvoir de mieux prendre mon tems; car (et c'est ce qui me fait de la peine) ma visite est intéressée.

LISIMON.

Je puis vous rendre quelque service, mon cher Cléante?

CLÉANTE.

Un service de la derniere importance.

LISIMON.

Voilà pour moi un surcroît de plaisir.

CLÉANTE.

Je vous demande pardon de la liberté que j'ai prise; mais j'ai amené une personne avec moi.

LISIMON.

Votre excuse m'offense. Quel que soit celui pour qui vous vous intéressez, il est digne de mon

estime dès qu'il mérite la vôtre. Mais où donc est cet ami ? pourquoi n'entre-t-il pas ?

CLÉANTE.

Un moment, je vous prie. Vous allez être étonné : c'est une dame que je vous amene.

LISIMON.

Une dame !

CLÉANTE.

Vous ne serez pas fâché de la connoître.

LISIMON.

Voilà donc comme vous êtes changé ?

CLÉANTE.

C'est la plus grande preuve que j'en puisse donner.

LISIMON.

Effectivement c'en est une fort belle qu'une nouvelle amourette !

CLÉANTE.

Le terme est trop foible ; c'est un véritable amour, un amour pur et solide, puisqu'il est fondé sur l'estime et sur la raison.

LISIMON.

Style ordinaire des amans.

CLÉANTE.

Rien ne pourra jamais me détacher d'elle.

LISIMON.

Ce n'est pas la premiere fois que vous tenez ce langage.

CLÉANTE.

Si vous connoissiez Clarice, si vous saviez combien elle a de mérite...

LISIMON.

Bon ! ne sais-je pas de quel œil un amant voit sa maîtresse ? Je vais vous faire son portrait, si vous voulez.

CLÉANTE.

Elle n'est pas ma maîtresse.

LISIMON.

Comment ?

CLÉANTE.

C'est ma femme.

LISIMON.

Vous êtes marié ?

CLÉANTE.

Depuis huit jours.

LISIMON.

Quoi ! vous vous mariez sans que j'en sois informé, moi qui ai toujours été si fort attaché à votre famille, moi l'ami intime de votre pere, et encore plus le vôtre ?

CLÉANTE.

C'est cette raison même qui m'a porté à vous cacher ce mariage. Vous vous y seriez sans doute opposé ; et j'ai craint l'effet que pouvoit faire sur moi l'amitié dont vous m'honorez.

LISIMON.

Je conçois : vous avez formé cette union sans le consentement de votre pere?

CLÉANTE.

J'ai tout fait pour l'obtenir, mais mon pere a été inexorable; et je tremble de me voir pour jamais l'objet de son indignation si vous me refusez le secours que j'attends de votre bonté.

LISIMON.

Oh! je ne doute plus de la violence de votre amour, et il faut en effet que votre épouse ait bien du mérite pour avoir fixé un cœur comme le vôtre.

CLÉANTE.

Ah! que ne pouvez-vous entendre son éloge d'une autre bouche que de la mienne! car je sens bien que dans l'état où je me trouve mon témoignage doit vous être suspect de prévention ou d'artifice. Ne vous figurez pas que j'aie été séduit par des charmes qui ne frappent que les yeux; sa douceur, sa modestie, sa sagesse, son attachement à ses devoirs, son aversion pour les vains amusemens du sexe, une humeur toujours égale, la bonté de son cœur; enfin la solidité et la délicatesse de son esprit, surpassent encore sa beauté, quelque éclatante qu'elle soit. Vous ne croyez pas, j'en suis sûr, la moitié de ce que je vous dis,

et cependant je ne vous dis pas la moitié de ce qui en est.

LISIMON.

Mais quel est donc le motif du refus de votre pere ?

CLÉANTE.

L'intérêt. Avec toutes ces qualités, Clarice a encore de la naissance ; mais elle n'est pas riche.

LISIMON.

Plaisante raison ! Si votre pere pensoit comme moi, cette difficulté ne l'auroit pas arrêté, supposé que votre épouse fût aussi parfaite que vous le dites.

CLÉANTE.

Elle l'est en effet ; mais mon pere s'imagine que je lui en impose, et il se persuade que tous les éclaircissemens où il pourroit entrer là-dessus, bien loin de détruire cette idée, ne serviroient qu'à la confirmer.

LISIMON.

Votre situation me touche. Que puis-je faire pour votre service ?

CLÉANTE.

Mon pere, que les affaires de son commerce ont retenu quelques mois en province, est enfin de retour à Paris.

LISIMON.

Il est revenu? j'en suis ravi. Voulez-vous que je lui aille parler ?

CLÉANTE.

Vous n'aurez pas la peine de l'aller chercher. Je sais de bonne part qu'il doit vous venir voir aujourd'hui : il ne tardera pas; j'appréhendois même qu'il ne m'eût devancé.

LISIMON.

Le bon homme cherche à évaporer sa bile. Je m'y attends. Je vous promets de mettre tout en œuvre pour vous réconcilier avec lui; mais je ne vous réponds pas du succès de mes soins; car il est terriblement entêté.

CLÉANTE.

Il m'est venu une idée dont je crois la réussite infaillible, dès que vous voudrez bien nous seconder comme vous m'en flattez. Je ne juge pas à propos de paroître devant lui. Outre qu'il me l'a défendu expressément, ma vue ne feroit qu'augmenter sa colere. Il s'agit de me justifier, et il n'y a que le mérite de Clarice qui puisse produire cet effet. Je voudrois donc qu'il la vît, mais sans savoir qu'elle est ma femme, afin qu'il l'examinât sans prévention. Encore une fois j'ose m'assurer que s'il la connoissoit, il approuveroit notre mariage.

LISIMON.

Fort bien. Je lui dirai que c'est une de mes parentes.

CLÉANTE.

Votre niece, par exemple ?

LISIMON.

Encore mieux. Votre pere sait que j'en ai une en province, mais il ne l'a jamais vue.

CLÉANTE.

Que je vous ai d'obligation ! Je ne puis vivre heureux sans la possession de Clarice ; mais je ne puis l'être aussi sans l'amitié de mon pere.

LISIMON.

Ne nous arrêtons pas ici davantage. Je rougis de la laisser seule si long-tems.

CLÉANTE.

Elle est dans la chambre voisine, et je cours la chercher.

LISIMON.

Je vous suis. Je veux l'aller recevoir. (*ils vont ensemble au fond du théâtre et reparoissent aussitôt avec Clarice.*)

SCENE II.

CLARICE, LISIMON, CLEANTE.

CLÉANTE, *à Clarice.*

Venez, madame, venez remercier le meilleur de tous les amis.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ce n'est pas sans scrupule, monsieur, que je me présente devant vous; mais je n'ai pu refuser aux instances de Cléante une démarche dont je crains bien que le succès ne réponde pas à ses espérances.

LISIMON.

Je ne saurois, madame, me plaindre de votre délicatesse. Je n'ai pas l'honneur de vous être connu; mais je vous supplie d'être persuadée que si je puis contribuer à votre félicité commune, je n'aurai jamais eu plus de plaisir.

CLÉANTE, *à Clarice.*

Lisimon a la bonté d'entrer dans nos intérêts et de se prêter à notre entreprise: il veut bien, Clarice, que vous passiez ici pour sa niece, et je ne doute pas que ce titre ne prévienne mon pere en votre faveur.

CLARICE, *à Lisimon.*

Ah! monsieur, quelles graces n'ai-je pas à vous rendre?

LISIMON.

Point de remerciemens, madame, je vous prie; je ne les ai point encore mérités. Regardez-moi donc comme votre oncle, et commandez dans ma maison comme ma niece. Permettez que je vous quitte un instant, je vais tout disposer pour la réception de monsieur Orgon. (*il sort.*)

SCENE III.

CLEANTE, CLARICE.

CLARICE.

Ah! Cléante, ma frayeur redouble à mesure que le moment fatal approche.

CLÉANTE.

Ne vous alarmez point, ma chere Clarice!

CLARICE.

Hélas! quand je pense que je vais parler à un homme qui me hait, qui me regarde comme l'unique cause de ses chagrins et de la perte de son fils; quand je me le représente dans la colere violente où il est contre vous et contre moi, je frémis du danger où je m'expose!

CLÉANTE.

Votre crainte est frivole. Si vous paroissiez à ses yeux sous le nom de ma femme, je conçois que vous auriez alors un furieux orage à essuyer; mais il ne vous connoît point, et vous avez l'avantage de le connoître. Non, Clarice, le péril que vous courez n'est rien; mais fût-il aussi terrible que votre imagination vous le représente, que ne devez-vous point entreprendre pour éviter le malheur qui nous menace? Ah! si mon pere alloit nous séparer pour jamais... Je vois déja que cette triste idée, toute éloignée qu'elle est, vous pénetre le cœur... Vous pleurez, Clarice, vous pleurez! ne me dérobez point vos larmes; elles sont des marques de votre tendresse et de votre vertu; elles naissent de l'une et de l'autre: vous sentez qu'en me perdant vous perdriez une réputation qui vous est aussi précieuse que moi-même.

CLARICE.

C'en est fait, Cléante; mon courage revient, et il n'y a point de danger que je n'affronte. C'est vous que je dois sauver; je n'aurai plus que vous devant les yeux. Quel bonheur si je puis réussir! Si je ne réussis pas, nous aurons fait du moins tout ce que la raison et la nature exigent de deux cœurs unis par la vertu.

SCENE IV.

CLEANTE, CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE, *à Cléante.*

Monsieur, je vous annonce que monsieur votre pere vient d'arriver.

CLÉANTE.

Cela suffit.

CLARICE.

Ah ciel!

TOINETTE.

Quoi, madame, vous tremblez encore!

CLÉANTE, *à Clarice.*

Allons, Clarice, c'est maintenant que vous avez besoin du courage que vous me promettiez tout-à-l'heure.

CLARICE.

Pardonnez-moi ce premier mouvement; il n'aura pas de suite, je l'espere... Mais retirez-vous, et ne paroissez point que je ne vous avertisse.

CLÉANTE.

Adieu. Songez que ma destinée est entre vos mains. (*il sort.*)

SCENE V.

CLARICE, TOINETTE.

TOINETTE.

Je me flatte, madame, que tout ira bien; et la qualité de niece que monsieur Lisimon m'a dit qu'il vous avoit donnée leve toutes les difficultés qui pouvoient vous effrayer... Mais je vois entrer monsieur Orgon.

SCENE VI.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON, *à Lisimon.*

Je serai charmé de la voir.

CLARICE, *bas, à Toinette.*

Toinette, ne m'abandonne pas!

TOINETTE, *bas.*

Oh! je n'ai garde!

LISIMON, *à Clarice.*

Ma niece, voici monsieur Orgon, dont vous aurez sans doute entendu parler à mon frere?

ORGON, *à Clarice.*

J'ai l'avantage, mademoiselle, d'être de ses intimes amis.

LISIMON, *bas.*

Excusez sa timidité.

ORGON.

Mon ami, vous voulez bien souffrir que je l'embrasse?

LISIMON.

Vous lui faites honneur.

ORGON, *s'avançant vers Clarice pour l'embrasser.*

Permettez, mademoiselle, que j'aie le plaisir... (*il l'embrasse, et elle s'évanouit.*) Comment donc! qu'avez-vous?

CLARICE, *à Toinette.*

Toinette, soutiens-moi!

TOINETTE.

Ah! ma chere maîtresse!

LISIMON, *à Clarice.*

Ma niece!... (*à part.*) Elle se trouve mal... (*à Toinette.*) Allez vîte, Toinette, lui faire prendre l'air, et qu'on lui donne tous les secours dont elle aura besoin. (*Clarice et Toinette sortent.*)

SCENE VII.

ORGON, LISIMON.

ORGON.

Cet accident-là lui est survenu bien mal à propos!

LISIMON.

Ce ne sera rien. Elle est encore un peu fatiguée du voyage.

ORGON.

C'est une personne très aimable, et une fille de votre frere auroit bien convenu à Cléante... mais, le frippon !... Vous savez apparemment la belle action qu'il a faite ?

LISIMON.

Vous voulez parler de son mariage ?

ORGON.

Que vous en semble, Lisimon ? Ne suis-je pas bien malheureux d'avoir un fils tel que lui ?

LISIMON.

Je vous plains !... Vous êtes-vous bien porté dans votre voyage ?

ORGON.

Assez bien... Quand on souhaite des enfans on ne sait guere ce que l'on souhaite !

LISIMON.

Vous avez raison... Depuis quand êtes-vous de retour ?

ORGON.

Depuis avant-hier... On se tue pour amasser du bien à ces ingrats-là, et en voilà la récompense ! Combien d'argent n'ai-je pas dépensé pour l'éducation de Cléante ! et vous voyez

comme il en profite! L'auriez-vous cru capable d'un tel égarement?

LISIMON.

Non, car il m'a toujours paru assez sage.

ORGON.

Prendre une femme sans bien!

LISIMON.

Voilà le mal.

ORGON.

Par amourette!

LISIMON.

Mais vous qui parlez, mon cher Orgon, n'avez-vous pas aimé dans votre jeunesse?

ORGON.

Sans doute j'ai aimé, j'ai aimé, je ne le nie point; mais l'amour ne m'a jamais fait faire de folies.

LISIMON.

C'étoit donc un amour bien extraordinaire?

ORGON.

Ce que c'est qu'un jeune étourdi! Il ne faut qu'un petit nez tourné d'une certaine façon pour lui bouleverser la cervelle!... Et se marier encore malgré moi!

LISIMON.

Vous n'avez pas voulu lui accorder votre consentement?

ORGON.

Faut-il pour cela qu'il s'en passe?

LISIMON.

Ce n'est pas mon sentiment.

ORGON.

Je lui ferai voir ce que c'est que l'autorité d'un pere!... C'est un mariage nul, de toute nullité.

LISIMON.

Il faudra voir.

ORGON.

Comment! il faudra voir? Oh! cela est tout vu.

LISIMON.

Ce mariage...

ORGON.

Sera cassé.

LISIMON.

On pourroit trouver quelque expédient...

ORGON.

L'expédient c'est de le casser.

LISIMON.

Je veux dire quelque tempérament pour...

ORGON.

Je prétends qu'on le casse.

LISIMON.

Calmez-vous... Je vois ma niece qui revient.

SCENE VIII.

ORGON, LISIMON, CLARICE, TOINETTE.

LISIMON, *à Clarice.*

Eh bien! comment vous trouvez-vous?

CLARICE.

Fort bien, mon oncle, et ma foiblesse est entièrement dissipée.

ORGON.

J'en suis en vérité ravi... (*à Lisimon.*) Ce qui m'étonne, c'est que cet évanouissement lui ait pris au moment que je l'embrassois.

TOINETTE.

Croyez-vous, monsieur, qu'on puisse embrasser une personne comme vous sans émotion?

ORGON, *à Clarice.*

Qu'en dois-je croire, mademoiselle? C'est à vous à expliquer ce mystere.

CLARICE.

Je suis trop sincere pour vous cacher que c'est votre présence qui a produit cet accident.

TOINETTE, *à Orgon.*

Que vous ai-je dit?

LISIMON, *à Clarice.*

Comment, ma niece! Qu'est-ce que cela signifie?

CLARICE.

En voyant monsieur j'ai cru voir un pere que je chéris infiniment.

ORGON, *à Lisimon.*

Est-ce que je ressemble à votre frere?

LISIMON.

Je n'y avois pas pris garde; mais elle m'en fait appercevoir.

ORGON.

Sérieusement?

TOINETTE.

Oui, vous avez des yeux... une bouche... Je ne puis pas bien dire ce que c'est; mais il y a mille gens qui se ressemblent moins.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle l'a remarqué d'abord. Cela est tout-à-fait singulier!

CLARICE.

Les traits d'un pere digne de la plus parfaite vénération font toujours une impression profonde sur l'esprit d'une fille qui sait son devoir.

ORGON.

On ne peut pas mieux parler.

LISIMON.

Je vous assure que vous seriez encore plus content de ses sentimens si vous la connoissiez.

CLARICE.

Il ne me conviendroit pas de les développer ici;

je craindrois qu'on ne m'accusât d'affectation et d'orgueil.

ORGON, *à Lisimon.*

J'ai entendu dire beaucoup de bien de votre niece ; mais, en vérité, ce que j'en vois par moi-même passe encore l'idée qu'on m'en a donnée.

LISIMON.

J'espere que vous n'en rabattrez point quand vous la connoîtrez mieux.

CLARICE, *à Orgon.*

L'estime d'une personne comme vous, monsieur, est pour moi d'un prix infini.

ORGON.

Ah! que votre pere est heureux d'avoir une fille si raisonnable! Pourquoi mon coquin de fils n'a-t-il pas un pareil caractere?

CLARICE.

Votre fils, monsieur! Avez-vous lieu de vous plaindre de lui?

ORGON.

Que trop, vraiment!... Mais laissons-le là; il ne mérite pas d'être mêlé dans un entretien si aimable.

CLARICE.

Il suffit qu'il vous appartienne pour que je m'intéresse à ce qui le regarde. Qu'a-t-il donc fait qui vous irrite si fort contre lui?

ORGON.

Une extravagance impardonnable ! Il s'est, pendant mon absence, amouraché d'une certaine Clarice, et l'a épousée sans mon aveu.

CLARICE.

Le cas est grave... Mais peut-être n'est-il pas si coupable que vous le pensez.

ORGON.

Vous voulez prendre sa défense?

LISIMON, *à Clarice.*

Ma niece, vous aurez de la peine à le justifier.

ORGON.

Elle a bien de l'esprit; mais elle embrasse une mauvaise cause.

CLARICE.

La seule chose qui m'arrête, c'est que je me fais scrupule de combattre vos sentimens.

ORGON.

D'autant plus que le succès est impossible.

CLARICE.

Il est des circonstances qui rendent quelquefois une action moins criminelle... Je parle par conjecture... Supposons que l'attachement de monsieur votre fils pour Clarice, au lieu d'être fondé sur un fol amour, comme apparemment vous le pensez, n'ait été produit que par une véritable estime pour quelques bonnes qualités qu'il aura cru appercevoir en elle.

ORGON.

C'est une supposition en l'air.

CLARICE.

Je l'avoue; mais si je disois vrai par hasard, ne conviendriez-vous pas que monsieur votre fils seroit alors plus excusable que s'il avoit été emporté par une passion que je condamne comme vous lorsque l'estime ne l'a pas fait naître?

TOINETTE, *à Orgon.*

La chose est claire.

ORGON.

Soit.

CLARICE.

Je ne saurois vous dire si Clarice a quelque mérite; je le suppose... Mais quant à monsieur votre fils, vous ne pouvez pas disconvenir qu'il n'en ait beaucoup.

ORGON, *à Lisimon.*

Qu'en sait-elle?

LISIMON.

C'est un fait que vous ne sauriez nier.

ORGON, *d'un air fâché.*

Il est vrai que le frippon n'en manque pas.

CLARICE.

Eh bien! monsieur, si une fille n'a pu résister au pouvoir légitime que le vrai mérite a sur les

cœurs; si sa raison lui a fait entendre que la possession d'un homme en qui il éclatoit la rendroit parfaitement heureuse; enfin, si elle s'est aveuglée elle-même jusqu'à lui sacrifier sa réputation, en consentant, ou peut-être en l'engageant à une union si irréguliere, ne m'avouerez-vous pas qu'il faut qu'elle ait aimé votre fils avec bien de la tendresse, et ne la trouvez-vous pas plus malheureuse que criminelle?

ORGON.

Oh! je vous prie, mademoiselle, finissons... (*à Lisimon.*) Comme elle assaisonne tout ce qu'elle dit! Quand ce seroit sa propre cause elle ne la défendroit pas mieux.

LISIMON.

Vous sentez donc la force de ses raisonnemens?

ORGON.

Je sens... oui... que tout cela est une belle imagination.

CLARICE.

Si vous avez là-dessus des lumieres que je n'ai pas, je n'ai plus rien à dire.

ORGON.

Je ne sais point le fond de toute cette intrigue; mais je gagerois bien qu'elle n'est pas telle que vous la représentez. Après tout, quand cela

seroit, il me reste toujours une raison très forte qui m'empêchera d'approuver le mariage en question.

CLARICE.

M'est-il permis, monsieur, de vous demander quelle est cette raison?

ORGON.

C'est que Clarice n'a pas de bien.

CLARICE.

Eh! monsieur, si elle n'a pas apporté de richesses à votre fils, elle en sera plus humble dans sa conduite, plus réservée dans sa dépense, et d'autant plus reconnoissante qu'il aura été plus généreux. Il me semble que je suis à sa place. Si j'avois un époux à qui je dusse tout, je mettrois mon honneur et mon devoir à faire sa félicité: je n'aurois d'autre loi que ses desirs, d'autre satisfaction que la sienne, et je tâcherois enfin de remplacer le bien que je ne lui aurois pas donné, par des vertus qui sont infiniment plus estimables.

ORGON.

Il suffit: je ne veux plus vous écouter.

CLARICE, *faisant la révérence et voulant se retirer.*

Je serois au désespoir de vous déplaire, et je vais...

ORGON, *l'arrêtant.*

Vous ne m'entendez pas. Non, votre conver-

sation m'enchante... Mais parlons d'autre chose.

TOINETTE, *à part.*

Monsieur Orgon craint de n'avoir pas raison.

CLARICE, *à Orgon.*

Je n'ai que trop abusé de votre bonté, et je me retire.

ORGON.

Eh! non, mademoiselle... attendez donc.

LISIMON.

Laissez-la aller : elle a quelques ordres à donner. Vous ne nous quittez pas sitôt, et vous aurez tout le tems de l'entretenir. (*Clarice sort.*)

SCENE IX.

ORGON, LISIMON, TOINETTE, *dans le fond du théâtre, et qui écoute.*

ORGON.

Par ma foi! Lisimon, vous avez là une niece d'un mérite incomparable!

LISIMON.

Il ne me siéroit pas de faire son éloge; mais je ne puis m'empêcher de convenir qu'elle a l'esprit bien fait et le cœur bien placé.

ORGON.

Ils sont au-dessus de tout et se soutiennent mutuellement: que l'un est venu à propos au se-

cours de l'autre, et avec quelle adresse elle alloit à son but par un détour!... A présent que j'y réfléchis il me vient certains soupçons.

LISIMON.

Vous avez des soupçons?

ORGON.

Très bien fondés, et qui autorisent un projet...

LISIMON.

Qu'est-ce que c'est?

ORGON.

Avant que de vous en faire part je veux être sûr de mon fait. Ayez la bonté d'aller dire à votre niece que je voudrois lui parler en particulier.

LISIMON.

Quoi! vous ne voulez pas m'apprendre...

ORGON.

Patience, mon cher ami, patience! vous le saurez.

LISIMON.

Je vais donc vous l'envoyer... (*à part.*) Quelle idée lui passe par la tête?... (*à Toinette qu'il apperçoit.*) Ah! ah! que faisiez-vous là, Toinette?

TOINETTE.

A vous dire le vrai, messieurs, j'écoutois.

ORGON, *à Lisimon.*

Elle est sincere.

LISIMON, *vivement*, *à Toinette.*

Comment donc!...

ORGON.

Ne la grondez pas : elle a fort bien fait, et je suis ravi qu'elle nous ait entendus... (*à Toinette.*) Approchez, Toinette, approchez... (*à Lisimon.*) Et vous, Lisimon, faites-moi le plaisir que je vous ai demandé.

LISIMON.

Vous allez être satisfait. (*il sort.*)

SCENE X.

ORGON, TOINETTE.

TOINETTE, *à part.*

Il va me questionner; tenons ferme !

ORGON.

Je vois, Toinette, que vous êtes franche, et je compte que vous m'allez dire la vérité.

TOINETTE.

Vous avez tout lieu de l'espérer, monsieur ; la sincérité est ma vertu favorite. Que voulez-vous savoir ?

ORGON.

Quel est d'abord le motif qui vous portoit à nous écouter ?

TOINETTE.

L'intérêt que ma maîtresse et moi prenons à ce qui vous regarde.

ORGON.

Je me suis attendu à cette réponse. N'est-il pas vrai que ma vue a fait quelque impression sur elle?

TOINETTE.

Certainement, et cette impression a même été très forte!

ORGON.

Cet évanouissement si singulier n'étoit-il pas une suite de cette impression?

TOINETTE.

Une suite fort naturelle; et vous devez vous souvenir de ce qu'elle vous a dit à cette occasion.

ORGON.

Sur quoi? sur ma prétendue ressemblance avec son pere?... Ah! la rusée!... Oui, oui, de la ressemblance!... qu'est-ce que cela veut dire?

TOINETTE.

Ce que cela veut dire?

ORGON.

Oui... Allons, Toinette, ne vous démentez point: voilà une belle occasion de signaler cette sincérité, votre vertu favorite!

TOINETTE.

Allons donc, monsieur! ce n'est que pour m'éprouver que vous faites semblant d'être si curieux: une personne de votre mérite n'est pas susceptible d'un pareil défaut.

ORGON.

Non, j'agis de bonne foi.

TOINETTE.

Se prévaloir de ma franchise ! oh ! cela n'est pas bien. Qui le croiroit à votre physionomie ?

ORGON.

Mais vous en avez déja trop dit vous-même pour ne pas achever.

TOINETTE.

Moi, monsieur ?

ORGON.

Ce mot d'émotion qui vous est échappé, par exemple, ne signifie-t-il rien, à votre avis ?

TOINETTE.

Ah ! je m'apperçois qu'il faut prendre garde à ce qu'on dit devant vous.

ORGON.

Croyez-vous donc que je manque de pénétration ?

TOINETTE.

Au contraire, monsieur, je vois que vous en avez infiniment.

ORGON, *à part.*

Elle cherche à éluder mes questions. Prenons un autre tour.

TOINETTE, *à part.*

O le malicieux vieillard !

ORGON.

Vous me cachez ce que je découvre moi-même... Passons. Votre maîtresse a des manieres qui plaisent; mais quel est le fond de son caractere?

TOINETTE.

Pourquoi me faites-vous cette question?

ORGON.

Prenez bien garde à ce que vous répondrez : il ne s'agit pas moins que de la fortune de votre maîtresse.

TOINETTE.

De sa fortune? Oh! monsieur vous ne pouvez pas mieux placer vos bienfaits.

ORGON.

Est-elle complaisante, docile, prévenante?

TOINETTE.

Oui, monsieur, et de plus très économe.

ORGON.

Vous la croyez donc propre à rendre un mari heureux?

TOINETTE.

Elle est toute formée pour cela.

ORGON.

A-t-elle le cœur un peu tendre?

TOINETTE.

Comment?

ORGON.

Et tout neuf?

TOINETTE.

Qu'entendez-vous par-là ?

ORGON.

Quelqu'un n'est-il pas parvenu à la rendre sensible ?

TOINETTE.

Bon ! à quoi allez-vous penser ?

ORGON.

Elle ne vous a pas mise dans sa confidence ?

TOINETTE.

Quelle idée ! ne connoissez-vous pas là-dessus la discrétion des filles ?

ORGON.

Oh ! elle sera bien dissimulée si je ne lui arrache pas son secret !

TOINETTE.

Son secret, dites-vous ?

ORGON.

Elle vient. Laissez-moi seul avec elle.

TOINETTE, *à part.*

O ciel ! nous sommes découverts ! (*elle sort.*)

SCENE XI.

CLARICE, ORGON.

ORGON.

Je vous attendois, mademoiselle, et je brûle de vous entretenir.

CLARICE.

Ce que mon oncle m'a dit, sans s'expliquer, ne me donne pas moins d'impatience.

ORGON.

C'est en dire trop; et je pourrois à ce sujet me former des idées qui seroient fort au-dessus de la réalité.

CLARICE.

Si vous me connoissiez vous verriez qu'elles seroient bien éloignées d'y atteindre.

ORGON.

Vous me ravissez!... Il est donc vrai que je ne me suis point abusé... Ne doutez plus que je ne vous connoisse; oui, oui, je vous connois.

CLARICE, *avec effroi.*

Vous me connoissez?

ORGON.

J'ai pénétré vos dispositions... Vous ne me haïssez pas?

CLARICE.

Ah! monsieur, que mes sentimens à votre égard sont différens de la haine!

ORGON.

Ceux que j'ai conçus pour vous en different bien davantage!

CLARICE.

Mon bonheur seroit parfait s'ils étoient tels que je le souhaite.

ORGON.

Ne seriez-vous pas bien aise de passer votre vie avec moi?

CLARICE.

Une grace si singuliere feroit toute ma félicité.

ORGON.

J'aurois pour vous une complaisance extrême.

CLARICE.

Je tâcherois de la mériter par mon attachement.

ORGON.

L'heureux hasard que celui qui m'a offert à vos yeux!

CLARICE.

Que n'ai-je eu ce bonheur plutôt!

ORGON.

A quoi dois-je des sentimens si favorables?

CLARICE.

Un mouvement secret me les inspire.

ORGON.

Je ne vous suis donc pas indifférent?

CLARICE.

Non, vous ne me l'êtes point, et je ne puis vous refuser l'estime la plus parfaite.

ORGON.

Oui, l'estime!... Ah! que ce mot est joli! il est inutile de l'expliquer; c'est de l'amour, n'est-ce pas?

CLARICE, *doucement.*

De l'amour?

ORGON.

Ne vous en défendez point: à mon âge on voit clair; avouez franchement que vous m'aimez?

CLARICE.

Vous ne vous trompez pas, monsieur; je vous aime, et je ne rougis point de le dire... mais...

ORGON.

Point de mais, je vous prie: le mot est lâché, mignonne! il n'est plus tems de chercher des détours; je suis enchanté de cet aveu: vous serez satisfaite. Je vais parler à votre oncle: souffrez que je vous quitte.

CLARICE, *à part.*

Quel est donc son dessein?

ORGON, *appercevant Lisimon qui s'approche.*

Mais le voici lui-même.

CLARICE, *à part.*

Allons cacher ailleurs le trouble où je suis.

ORGON.

Vous sortez ?

CLARICE.

Ma présence, je crois, n'est pas nécessaire?

ORGON.

J'entends. Il faut laisser agir votre modestie.

(*Clarice sort.*)

SCENE XII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

Je viens trop tôt, sans doute; et j'ai interrompu votre entretien?

ORGON, *d'un air gai.*

Point du tout: vous ne pouviez pas venir plus à propos.

LISIMON.

Vous êtes bien joyeux ?

ORGON.

Plus je vois votre niece, plus je la trouve charmante.

LISIMON.

Vous voudriez bien, j'en suis sûr, que la femme de Cléante lui ressemblât ?

ORGON.

A propos de lui ; j'avois résolu de faire casser son mariage, mais je change d'avis.

LISIMON.

Voilà une résolution très louable !

ORGON.

Je saurai le punir d'une autre maniere.

LISIMON.

Quoi ! vous êtes toujours aigri contre lui ?

ORGON.

J'ai envie de me marier.

LISIMON.

De vous marier ?

ORGON.

Oui, de me marier. J'aurai des enfans qui partageront mon bien avec mon pendard de fils, et cela le mortifiera.

LISIMON.

L'idée est singuliere !

ORGON.

Et très sensée.

LISIMON.

Vous avez quelque personne en vue ?

ORGON.

Certainement.

LISIMON.

Puis-je savoir quelle est l'heureuse mortelle sur qui tombe l'honneur de votre choix ?

ORGON.

C'est une personne pleine de raison, de bon sens, d'esprit, et qui brille de toutes sortes de vertus; en un mot, votre niece.

LISIMON.

Vous vous moquez.

ORGON.

Je ne me moque point.

LISIMON.

Vous n'y pensez pas.

ORGON.

J'y pense très fort.

LISIMON.

Elle vous plaît donc?

ORGON.

Infiniment.

LISIMON.

Vous voilà amoureux?

ORGON.

Amoureux ou non, je suis déterminé à l'épouser.

LISIMON.

Tout de bon?

ORGON.

Tout de bon.

LISIMON.

Il y a cependant une petite difficulté qui pourra traverser cette affaire.

ORGON.

Quelle est-elle ?

LISIMON.

Nous ne sommes point d'humeur, son pere ni moi, de forcer son inclination.

ORGON.

Je ne l'exige point.

LISIMON.

Elle ne nous a jamais donné aucun sujet de mécontentement, et par les qualités qu'elle possede elle mérite de notre part toutes sortes de considérations.

ORGON.

D'accord.

LISIMON.

Ainsi il faut voir si son penchant est conforme au vôtre.

ORGON.

Si vous n'avez que cet obstacle à m'opposer, ce n'est rien.

LISIMON.

Plaît-il ?

ORGON.

Ce n'est rien, vous dis-je.

LISIMON.

Expliquez-vous.

ORGON.

Apprenez, mon cher ami, que votre niece m'aime.

LISIMON.

Ma niece ?

ORGON.

Et qu'en m'approchant elle s'est évanouie par un effet de sympathie pour moi.

LISIMON, *à part.*

Quelle extravagance !

ORGON.

Que dites-vous ?

LISIMON.

Je dis qu'il y a beaucoup d'apparence.

ORGON.

Elle m'aime, encore une fois ; c'est un fait incontestable.

LISIMON.

Cela étant, voilà l'affaire fort avancée.

ORGON.

Je la regarde comme faite.

LISIMON.

Et moi aussi.

ORGON.

Je ne me sens pas de joie.

LISIMON.

Ni moi non plus.

ORGON.

Je veux lui donner un petit divertissement pour la préparer au bonheur que je lui destine.

LISIMON.

Cela est fort bien pensé.

ORGON.

Pourrons-nous avoir des violons, des chanteurs, des danseurs?

LISIMON.

Sans difficulté. J'ai un de mes voisins qui a chez lui un opéra tout entier.

ORGON.

A merveille! Voulez-vous prendre sur vous le soin de cette fête?

LISIMON.

Volontiers; et je vais tout préparer pour cet effet. (*à part.*) Il donne de lui-même dans le piege, et je crois que nous le tenons. (*il sort.*)

SCENE XIII.

ORGON.

Voilà une aventure qui me fera rajeunir de plus de vingt ans, et qui me dédommagera pleinement des chagrins que Cléante me cause. S'il s'est marié à sa fantaisie, je me marierai à la mienne; et ni lui ni personne n'aura lieu de s'en formaliser. Quelle différence de lui à moi! C'est à mon âge qu'il convient de prendre une femme par inclination. Pour sentir un amour

raisonnable il faut être en état de juger du mérite d'une belle, et un jeune éventé en est-il capable? Il n'y a que nous qui nous y connoissions: aussi n'y a-t-il que nous qui sachions aimer, et qui puissions aimer légitimement.

SCENE XIV.

ORGON, TOINETTE.

ORGON.

Ah! vous voilà, Toinette?

TOINETTE.

Qu'y a-t-il donc de nouveau, monsieur? Je viens de voir monsieur Lisimon sortir du logis avec empressement.

ORGON.

Je l'ai chargé d'une commission qui va répandre dans toute la maison le plaisir que je sens.

TOINETTE.

Effectivement vous avez l'air bien satisfait.

ORGON.

On ne peut pas être plus content que je le suis.

TOINETTE.

Apprenez-moi, de grace, le sujet de votre joie, afin que je me réjouisse aussi.

ORGON.

Cela ne se peut pas. La bienséance veut que

j'en instruise votre maîtresse avant vous, et c'est ce que je vais faire. Adieu... Vous allez être toutes deux bien étonnées ! (*il sort.*)

SCENE XV.

TOINETTE.

Ouais ! quelle nouvelle folie acheve de lui démonter la cervelle ? Il me prend tout-à-coup un accès de curiosité et d'inquiétude ! Je ne vois pas trop quelle sera la fin de cette intrigue... Après tout quel inconvénient en peut-il arriver ? Monsieur Orgon se met dans la tête que ma maîtresse l'aime : ce n'est pour lui qu'une erreur de plus; bagatelle... Mais il est amoureux, et ceci est une affaire sérieuse !... Pourquoi ? C'est sa faute. Ma maîtresse ne prétendoit lui inspirer que de l'estime, et il a pris de l'amour. Oh ! tant pis pour lui !.. Oui, oui, monsieur Orgon, tant pis pour vous !

SCENE XVI.

CLARICE, TOINETTE.

CLARICE.

Eh bien ! Toinette, que t'a dit monsieur Orgon ?

TOINETTE.

Vous ne l'avez pas rencontré? Il vient de sortir pour vous aller chercher.

CLARICE.

Je ne l'ai point vu. Sais-tu quelle résolution il a prise ?

TOINETTE.

Je n'ai pu rien tirer de lui, et il m'a déclaré positivement que c'étoit à vous, madame, qu'il réservoit le secret qu'il m'a caché.

CLARICE.

Par quelle bizarrerie va-t-il s'imaginer que j'ai de l'amour pour lui !

TOINETTE.

Que vous importe ? un mot suffira pour le désabuser.

CLARICE.

Eh ! puis-je le désabuser sans me perdre ? car tu le vois, Toinette, ce qu'il sent pour moi est aussi de l'amour.

TOINETTE.

Tant mieux. Avec cela un vieillard est bien foible, et vous ferez de lui ce qu'il vous plaira.

CLARICE.

Je tremble qu'il ne m'arrive tout le contraire lorsqu'il connoîtra son erreur. Quelle femme s'est jamais vue dans l'embarras où je me trouve!

TOINETTE.

Je le vois qui entre... Songez à vous. Je sors.. Sur-tout prenez courage. (*elle s'en va.*)

SCENE XVII.

ORGON, CLARICE.

ORGON.

Vous me voyez transporté de joie, mademoiselle; et il ne tient plus qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes.

CLARICE.

De quelle maniere, monsieur, puis-je vous prouver le zele ardent que j'ai pour vous?

ORGON.

Le zele ardent? Ce n'est pas cela que je vous demande. A quoi bon éluder, comme vous faites, le terme d'amour, qui seul peut me satisfaire? Ne m'avez-vous pas dit que vous m'aimiez?

CLARICE.

Je vous l'ai dit, sans doute, et je suis prête encore à vous le confirmer. Je vous aime, monsieur, comme le meilleur ami de ma famille, et de ce que j'ai de plus cher au monde; comme un second pere, et même comme un protecteur dont l'appui mettroit le comble à ma félicité.

ORGON.

Je ne comprends rien à ce que vous dites. Nous ne nous entendons point, et vous ne répondez pas à mes sentimens. Car enfin je vous adore, et je viens de vous demander en mariage à votre oncle.

CLARICE.

Moi, monsieur?

ORGON.

Vous-même.

CLARICE, *à part.*

O ciel! quelle nouvelle!

ORGON.

Vous n'en êtes pas fâchée?

CLARICE.

Je suis ravie que vous me trouviez digne de l'attachement d'un honnête homme... Mais...

ORGON.

Achevez.

CLARICE.

Se peut-il que vous pensiez à m'épouser? Ah! monsieur, renoncez à ce projet. Conservez-moi votre estime, elle m'est infiniment précieuse. Personne ne vous respecte et ne vous révere plus que moi, si ce n'est peut-être votre fils; et je reconnois en vous tant de bonté, de douceur et de complaisance, que sans un obstacle invincible je ne balancerois pas à vous donner ma main.

ORGON.

Quel est donc cet obstacle ?

CLARICE.

Je ne saurois vous le cacher, et mon cœur ne demande qu'à s'épancher dans votre sein... Vous le dirai-je?... Vous allez me haïr... Ce cœur...

ORGON.

Eh bien! mademoiselle?

CLARICE.

J'en ai disposé, et il n'est plus à moi.

ORGON.

Un autre le possede?

CLARICE.

Et le possédera toujours.

ORGON.

Sentimens romanesques! Quand la jeunesse aime une fois elle croit être capable d'aimer éternellement. C'est un feu follet qui se dissipera.

CLARICE.

Non, mon amour ne s'éteindra jamais. L'estime et la raison l'ont fait naître, la reconnoissance l'exige, et le devoir le justifie.

ORGON.

Le devoir?

CLARICE.

L'engagement le plus fort nous attache l'un à l'autre.

ORGON.

Une promesse de mariage peut-être?

CLARICE.

Ce n'est pas là le plus fort engagement.

ORGON.

Comment donc! seriez-vous mariée?

CLARICE.

Modérez votre colere: j'avoue que je la mérite; mais je mérite encore plus votre compassion. Si je vous avois connu avant que de former des nœuds qui vous révoltent, ou j'y aurois renoncé, ou vous les auriez approuvés. Considérez ma triste situation! Les sentimens que j'ai pour vous me forcent de condamner une alliance si chere, et je crains que ceux que vous avez pour moi ne détruisent un bonheur dont ils auroient été la source.

ORGON.

Je ne puis le nier, la nouvelle de votre mariage m'afflige autant qu'elle me surprend; et j'ai lieu de me plaindre du mystere que l'on m'en a fait.

CLARICE.

Mon oncle n'a pu vous en parler: nous nous sommes unis, mon mari et moi, sans l'aveu de nos parens.

ORGON.

En voilà bien d'une autre!

CLARICE.

Et vous ne devez ma confidence qu'à la confiance extrême que j'ai en vous.

ORGON.

Je ne m'étonne plus que vous ayiez défendu mon fils avec tant de chaleur !

CLARICE.

Nos causes sont pareilles, et j'ai jugé des motifs qui l'ont fait agir par ceux qui m'ont entraînée. Puissiez-vous trouver dans son épouse autant de vertus que j'en ai trouvé dans mon époux ! Car ne pensez pas que son mérite extérieur et les vaines richesses qu'il possede aient été capables de m'éblouir. J'aime en lui des dons plus rares et plus précieux, des dons qui doivent me justifier aux yeux de tout le monde, et qui seuls me l'auroient fait préférer à tout autre, comme ils m'ont fait tout sacrifier au bonheur d'être à lui. Jugez par le prix qu'il me coûte combien il doit m'être cher ! Ah ! je ne survivrois pas au coup qui nous désuniroit ! Cependant ce malheur est tout près de m'accabler si vous n'avez pitié de moi, et si l'estime dont vous voulez bien m'honorer n'est pas un acheminement à la grace que j'attends de votre générosité.

ORGON.

Vous m'arrachez des larmes... J'entends à présent le titre de protecteur que vous m'avez donné.

CLARICE.

C'est en vous seul que j'espere.

ORGON.

Vous souhaitez que j'embrasse vos intérêts auprès de votre oncle?

CLARICE.

Je n'ai point d'autre appui que vous.

ORGON.

Oui, oui, je serai le vôtre : la tendresse que j'ai pour vous ne vous sera pas inutile. Je vais découvrir votre mariage à votre oncle, et l'engager à l'approuver, pour travailler ensuite de concert à le faire goûter à votre pere.

CLARICE.

Que je suis charmée des dispositions où je vous vois!

ORGON, *appercevant Lisimon qui s'approche.*

Le voici justement.

CLARICE.

Je vous laisse... Songez, monsieur, que c'est de vous seul que dépend ma félicité. (*elle sort.*)

SCENE XVIII.

ORGON, LISIMON.

LISIMON.

Votre commission est faite, monsieur Orgon :

les musiciens vont venir... Mais que vois-je? Qu'avez-vous? vous me paroissez inquiet.

ORGON.

Ce n'est pas sans sujet, mon cher ami! Votre niece ne veut absolument point m'épouser.

LISIMON.

Cela est extraordinaire!

ORGON.

Pas trop. Ce que j'ai à vous apprendre l'est bien davantage.

LISIMON.

Qu'est-il donc arrivé?

ORGON.

La nouvelle est un peu chagrinante.

LISIMON.

Pour vous?

ORGON.

Non, pour vous-même. Je me figure la peine qu'elle vous fera sur celle que je sens; car je suis à-peu-près dans le même cas que vous.

LISIMON.

Je ne vous entends point.

ORGON.

Et je prends autant de part à votre situation que vous en avez pris à la mienne.

LISIMON.

Hâtez-vous de me tirer d'inquiétude.

ORGON.

N'avez-vous point quelques soupçons sur votre niece?

LISIMON.

A quelle occasion?

ORGON.

N'a-t-elle pas été tentée de se marier?

LISIMON.

Vous me demandez cela? ce n'est pas à un oncle que les filles confient de pareils secrets.

ORGON.

Aussi a-t-elle craint de vous en parler, et c'est moi qu'elle a chargé de cette commission.

LISIMON.

Ma niece a envie de se marier?

ORGON.

Non, cette fantaisie est passée.

LISIMON.

Elle est mariée?

ORGON.

Oui.

LISIMON.

Elle vous a fait cette confidence?

ORGON.

Elle m'a assuré qu'elle avoit épousé un très honnête homme.

LISIMON.

Juste ciel!

ORGON.

Ne vous fâchez pas, mon ami! Votre niece a trop de lumieres et de conduite pour avoir fait un mariage indigne d'elle.

LISIMON.

Vous avez bonne grace, en vérité, à prendre son parti!

ORGON.

C'est le moins que je puisse faire pour une personne que j'ai voulu épouser, et c'est un hommage que je rends à son mérite. Accordez-lui le pardon que je vous demande pour elle, et joignez-vous à moi pour l'obtenir de son pere.

LISIMON.

Vous exigez que je pardonne à ma niece, vous qui ne voulez pas pardonner à votre fils?

ORGON.

Il y a bien de la différence! votre niece n'a pas épousé un homme sans bien.

LISIMON.

Cléante n'en a-t-il pas assez pour sa femme et pour lui?

ORGON.

L'amitié vous prévient pour mon fils.

LISIMON.

Et l'amour vous prévient pour ma niece.

ORGON, *vivement.*

Oh ! voilà de nos raisonneurs ! ils donnent des conseils, et n'en veulent suivre aucun.

LISIMON.

La réflexion est juste.

ORGON.

Ils condamnent ce que les autres font, et ils font comme eux.

LISIMON.

A l'application.

ORGON.

Vous ne voulez donc pas m'accorder la grace de votre niece ?

LISIMON.

Je ne vous la refuse pas absolument ; mais encore faut-il que vous vous mettiez en état de l'obtenir.

ORGON.

Par quel moyen, je vous prie ?

LISIMON.

En pardonnant à Cléante.

ORGON.

Vous revenez toujours à votre but.

LISIMON.

Il ne m'est pas possible de m'en écarter.

ORGON.

Voilà un furieux entêtement !

LISIMON.

Vous avez beau dire, je ne puis pardonner à ma niece, que vous ne pardonniez à votre fils.

ORGON, *en colere.*

Ce n'est pas la même chose, encore une fois.

LISIMON.

Et moi, je vous dis que c'est la même chose.

ORGON, *à part, faisant quelques pas pour aller à l'appartement de Clarice.*

Quel homme !... Mais, parbleu ! je ne veux pas en avoir le démenti !

LISIMON.

Où allez-vous donc ?

ORGON, *s'en allant toujours.*

Nous verrons si vous résisterez à ses larmes.

SCENE XIX.

CLARICE, TOINETTE, ORGON, LISIMON.

ORGON, *à Clarice.*

Venez, madame, venez joindre vos prieres à mes instances... (*à Lisimon.*) Et vous, Lisimon, voyez si l'on peut rien refuser à une personne si charmante !

LISIMON.

Vos mesures sont inutiles, et je ne veux pas seulement la voir. (*il sort.*)

SCENE XX.

ORGON, CLARICE, TOINETTE.

ORGON, *à part.*

Il a perdu l'esprit!

CLARICE, *à part.*

Hélas!

TOINETTE, *à Orgon.*

Peut-on pousser si loin l'opiniâtreté?

CLARICE, *à Orgon.*

Il ne me reste donc plus d'espérance?

ORGON.

Votre oncle m'impose des conditions si dures!... Vouloir que je pardonne à mon fils!

CLARICE.

Mon bonheur vous touche foiblement si cet obstacle vous arrête.

ORGON.

Me croyez-vous capable d'une telle foiblesse?

CLARICE.

En est-ce une que d'être pere?

ORGON.

Quoi! vous prétendriez...

CLARICE.

Vous avez déja eu pour moi tant de bontés! Voulez-vous, par le refus d'une nouvelle grace, me faire soupçonner que je ne les méritois pas, et que vous vous en repentez? Vous avez daigné m'accorder votre estime: un sentiment plus tendre s'y est joint encore; ma main ne vous a pas paru indigne de la vôtre; et quand je ne puis être à vous vous poussez la générosité jusqu'à me défendre! Mettez le comble à tant de bienfaits par un bonheur d'autant plus grand que celui de votre fils en sera la source.

TOINETTE, *à Orgon.*

Ah! monsieur, cela fend le cœur!

ORGON, *à Clarice.*

Vous exigez de moi ce sacrifice?

CLARICE.

Tout ce que j'ai de plus cher y est attaché.

ORGON.

Vous abusez du pouvoir que vous avez sur moi!

CLARICE.

Votre fils est prêt à venir se jeter à vos genoux.

ORGON.

Est-ce que vous l'avez vu?

CLARICE.

Il est ici.

ORGON.

Cléante?

SCENE XXI.

LISIMON, ORGON, CLEANTE, CLARICE, TOINETTE.

LISIMON, *à Orgon, en lui présentant Cléante qui se jette à ses pieds.*

Oui, le voilà : prononcez sur son sort; mais songez qu'en même tems vous prononcerez sur celui de ma niece.

ORGON, *à Cléante.*

Ah! te voilà, libertin!

CLÉANTE.

Calmez votre courroux, mon pere, et daignez m'entendre.

ORGON, *à Lisimon.*

Oh! il va nous dire de belles choses!

LISIMON.

Patience.

ORGON, *à Cléante.*

Fils dénaturé!

CLÉANTE.

Je mourrois plutôt que de mériter un titre si odieux!

ORGON.

Le beau mariage que vous avez fait !

CLÉANTE.

J'ose me flatter que vous l'excuseriez si vous le regardiez du même œil que celui que vous avez voulu faire.

ORGON, *à Lisimon.*

Il va me donner des conseils !... (*à Cléante.*) Avez-vous aussi amené la digne personne que vous avez épousée ?

CLÉANTE.

Oui, mon pere.

ORGON.

Quelle insolence !

LISIMON.

Modérez-vous, mon cher Orgon.

ORGON.

Modérez-vous vous-même, et laissez parler votre niece. Elle mérite mieux que vous d'obtenir ce qu'elle demande... (*à Clarice.*) Eh bien ! madame, serez-vous encore favorable à Cléante après la hardiesse qu'il a de se présenter devant moi ?

CLARICE.

Sa vue ne fait qu'augmenter l'intérêt que je prends à lui.

ORGON.

Quelle bonté ! (*à Cléante.*) Et vous ne la remerciez pas, ingrat que vous êtes !

CLÉANTE.

Madame sait bien que ma reconnoissance ne cede qu'au profond respect que j'ai pour vous.

ORGON.

Elle sait cela !... Quel discours !

LISIMON.

Soyez sûr qu'elle en est aussi persuadée que moi.

ORGON.

A l'autre !

CLARICE.

Non, monsieur, je n'en doute nullement.

ORGON.

L'excellent petit cœur !... (*à Cléante.*) Allez, Cléante, vous n'êtes pas digne de ses bontés ni des miennes... (*à Clarice.*) Mais enfin vous le voulez, madame, et il faut bien vous satisfaire. Oui, si je pardonne à Cléante, ce n'est qu'en votre faveur, et qu'à condition que votre oncle vous pardonne.

CLÉANTE.

Ah ! mon pere !... (*à Clarice.*) Ah ! Clarice !

ORGON.

Clarice !

LISIMON.

Oui, c'est Clarice que vous voyez.

TOINETTE, *à Orgon.*

Elle-même.

ORGON, *à Lisimon.*

Votre niece est sa femme !

LISIMON.

C'est sa femme, mais ce n'est pas ma niece.

ORGON.

Qu'entends-je ?

LISIMON.

Pardonnez-nous l'innocent stratagême dont nous nous sommes servis pour vous faire connoître le mérite de votre belle-fille.

CLARICE, *à Orgon, se jetant à ses pieds.*

C'est à moi à obtenir la grace de votre fils, et je vous la demande à genoux.

CLÉANTE, *à Orgon.*

C'est à vos pieds que je l'attends.

LISIMON, *à Orgon.*

Allons, mon ami, montrez un cœur de pere.

TOINETTE, *à Orgon.*

Allons, monsieur, laissez-vous fléchir.

ORGON.

Je suis trompé... mais on ne peut l'être plus agréablement. Voilà qui est fini... (*relevant Cléante et Clarice.*) Levez-vous tous les deux. Je

vous pardonne, je vous donne mon amitié, et je vous reconnois pour mes enfans.

CLÉANTE.

Vous me rendez la vie. (*Orgon embrasse Clarice.*)

CLARICE.

Je suis au comble de mes vœux.

LISIMON, *à Orgon.*

Votre réunion me charme: ne songeons qu'à nous réjouir.

TOINETTE.

Voilà, je crois, le premier homme que l'amour ait rendu raisonnable.

FIN DU CONSENTEMENT FORCÉ.

EXAMEN

DU CONSENTEMENT FORCÉ.

PEU de pieces sont aussi bien conçues que celle-ci. Dans une intrigue très simple elle contient toutes les especes de beautés qui conviennent à une comédie en un acte. Les évènemens sont suspendus avec art, on craint et l'on espere tour-à-tour; chaque scene amene un nouvel incident, et la gaieté se joint très bien à une agréable et douce émotion. Rien de romanesque dans la fable: il est très naturel que Cléante, craignant le courroux de son pere, conduise Clarice chez Lisimon, ami commun, et qu'il le charge de négocier sa paix avec Orgon; la complaisance de cet ami, qui va jusqu'à consentir que cette jeune personne passe pour sa niece, n'excede point les bornes des convenances théâtrales. L'arrivée d'Orgon est comique: comment parviendra-t-on à le fléchir? On commence par lui présenter la prétendue niece de Lisimon: elle lui plaît par le soin qu'elle prend pour se le rendre favorable; et il en devient amoureux: nouvel incident dont Clarice tire un excellent parti. Comment peut-elle se rendre aux vœux d'Orgon? elle est mariée à l'insu de son oncle: le vieillard en est très affligé; cependant, ne pouvant résister à l'ascendant d'une

femme qu'il aime, il consent à prier Lisimon de lui pardonner. On devine combien alors les jeunes époux ont d'avantage. Lisimon feint d'être irrité contre sa niece, et déclare qu'il ne confirmera son mariage que si Orgon a pour son fils la même indulgence. Le vieillard ne peut résister aux prieres de Clarice; il pardonne à Cléante; et il apprend aussitôt que c'est elle-même que son fils a épousée. « Je suis trompé, dit-il, mais « on ne peut l'être plus agréablement ». La soubrette observe ensuite très bien que c'est le premier homme que l'amour ait rendu raisonnable.

On voit que dans cette piece rien ne languit, et que toutes les scenes tendent au but que l'auteur s'est proposé. Le dialogue est naturel, vif et comique : cette réunion de qualités, si rare dans nos pieces modernes, assure au Consentement Forcé une place distinguée parmi les comédies en un acte qui sont restées au Répertoire.

FIN DE L'EXAMEN DU CONSENTEMENT FORCÉ.

LE SOMNAMBULE,

COMEDIE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE PONT-DE-VESLE,

Représentée pour la premiere fois
le 19 janvier 1739.

NOTICE

SUR PONT-DE-VESLE.

ANTOINE DE FÉRIOL, COMTE DE PONT-DE-VESLE, naquit à Paris en 1697. Son pere étoit président à mortier au parlement de Metz; sa mere étoit sœur du cardinal de Tencin. L'éducation du jeune Pont-de-Vesle fut très soignée: il annonça dès son enfance cet esprit vif et délicat qui devoit lui procurer tant d'avantages à la cour et dans la société. Elevé sous les yeux de madame de Tencin, alors très répandue, et dont les qualités aimables faisoient oublier les intrigues et les vices, il prit de sa tante ce qui la faisoit excuser, sans puiser dans son commerce les principes d'après lesquels elle agissoit trop souvent.

Les parens de M. de Pont-de-Vesle le destinoient à la robe; ses inclinations le détournerent de cette carriere: faisant très jeune encore les délices d'une société choisie, extrêmement jaloux

de cette espece de succès, aimant les lettres seulement dans ce qu'elles ont d'agréable et d'amusant, il préféra une douce inaction à l'état sérieux que l'on vouloit lui faire embrasser. Avec une fortune considérable il est permis d'avoir cette insouciance, qui devient un travers inexcusable dans les hommes que leur situation met dans la nécessité de consulter leurs besoins plus que leurs goûts. La négligence de M. de Pont-de-Vesle dans tout ce qui pouvoit lui procurer les moyens de s'avancer n'empêcha pas qu'il fût nommé lecteur du roi : il dut cette place à l'agrément et au charme de sa conversation, talent qui n'est jamais mieux apprécié qu'à la cour. Le crédit dont il jouissoit fut la premiere cause de sa liaison avec M. de Voltaire, qui ne mettoit pas au nombre des préceptes de la philosophie le dédain souvent affecté par ses disciples pour les personnes puissantes. Une liaison plus étroite se forma à la même époque entre le philosophe et M. d'Argental, frere de M. de Pont-de-Vesle : il est à présumer que ses principes et sur-tout son excessive complaisance s'accordoient mieux avec le carac-

tere de M. de Voltaire que la réserve prudente de notre auteur.

Cependant M. de Pont-de-Vesle rendit à M. de Voltaire un service qui suppose des deux côtés une grande intimité et une grande confiance. M. de Voltaire venoit de composer l'Enfant Prodigue : il sentoit très bien l'avantage qu'il pouvoit donner à ses ennemis en faisant représenter ce mauvais drame ; mais il ne pouvoit vaincre ce foible que les auteurs ont pour leurs ouvrages les plus médiocres : dans cette perplexité il confia son manuscrit à M. de Pont-de-Vesle ; il le laissa maître d'y faire des changemens et des corrections ; et se réservant de s'en déclarer l'auteur si la piece réussissoit, il voulut rester inconnu jusqu'à l'époque de la décision du public. Les intentions de M. de Voltaire furent parfaitement remplies : on peut en juger par les remerciemens qu'il adressa à M. de Pont-de-Vesle : « J'apprends, « lui écrit-il, le détail des obligations que je vous « ai : vous n'êtes pas de ces gens qui souhaitent « du bien à leurs amis, vous leur en faites ; d'au- « tres diroient, *Comment se tirera-t-on de là?*

« *la chose est embarrassante;* et quand ils auroient
« plaint leur homme, le laisseroient là et iroient
« souper. Pour vous, vous raccommodez tout, et
« très vîte et très bien, et vous servez vos amis
« de toutes façons, et vous leur faites des vers,
« et vous leur coupez des scenes, et les pieces
« sont jouées, et malgré les mauvais plaisans on
« réussit. Ajoutez vîte à toutes vos bontés celle
« de me faire tenir cet *Enfant:* dites-moi com-
« ment cela va; s'il faut bien corriger, et si cela
« peut devenir digne de paroître au grand jour
« de l'impression. Pourquoi assure-t-on que cela
« est de moi? je ne l'ai point avoué, je ne l'avoue-
« rai pas: je ne me vante que de votre amitié, de
« vos bontés, de mon tendre attachement pour
« vous, et point du tout de l'*Enfant.* »

M. de Pont-de-Vesle arrivé à l'âge de quarante ans paroissoit n'avoir d'autre ambition que de continuer la vie paisible et agréable qu'il menoit. L'amitié de M. de Maurepas le tira de cette espece d'apathie; sans avoir rien sollicité, il fut nommé intendant des classes de la marine, place lucrative et honorable. Plus d'un rapport de caractere existoit entre le ministre et M. de Pont-de-

Vesle; tous deux faisoient le charme de la société par l'agrément de leur conversation et par la vivacité de leur esprit.

Les ouvrages de notre auteur portent l'empreinte de cette sorte d'esprit qui perd de son attrait à mesure que la société change; il consiste dans une délicatesse de pensées et d'expressions, et dans un certain nombre de plaisanteries convenues qui rarement produisent un effet général et durable. Le Complaisant, comédie en cinq actes, à laquelle madame de Tencin eut part, est une piece froide et dépourvue de vrai comique; les contrastes sont forcés, les caracteres manquent de naturel, et l'intrigue est lente et pénible: on a tenté vainement de la remettre. Le Fat Puni est plus agréable: c'est un conte très leste de La Fontaine que l'auteur a eu l'art d'arranger pour le théâtre; il y a de la grace et de l'esprit dans le dialogue; mais le dénouement manque de vraisemblance: il est impossible que tant de choses se passent dans le court espace d'une piece en un acte. Le Somnambule est la meilleure piece de M. de Pont-de-Vesle: elle lui a été disputée; on l'a attribuée mal à propos à un comédien nommé

Sallé; mais l'excellent ton qui y regne montre suffisamment quel en est l'auteur: un acteur arrivant des pays étrangers n'auroit pu attraper l'aisance, la vivacité et la finesse qui regnent dans le dialogue de cette petite piece. On assure que M. de Pont-de-Vesle travailla avec madame de Tencin au roman intitulé *le Siege de Calais:* cet ouvrage n'ajouteroit rien à sa réputation littéraire; la conduite en est invraisemblable; le style a de l'affectation et de la recherche; et la supposition sur laquelle la fable est fondée est indécente et absurde.

M. de Pont-de-Vesle eut une vieillesse longue et heureuse: à quatre vingts ans passés il répandoit encore beaucoup d'agrément dans la société du prince de Conti, et passoit ordinairement les étés à l'Isle-Adam. La douceur et la gaieté formoient son caractere: il égayoit les soupers du prince par des impromptus très agréables qu'il adressoit à quelque dame de la société, et qu'à un âge si avancé il chantoit d'une voix très juste; ces impromptus étoient en vers blancs, et leur composition ne paroissoit lui donner aucune peine. Le calme de l'esprit étoit à ses yeux le bien le

plus desirable : il assuroit qu'il ne s'étoit jamais mis en colere, et que même il ne concevoit pas ce mouvement-là. Il avoit un goût assez singulier, c'étoit celui de réunir les pieces de théâtre manuscrites des auteurs qui n'avoient pu parvenir à les faire jouer; il les recherchoit avec soin, et les payoit quelquefois fort cher : cette collection bizarre étoit très nombreuse à sa mort. S'il eût témoigné un vif desir de réussir dans la carriere dramatique, on auroit pu soupçonner qu'il ne faisoit ces acquisitions que dans l'espoir de s'approprier quelques unes de ces pieces dont le sujet lui auroit paru heureux; mais sa modestie, son peu d'empressement pour les succès littéraires, éloignent toute présomption à cet égard. M. de Pont-de-Vesle mourut à Paris en 1774.

ACTEURS.

LE BARON.

LA COMTESSE.

ROSALIE, fille de la Comtesse.

VALERE, neveu du Baron, et amant de Rosalie.

DORANTE.

THIBAUT, jardinier du Baron.

FRONTIN, valet de Dorante, et neveu de Thibaut.

UN MAÎTRE-D'HÔTEL.

La scene est dans une maison de campagne du Baron.

LE
SOMNAMBULE,
COMÉDIE.

SCENE PREMIERE.

VALERE, THIBAUT.

VALERE.

Thibaut, st, st!

THIBAUT.

Monsieur?

VALERE.

Viens donc vîte; je n'ai peut-être qu'un moment à te parler. J'ai trouvé le secret d'échapper à mon oncle.

THIBAUT.

Ça n'est, morgué, pas maladroit. Il veut que vous soyez toujours comme son ombre après li.

VALERE.

As-tu rendu mon billet à Rosalie?

THIBAUT.

Vous allez entendre comme je m'y sommes pris.

VALERE.

Eh ! qu'importe comment ? dis seulement ce qui en est.

THIBAUT.

Monsieur le Baron est notre maître ; vous êtes son neveu : il vous laira son châtiau à condition d'achever ses plans : je sis son jardinier, je deviendrai le vôtre ; il est juste que je vous sarvions d'avance.

VALERE, *gaiement.*

Mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Savez-vous, morguienne ! je tromperois mon pere pour vous.

VALERE.

Ah ! sans doute tu auras fait des merveilles ?

THIBAUT.

Mademoiselle Rosalie est entrée ce matin dans le jardin avec sa mere, comme vous savez.

VALERE.

Oui, je le sais.

THIBAUT.

J'avons été par-devant alles ; je leur avons ôté mon chapiau, croyant qu'alles me diroient, Bon

jour, Thibaut. C'étoit le jeu, m'est avis; et j'aurois pris ma belle pour...

VALERE.

Au fait, mon cher Thibaut.

THIBAUT.

Alles n'avont pas desserré les dents.

VALERE.

Tu n'as donc pas donné mon billet?

THIBAUT.

Comme vous êtes vif! Alles se sont arrêtées dans le boulingrin.

VALERE.

Oui, je les ai apperçues de loin.

THIBAUT.

Me v'là, moi, à aller travailler par-devant alles: je chantions, je les regardions; mon ratiau par-ici, mon ratiau par-ilà.

VALERE.

Eh! laisse là tes circonstances.

THIBAUT.

Alles ne m'avont pas tant seulement regardé. Quand j'ai vu ça, je me sis avisé d'un bon tour: j'ai dit à la fille que je savois où il y avoit un nid de fauvettes. Ces petits ménages-là faisont quelquefois penser à de plus grands; les jeunes filles les aimont d'ordinaire.

VALERE.

Eh bien?

THIBAUT.

Eh bian! quand j'avons vu que la mere le vouloit voir itou, je ne l'avons jamais pu trouver.

VALERE.

Finis donc. Que t'a-t-elle dit quand tu lui as donné mon billet?

THIBAUT.

Rian; car le v'là.

VALERE.

Comment! toi qui as tant d'esprit, il ne t'a pas été possible...

THIBAUT.

Quand j'en aurions quatre fois davantage, comment pourrions-je aborder une fille qui ne sait pas que je lui voulons queuque chose, pendant qu'alle est avec une mere qui sait bian que je ne li devons rian vouloir?

VALERE.

Juste ciel!

THIBAUT.

Et pis alles ne m'avont pas donné le tems : alles sont montées dans leu carrosse pour aller chez cette Comtesse où alles vont dîner. Faut bien attendre qu'alles reviennent.

VALERE.

Mais en attendant, Dorante, qui vient de Bordeaux pour épouser Rosalie, arrivera peut-être demain.

THIBAUT.

Faut être raisonnable. Par bonheur pour vous que votre oncle prête son châtiau aux accordés, afin qu'ils se regardiont avant la noce; et si ce Dorante avoit été tout droit à Paris, vous n'en auriez, morgué, rian su.

VALERE.

J'en aurois peut-être été moins malheureux; mais tout s'arrange pour rendre mon infortune complete. Depuis deux ans mon oncle me tient éloigné du monde dans ce triste château.

THIBAUT.

Oui, comme s'il vouloit vous faire ermite.

VALERE.

Qu'avois-je à faire de le suivre à Paris l'hiver passé chez sa mere, le jour même qu'elle fait sortir Rosalie du couvent?

THIBAUT.

C'est bien traître!

VALERE.

Pouvois-je la voir sans l'aimer? dis, mon cher Thibaut?

THIBAUT.

Ça n'est pas bien aisé, d'accord.

VALERE.

J'ai nourri pendant deux mois auprès d'elle une flamme qu'une timidité invincible ne m'a jamais permis de lui découvrir.

THIBAUT.

Stapendant on ne bat pas les gens pour ça.

VALERE.

Je reviens ici avec mon oncle, désespéré de quitter Rosalie, mais flatté de la mériter un jour; et lorsque je m'y attends le moins je la vois arriver avec sa mere. Juge de ma douleur quand j'apprends que son mariage est arrêté avec Dorante, et que je vais en être le temoin.

THIBAUT.

Il falloit parler plutôt.

VALERE.

Il falloit plaire à Rosalie.

THIBAUT.

Vous plaisez peut-etre. J'en ai opinion, moi qui vous parle.

VALERE.

Et sur quoi? dis donc?

THIBAUT.

Sur quoi? Tatigué! j'ons observé : alle ne vous regarde jamais quand alle vous voit; et pis, drès que vous vous en allez, alle tourne sa tête; alle vous suit de l'œil tant et si loin, qu'alle vous regarde encore, morguenne! quand alle ne vous voit plus.

VALERE.

Il est vrai que cet hiver j'ai cru voir quelque-

fois que mes soins ne lui déplaisoient pas, que même elle me devinoit.

THIBAUT.

Et vous, vous ne disiais rian. Tout franc, vous êtes trop timide, trop craintif, trop nigaud, sauf votre respect. Morgué! notre jeune maître, croyez-moi, prenez tant seulement de la hardiesse.

VALERE.

A quoi me serviroit-elle? je n'ai plus de ressource. Mais tu as raison; je veux parler à Rosalie avant que de la perdre pour jamais. Puisqu'elle doit voir mon désespoir, je ne veux pas au moins qu'elle en ignore la cause. Je suis enfin résolu... Qu'entends-je?

THIBAUT.

Où diable courez-vous donc?

VALERE.

On vient, et je ne veux pas qu'on nous voie causer ensemble; on soupçonneroit à me voir que j'ai parlé de Rosalie; on devineroit que je l'aime.

THIBAUT.

Par la sambille! voilà un amoureux bian résolu! (*Valere sort.*)

SCENE II.

THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

N'y a-t-il ici personne? Haïe, l'ami! Où diable se tient... Eh! ventrebleu! c'est mon oncle.

THIBAUT.

Eh! palsangué! oui... C'est toi, mon neveu Charlot! embrasse-moi, mon enfant.

FRONTIN.

Parbleu! c'est de tout mon cœur, mon oncle.

THIBAUT.

Morgué! je sommes ravis que tu soyans venu nous voir... Depuis quatre ans...

FRONTIN.

Ma foi! mon oncle, je suis charmé de vous rencontrer: mais ce n'étoit pas vous que je cherchois; je ne savois plus où vous étiez.

THIBAUT.

Et qui cherchois-tu donc?

FRONTIN.

Monsieur le Baron.

THIBAUT.

Et que li veux-tu? Qu'as-tu fait depis que je ne t'avons vu? Comment te portes-tu, mon pau-

vre Charlot? Es-tu riche? As-tu fait forteune? Es-tu marié? Es-tu...

FRONTIN.

Eh! mais, mais... mon oncle, un peu de patience. Comme vous allez dru sur les questions! Vous m'essoufflez.

THIBAUT.

Dame, vois-tu; quand il y a long-tems qu'on ne s'est vu, on a tant de choses à se demander...

FRONTIN.

Donnez-moi le tems de vous répondre. Premièrement, plus de Charlot, s'il vous plaît. J'ai pris un nom de guerre: je m'appelle Frontin, je suis garçon, je n'ai pas le sou, j'étrangle de soif, je suis las comme un chien, je...

THIBAUT.

Parguenne! tu réponds encore plus vîte que je ne t'interroge. Que fais-tu à présent?

FRONTIN.

Je sers monsieur Dorante qui, par reconnoissance, m'habille comme vous voyez.

THIBAUT.

Ah! je sais ce qui t'amene à présent. N'as-tu pas de honte de t'être fait laquais, étant fils, petit-fils, frere et neveu de jardinier?

FRONTIN.

Que voulez-vous, mon oncle? je n'ai point d'ambition.

THIBAUT.

Morgué ! c'est que t'es un fainiant : je te l'avons toujours bian dit.

FRONTIN.

Fainéant ! ce n'est pas, ma foi, au métier que je fais ; il m'occupe jour et nuit : aussi j'en suis diablement las.

THIBAUT.

T'en es las ? Eh bian ! prends l'occasion aux cheveux ; demeure avec moi. Je sis jardinier dans ce châtiau. Ce monsieur le Baron est une forteune pour tous les ouvriers. Il plante, pis déplante ; il arrache, il défriche, il éleve, il abat ; en un mot, bien ou mal, il fait toujours travailler. L'argent roule. (*touchant son gousset.*) Vois-tu comme ça sonne ?

FRONTIN.

Fort bien, mon oncle. Mais quand il culbuteroit encore plus toute sa terre, que m'importe à moi ?

THIBAUT.

Ce que ça te fait ? Je sis veuf, je t'apprendrai le reste de ton métier ; et pis quand je serons mort je te lairons ma place : tout le plus tard que je pourrons, s'entend.

FRONTIN.

Nous verrons tout cela ; menez-moi toujours à monsieur.

THIBAUT.

Tu feras mieux de l'attendre dans cette salle. Il y viant cent fois par jour. Ne t'embarrasse de rian, te dis-je. Revenons à nos moutons. T'es dégoûté de ta condition?

FRONTIN.

Oui, ma foi!

THIBAUT.

Et pourquoi? Ton maître est-il hargneux, avare, ivrogne?

FRONTIN.

Non; c'est un des plus riches banquiers de Bordeaux, joyeux, libéral, bon diable enfin; mais...

THIBAUT.

Acheve.

FRONTIN.

Il faut être toujours après lui; il faut être à lui la nuit tout comme le jour.

THIBAUT.

Ça est naturel. M'est avis que je sis jardinier, moi, la nuit tout comme le jour.

FRONTIN.

Sans doute; mais vous ne travaillez pas la nuit; vous dormez, vous...

THIBAUT.

Parguenne! oui. C'est la besogne que je faisons le mieux.

FRONTIN.

Dans ma chienne de condition je n'en puis faire autant; aussi je donne souvent mon maître à tous les diables.

THIBAUT.

Comment donc ça? dis-moi un peu?

FRONTIN.

Ma foi! je n'ose.

THIBAUT.

Comment, morgué! tu seras craintif aussi? ça te convient bian à toi. Comment! moi, ton oncle, qui n'avons point d'autre héritier que toi, tu sauras queuque secret, et je ne le saurons pas? morgué!

FRONTIN.

Voilà qui est bel et bon; vous accommodez tout cela comme il vous plaît. Mon maître me pardonnera-t-il de dire une chose dont le secret est d'une importance?...

THIBAUT.

Eh! qui le dira, dis? ce sera donc toi? car pour moi...

FRONTIN.

En vérité, mon oncle...

THIBAUT.

Bon! bon! tu vas le quitter. Et pis je te promets, ma foi! de n'en sonner mot.

FRONTIN.

Vous me promettez... là, de bonne foi?...

THIBAUT.

Que de raisons! Veux-tu parler?

FRONTIN.

Eh bien! je vous dirai qu'il est Somnambule.

THIBAUT.

Comment dis-tu ça?

FRONTIN.

Somnambule.

THIBAUT.

Son son nanbule! Que diable est ça? est-ce une charge, un emploi?

FRONTIN.

Bon! une charge! Voyez-vous, mon oncle; il y auroit de quoi rompre son mariage si cela venoit à se découvrir.

THIBAUT.

J'entends, j'entends. Sonanbule... c'est qu'i ne pouvont se marier; qu'il est... là...

FRONTIN.

Êtes-vous fou, mon oncle?

THIBAUT.

Oh! dis donc vîte? Son sonanbule! je n'avons jamais entendu parler de ça.

FRONTIN.

C'est un défaut naturel, une façon de maladie.

THIBAUT.

Ah ! il est malade ?

FRONTIN.

Non, point du tout ; il se porte à merveille.

THIBAUT.

Je n'entends plus.

FRONTIN.

Il se leve la nuit ; il marche ; il parle.

THIBAUT.

Ah ! je vois ce que c'est ; il ne sauroit dormir.

FRONTIN.

Point du tout ; il dort trop bien au contraire.

THIBAUT.

Oh ! parguenne ! accommode-toi donc. S'il dort il n'est point éveillé.

FRONTIN.

Ecoutez-moi si vous voulez. Je vous dis qu'il marche, qu'il parle, qu'il a même les yeux ouverts, et que cependant il dort toujours.

THIBAUT.

Oui, ça se peut, si le diable s'en mêle. Si j'en faisions autant, je nous casserions le cou. Acoute, mon neveu, ça n'est, morgué ! pas bian de se moquer de son oncle.

FRONTIN.

Je me donne au diable, mon oncle, je ne me moque point.

THIBAUT.

Comment, morgué ! tu veux me persuader que ton maître dort tout debout? A d'autres !

FRONTIN.

J'y ai été pris, moi qui vous parle. Il m'a plus d'une fois, tout en dormant, donné des commissions que je faisois de bonne foi, dont il me remercioit le lendemain à coups de bâton.

THIBAUT.

Va, ton maître est un fou, et toi aussi... Paix ! chut ! voici notre vieux maître.

SCENE III.

LE BARON, VALERE, THIBAUT, FRONTIN.

LE BARON, *avec des bas de peau dont le roulis est fort grand, ayant à la main un grand bâton de campagne.*

Il faut se lever plus matin, Valere ; oui, beaucoup plus matin.

VALERE.

Mais, mon oncle, j'étois à cinq heures aux ouvriers ; vous l'avez vu vous-même.

LE BARON.

Il est vrai ; mais j'y étois encore avant toi. On fait tout plus tard à présent ; tout se retarde. Oh ! de mon tems on se levoit plus matin.

VALERE.

Il m'eût été facile de paroître plutôt ; et quoique je n'aie pas fermé l'œil, demain vous serez content de ma diligence.

LE BARON.

Nous verrons ; il faut achever cette année la terrasse neuve ; et si nous ne profitons pas de la belle saison... (*Voyant Frontin.*) Quel est cet homme, Thibaut ?

THIBAUT.

C'est mon neveu, monsieur.

LE BARON.

A-t-il un métier? cherche-t-il de l'ouvrage?

FRONTIN.

Non, monsieur. Je précede mon maître de quelques momens ; il me suit.

LE BARON.

Qui, ton maître ?

FRONTIN.

Monsieur Dorante.

VALERE, *à part.*

Ah, ciel !

FRONTIN.

Nous avons fait une diligence extrême. Depuis trois jours, nous n'avons ni dormi ni reposé pour arriver plutôt.

LE BARON.

Il aura le tems de se délasser ici... Allons, Va-

lere, je veux qu'il trouve mon jardin propre et bien tenu... Toi, Thibaut, va promptement faire aller la petite cascade du potager.

THIBAUT.

La cascade du potager, monsieur? vous savez bian qu'il n'y a pas une goutte d'iau; et, morgué! la source n'est pas encore trouvée.

LE BARON.

Te tairas tu, bourreau? Comme nous fîmes la derniere fois; va t'en faire tirer de l'eau au grand puits, remplis le réservoir. Tu n'as point d'intelligence; tu ne te soucies non plus de l'honneur d'une maison !...

FRONTIN.

En vérité, monsieur, vous ferez de la peine à mon maître: traitez-le sans façon. Croyez-moi, laissez vos jets d'eau à sec.

LE BARON.

C'est une bagatelle: j'ai toujours fait les bassins et les cascades, et je n'ai plus que les sources à trouver. Ne dis point à ton maître ce que tu viens d'entendre.

FRONTIN.

Non, monsieur, je n'ai garde.

LE BARON.

Va donc, Thibaut. (*Thibaut s'en va.*)

FRONTIN.

Monsieur, voici mon maître.

SCENE IV.

LE BARON, DORANTE, VALERE, FRONTIN.

LE BARON.

Eh ! bon jour donc, Dorante : soyez le bien arrivé. Je ne vous attendois que demain.

DORANTE.

Je n'ai pu résister à l'impatience de voir Rosalie, et à celle de vous rendre grace d'une union qui va faire mon bonheur.

LE BARON.

Vous êtes en bonne santé ; voilà le principal.

DORANTE.

J'avouerai que je suis fatigué. J'ai couru jour et nuit.

LE BARON.

Ce n'est rien ; vous êtes en bonne maison, on aura soin de vous.

DORANTE, *montrant Valere.*

Ne seroit-ce pas là monsieur votre neveu ?

LE BARON.

Lui-même.

DORANTE.

Je l'ai vu si jeune que j'ai des droits sur son amitié.

VALERE.

Monsieur... je voudrois... pouvoir...

LE BARON.

Il fera ce qu'il doit pour mériter la vôtre... Allons, Dorante, venez faire un tour de promenade : vous prendrez d'abord une idée générale du terrain ; cela vous fera plaisir.

DORANTE.

Ne seroit-il pas plus convenable que vous me fissiez l'honneur de me présenter à madame ?

LE BARON.

Dites plutôt à Rosalie.

DORANTE.

Je ne la connois que sur son portrait : sa figure prévient ; et vous ne pouvez qu'approuver le juste empressement que j'ai d'en juger par moi-même, quoique dans cet équipage je ne sois pas trop en état de paroître devant elle.

LE BARON.

Tout ce qui a l'air d'empressement plaît au beau sexe ; mais nous avons du tems : elle est allée avec sa mere dîner à une demi-lieue d'ici. Elles ne reviendront que sur le soir.

DORANTE.

Ces dames ne sont point ici ? En ce cas permettez-moi de profiter de la circonstance : trouvez bon que j'aille me reposer. L'envie de leur

faire ma cour m'auroit donné des forces ; mais je me trouve si fatigué...

LE BARON.

Bon ! à votre âge, j'aurois fait cent cabrioles après la plus grande course.

DORANTE.

Je voudrois pouvoir vous ressembler ; mais je sens que quelques heures de repos me sont absolument nécessaires.

LE BARON.

Eh bien ! je vais faire servir le dîner.

DORANTE.

Il m'est inutile, je vous assure.

LE BARON.

Du moins nous allons, mon neveu et moi, vous montrer la maison. Vous verrez le parti que j'ai tiré de tout ceci, et sur-tout de mes greniers.

VALERE.

Mon oncle, monsieur est fatigué.

LE BARON.

Venez, cela sera bientôt fait : vous choisirez votre appartement.

DORANTE.

Tout m'est égal.

LE BARON.

Voulez-vous celui-ci ?

DORANTE.

Celui-ci, soit.

LE BARON.

Il est commode : cette salle lui sert d'antichambre ; j'y passe à tous momens. Je pourrai vous parler, vous consulter...

DORANTE.

Demain je suis à vos ordres ; vous disposerez de moi à toutes les heures du jour.

LE BARON.

Au reste vous allez être couché comme on n'est point à dix lieues à la ronde. J'ai des lits...

DORANTE.

Je n'en doute nullement : je vais en profiter, et de la liberté que vous me donnez.... Suis-moi, Frontin.

LE BARON.

J'agis sans façon ; je vous laisse. (*Dorante et Frontin sortent.*)

SCENE V.

LE BARON, VALERE.

VALERE.

Croyez-vous, mon oncle, que Dorante soit prévenu en faveur de Rosalie ?

LE BARON.

Mais, vraiment, il a témoigné assez d'impatience de la voir... A propos, j'oubliois de te dire...

VALERE.

Ce peut être aussi par bienséance, et il y a encore loin de la politesse à l'amour; n'est-ce pas, mon oncle?

LE BARON.

Comme tu voudras. Il faut que tu...

VALERE.

Vous le croyez donc amoureux?

LE BARON.

Il t'a dit lui-même qu'il ne la connoît que par un portrait. Je disois donc...

VALERE.

Dorante a-t-il aussi envoyé le sien à Rosalie?

LE BARON.

Ma foi! je n'en sais rien: veux-tu que j'aille m'occuper de toutes ces balivernes-là? J'ai des affaires bien plus importantes; j'ai ma montagne dans la tête.

VALERE.

Mais puisque vous vous êtes mêlé de ce mariage, vous n'en devez ignorer aucune circonstance. Vous leur prêtez votre maison; et Rosalie auroit pu...

LE BARON.

Sans doute. Je suis bien aise qu'on la voie; car elle est charmante.

VALERE.

Ah ! oui, mon oncle, elle a des graces, des yeux...

LE BARON.

Que veux-tu dire ? Es-tu fou ? Je te parle des charmes de ma maison, de mon jardin, qui...

VALERE.

Ah ! j'entends, et vous avez raison. Je regardois tantôt sur le boulingrin un des plus beaux objets...

LE BARON.

Mais vraiment, je le crois ; c'est un des plus beaux points de vue qui soient en France.

VALERE.

J'y remarquois une beauté que je n'y avois jamais vue : j'en admirois tous les charmes ; et...

LE BARON.

Va, mon cher neveu, tu posséderas un jour tous ces charmes-là.

VALERE.

Je posséderois ?...

LE BARON.

Tu me ravis d'aise. Embrasse-moi, mon cher neveu, mon digne successeur. Tu peux compter que...

SCENE VI.

LE BARON, LA COMTESSE, ROSALIE, VALERE.

LE BARON.

Eh quoi ! mesdames, déja de retour?

LA COMTESSE.

La Comtesse est malade; nous n'avons fait qu'une visite.

LE BARON.

Tant mieux : nous aurons le plaisir de dîner avec vous.

LA COMTESSE.

Comme il étoit encore de bonne heure, nous avons mis pied à terre à la grille, et nous sommes venues jusqu'ici en nous promenant.

LE BARON.

N'êtes-vous point un peu fatiguée?

LA COMTESSE.

Je ne me lasse pas aisément, Baron.

VALERE.

Et vous, mademoiselle, n'auriez-vous pas besoin de repos?

ROSALIE.

Me promener, me reposer, monsieur, tout m'est assez indifférent.

VALERE.

Tout, mademoiselle?

ROSALIE.

Oui, monsieur.

LA COMTESSE.

Prononcez donc, mademoiselle. Vous dites cela si foiblement. Il faut dire, oui, monsieur. Je voudrois bien voir que tout ne lui fût pas indifférent; tant que j'aurai de l'autorité sur elle...

LE BARON.

Oh! vous ne la garderez pas long-tems cette autorité: Dorante est arrivé.

LA COMTESSE, *gaiement.*

Il est arrivé?

ROSALIE, *tristement.*

Il est arrivé?

VALERE, *languissament.*

Oui, arrivé.

LE BARON, *brusquement.*

Oui, oui, arrivé. Que diable veux-tu dire? est-ce que tu ne le sais pas, toi?

VALERE.

Je ne dis pas le contraire, mon oncle; je confirme ce que vous dites.

LE BARON.

Il est charmant, agréable, vif, sage et posé. Oh! c'est un jeune homme fort aimable... Dis donc, Valere?

VALERE.

Je ne l'ai vu qu'un moment, mon oncle; j'en jugerois mal. C'est mademoiselle qui doit en décider.

LA COMTESSE.

Eh bien! qu'est-ce qu'on répond? Mademoiselle, répondez donc.

ROSALIE.

Il peut être aimable, monsieur; mais il ne faudroit pas s'en rapporter à moi. Je ne puis plus en juger sans prévention.

LA COMTESSE.

Oui, parceque vous devez l'épouser, n'est-ce pas? mais cela ne s'entend point: il faut dire: Monsieur, le choix de mes parens me le fera paroître accompli. Tout le monde dit que vous avez de l'esprit; pour moi je ne vois point cela... Mais où est Dorante?

VALERE.

Madame, toutes affaires cessantes, il est allé dormir.

LA COMTESSE.

Dormir, à l'heure qu'il est?

LE BARON.

Il ne comptoit vous voir que ce soir. Et comme il a couru jour et nuit, il étoit si las...

LA COMTESSE.

Qui le pressoit de courir si vîte? pourquoi

faire ? pour se reposer ? pour dormir ? rien n'est si maussade. Il n'avoit qu'à dormir hier, et n'arriver que demain : on ne l'attendoit pas plutôt... Qu'en pensez-vous, ma fille ?

ROSALIE.

Madame, je ne desire pas de sa part un empressement plus vif.

LA COMTESSE.

Par exemple, on ne sait si c'est la modestie qui vous fait parler, ou si vous êtes piquée.

ROSALIE.

Je vous jure, madame, que je ne le suis point.

LA COMTESSE.

Mais, vraiment: il faut pourtant se sentir. Dormir tout en arrivant !... La jeunesse d'à présent, Baron, n'a que le corps délicat. Ceci ne me prévient pas trop.

LE BARON.

Ah ! il trouvera le secret de réparer sa faute.

LA COMTESSE.

Oui ; demain vous le promenerez dès le point du jour, je gage ? vous le ferez courir ; et puis il faudra qu'il se repose.

LE BARON.

Bon ! bon ! est-ce qu'on se fatigue dans un jardin que l'on n'a jamais vu ?

LA COMTESSE.

Fort bien ; quand le terrain en est aussi inégal :

je crois qu'il y a plus de vingt terrasses dans votre jardin.

LE BARON.

Comment donc! c'est une magnificence.

LA COMTESSE.

Cependant vous n'avez guerre de vue.

LE BARON.

Ah! sans la montagne elle seroit admirable. Il m'est facile de vous en convaincre... Eh! Thibaut, (*Thibaut paroît.*) apporte-moi mon plan. (*Thibaut s'en va.*)

LA COMTESSE.

Oui; mais la montagne ne changera pas de place.

LE BARON, *confidemment.*

Je ne dis mot; mais elle sautera.

LA COMTESSE.

C'est une entreprise digne des plus anciens Romains.

LE BARON.

Patience. J'ai des neveux qui se marieront. Laissez-moi faire; à la cinquieme génération je ne veux pas qu'il en reste trace: vous verrez.

LA COMTESSE.

N'êtes-vous pas honteuse, mademoiselle, de votre ignorance, et de ne pouvoir vous entretenir de tout, comme je fais?

ROSALIE.

Je vous écoute, madame, dans l'espérance de profiter.

LE BARON.

Moi, j'aime les objections ; on a le plaisir d'y répondre... Voici Thibaut.

SCENE VII.

LA COMTESSE, LE BARON, ROSALIE, VALERE, THIBAUT.

LE BARON.

N'est-ce pas mon grand plan?

THIBAUT.

Oui, monsieur, c'est le beau ; c'est celui que je portons toujours drès que vous avez du monde.

LE BARON.

Déroule, Thibaut, déroule, et tiens le plan élevé. Bon !

LA COMTESSE.

Ah ! je vous donnerai de bons conseils. Je n'ai cependant jamais parlé de ces choses-là ; mais l'esprit est un bon meuble, il sert à tout.

LE BARON.

Vous êtes charmante !... La belle Rosalie ne me dira-t-elle rien ?

LA COMTESSE.

Que voudriez-vous qu'elle y entendît? Montrez, montrez-moi. Ne sont-ce pas là des canaux, des pieces d'eau? cependant je ne crois pas en avoir vu chez vous.

LE BARON.

Vous vous amusez à des minuties, madame. On en marque toujours dans les plans; cela les embellit. Du reste, je trouverai sûrement de l'eau dans la montagne que vous savez.

THIBAUT.

Oui, je vivons dans l'espérance; je détruisons douze arpens de veignes. Que de vin perdu pour avoir de l'iau!

LA COMTESSE.

Voyons plus en détail.

LE BARON.

Suivez mon doigt.

VALERE.

Vous ne vous approchez pas, mademoiselle?

ROSALIE.

J'ai déja fait l'aveu de mon ignorance; je n'y entends rien.

VALERE, *bas.*

Et vous n'entendez pas non plus les soupirs de l'homme du monde le plus malheureux?

ROSALIE, *à part.*

Hélas!

LA COMTESSE.

C'est donc là votre basse-cour ?

LE BARON.

Eh ! non, parbleu ! madame ; c'est le potager.

LA COMTESSE.

Je crois qu'il vaut mieux mettre mes lunettes.

LE BARON.

Prenons-les : vous m'y faites penser.

THIBAUT.

Tatigué ! que vous allez voir clair !

VALERE, *haut.*

Pourquoi vous défier de vos lumieres, mademoiselle ? on pourroit vous expliquer...

ROSALIE, *haut.*

A quoi me serviroit cette connoissance ?

VALERE, *bas.*

A mériter votre pitié.

LA COMTESSE.

Ceci est l'avenue ?

LE BARON.

Oui, celle que je vais faire planter incessamment.

LA COMTESSE.

Elle est bien courte.

LE BARON.

Courte ! elle aura plus de trois lieues.

LA COMTESSE.

Bon ! elle n'est pas plus longue que ma main.

LE BARON.

Comptez, comptez les arbres, vous verrez.

LA COMTESSE.

Un, deux, trois, quatre, cinq...

VALERE, *haut, regardant Rosalie.*

Dorante perd beaucoup quand il retarde le moment de voir tant de beautés.

LA BARON.

Je ne le comprends pas, je l'avoue... Mais pour vous, madame, vous allez le concevoir dans un moment: voici le terrain qu'occupe la montagne.

LA COMTESSE.

Je compte les arbres de l'avenue. Parlez, parlez toujours... Cent cinquante-cinq, cent cinquante-six... Quand vous l'aurez abattue, ce sera donc une plaine?

LE BARON.

Sans doute, et une vue...

VALERE, *à la Comtesse.*

Admirable, madame... (*à Rosalie.*) Et si vous daigniez, mademoiselle, m'accorder un moment d'entretien, je vous ferois connoître la situation... (*bas.*) d'un cœur que votre refus réduiroit au désespoir.

LE BARON, *à Rosalie.*

Il connoît la position comme moi-même: c'est lui, mademoiselle, qui a dressé le plan sur mes projets.

LA COMTESSE.

Je ne croyois pas monsieur si savant... Instruisez-vous, ma fille. Je voudrois que monsieur pût vous inspirer du goût.

VALERE.

Que je serois heureux si j'en avois le talent !

LA COMTESSE.

Deux cent soixante et treize !... Voilà une très belle longueur ; il faut en convenir. Baron, vous avez des idées... mais des idées à perte de vue.

LE BARON.

J'aurai soixante avenues de cette taille-là.

VALERE, *à Rosalie.*

Vous concevez, mademoiselle, l'effet que cela produira. (*bas.*) En sortant de table... (*haut.*) Rien ne sera si noble, sans contredit. (*bas.*) Ici même dans cette salle... (*haut.*) Cela demande de la patience, à la vérité. (*bas.*) Si vous voulez m'écouter un moment, vous me sauverez la vie. (*haut.*) Mais convenez que c'est une belle entreprise ?

ROSALIE.

Elle me paroît bien hardie.

LA COMTESSE.

Apprenez, mademoiselle, que ce sont justement les difficultés qu'il est beau de vaincre.

LE BARON.

Oh ! c'est mon talent à moi. Par exemple, voyez-

vous la grande terrasse? Devinez combien elle aura de haut quand elle sera faite?

LA COMTESSE.

Combien? Eh! mais... (*montrant avec sa main.*) Comme cela?

LE BARON, *riant.*

Ah! ah! ah!... Que vous n'y êtes pas! Elle aura cinquante-sept pieds huit pouces et demi... N'est-il pas vrai, Valere?

VALERE.

Oui, mon oncle, cinquante-sept.

LA COMTESSE.

Cinquante-sept pouces et demi! Cela est merveilleux; mais c'est un précipice: je n'irai jamais, la tête me tourneroit.

LE BARON.

Pour moi, je n'appréhende pas que la tête me tourne.

VALERE.

Vous rêvez, mademoiselle! Vous trouvez donc ce que l'on se propose trop téméraire, et vous n'y viendrez point?

ROSALIE.

Il me semble que c'est s'exposer beaucoup; et...

VALERE.

Dites naturellement ce que vous pensez.

ROSALIE.

A quoi cela me meneroit-il?

LA COMTESSE.

Cela vous meneroit à savoir ce que je sais... Allez, monsieur, laissez-la dans son ignorance; elle ne mérite pas la peine que vous prenez... En vérité, Baron, je suis très contente de ce que j'ai vu, et j'y donne mon approbation. Mais, dites-moi, toutes ces terres sont-elles à vous?

THIBAUT.

C'est là le *hic*.

LE BARON.

Non, pas encore: mais supposez qu'on ne voulût pas me les vendre, il faudroit être de bien mauvaise humeur pour refuser sur ces terres d'aussi beaux plans que ceux-ci. J'apperçois le maître-d'hôtel.

SCENE VIII.

LA COMTESSE, LE BARON, ROSALIE, VALERE, THIBAUT, UN MAÎTRE-D'HÔTEL.

LE BARON, *au Maître-d'hôtel.*

Ces dames sont servies?

LE MAÎTRE-D'HÔTEL.

Oui, monsieur.

LA COMTESSE.

Allons, Baron.

LE BARON.

Belle Rosalie, donnez-moi la main... Thibaut, je te recommande mon plan.

THIBAUT.

Allez, monsieur, ne vous boutez pas en peine. (*ils sortent tous excepté Thibaut.*)

SCENE IX.

THIBAUT.

Avec son parc, il est, morgué, bian fou ! Oh ! je ne nous y connoissons pas, ou cette jeunesse en revendra à cette vieillesse. Notre jeune maître s'est un tantinet enhardi; il a glissé queuques paroles, et j'ai bian vu que la petite demoiselle lui glissoit aussi queuques réponses avec les yeux. Je voudrois stapendant l'avertir de ce que mon neveu Charlot m'avont dit de son... son... Foin ! je ne savons plus comment ça se nomme. Il y entendra peut-être queuque chose; car ils l'avont biaucoup fait étudier: je l'attendrons ici en sortant de table... Mais v'là mon neveu; faut que je le fasse encore dégoiser.

SCENE X.

FRONTIN, THIBAUT.

FRONTIN.

Votre valet, mon oncle. Je vous trouve à propos.

THIBAUT.

Est-ce encore pour m'en bailler à garder comme tantôt ? Queuque sot !

FRONTIN.

Moi, je vous ai parlé franchement. Vous ne m'avez pas voulu croire ; ce n'est pas ma faute. C'est autre chose qui m'amene. Savez-vous que je ne veux point dormir à vide comme mon maître?

THIBAUT.

Tout-à-l'heure j'allons te mener à la cuisine. Mais je voulons te demander trois ou quatre petites questions.

FRONTIN.

En vérité, mon oncle, vous êtes le premier questionneur du royaume. Mais à quoi bon me questionner, moi ? vous ne croyez pas mes réponses.

THIBAUT.

Ne t'embarrasse pas: je croirai celles qui me conviendront.

FRONTIN.

Dépêchez donc; il faut que je retourne promptement auprès de mon maître.

THIBAUT.

Quoi faire? ne dort-il pas?

FRONTIN.

Oui, il dort, et c'est justement à cause de cela.

THIBAUT.

Est-ce qu'il ne sauroit dormir qu'on ne le garde?

FRONTIN.

Non; c'est pour le réveiller si ce que je vous ai dit lui arrive.

THIBAUT.

Tu es encore là-dessus? Morgué! je te défends de m'en parler davantage. Dis-moi tant seulement: ton maître est-il amoureux de sa prétendue?

FRONTIN.

Amoureux! il ne l'est qu'en peinture.

THIBAUT.

J'ai, morgué! cru que tu m'allois dire encore qu'il ne l'étoit qu'en dormant; je t'y attendois. Mais comment n'est-il amoureux qu'en peinture?

FRONTIN.

C'est qu'il n'a vu que son portrait. Il l'a trouvé charmant; et sur les récits qu'on lui en a faits il suppose à sa prétendue autant de vertu que de beauté.

THIBAUT.

Il a, morgué ! raison ; il suppose bian. Mais dis-moi...

FRONTIN.

Voilà un homme qui a résolu ma perte. Me questionner dans ma rage de faim et de soif !...

THIBAUT.

Allons, vians à la cuisine ; je te questionnerai tout en buvant. Tu crois donc...

FRONTIN.

Je crois le diable... Mais ne voilà-t-il pas mon maître qui fait son maudit train ?

SCENE XI.

DORANTE, THIBAUT, FRONTIN.

(*Dorante paroît en robe-de-chambre, avec une botte, une pantoufle, une perruque mal mise, un ceinturon, un fouet de poste a la main, enfin dans le désordre; mais cependant ni méséant, ni trop ridicule.*)

THIBAUT.

Tians voilà ton maître qui voulont te parler.

FRONTIN.

Je suis, ma foi ! bien heureux qu'il ait tourné par ici ; je le vais éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends donc... Est-ce là?... Oh! oh! m'est avis qu'il rêve en effet ton maître.

FRONTIN.

Eh! oui. Parbleu! l'occasion est trop belle pour vous convaincre. Regardez seulement. Eh bien?

DORANTE.

Allons donc... allons donc... un autre cheval... Te dépêcheras-tu?

FRONTIN.

Entendez-vous? Il croit être encore sur la route.

THIBAUT.

Il dort. Je commence à le croire : son allure, son œil, tout ça me semble partroublé.

DORANTE.

Il est tard... la nuit... au château... Rosalie...

THIBAUT.

Morgué! j'ai peur : ça tiant de l'esprit, du revenant, m'est avis.

FRONTIN.

Ce qu'il y a de singulier, mon oncle, c'est que tout en dormant il dit quelquefois des choses très raisonnables, très justes.

DORANTE.

Frontin!.. coquin!.. tu boiras ce soir... ivrogne! paresseux!...

THIBAUT.

Tu as raison; je crois qu'il dit la vérité.

FRONTIN.

Justement. Il parle du dernier maître de poste... Ce maraud-là nous fit attendre.

DORANTE.

(*il donne des coups de fouet en l'air, et attrape Thibaut.*)

Ah! les mauvais chevaux! Ohé! ohé! ohé!

FRONTIN, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

THIBAUT.

Quel diable de rêve est ceci? Monsieur, monsieur, doucement, s'il vous plaît!

DORANTE.

Doucement! non pas; il faut arriver. Ohé! ohé!

FRONTIN.

Avancez, mon oncle; tâchez de lui ôter ce maudit fouet, je l'éveillerai.

THIBAUT.

Pargué! ôte-le toi-même; tu dois être plus fait que moi aux étrivieres.

DORANTE.

Ohé! ohé!

FRONTIN.

Attendez: il faut lui faire quitter ce maudit rêve... Monsieur, monsieur; c'est de la part de monsieur Argante.

DORANTE.

Argante... de l'argent?... il faut lui rendre...

FRONTIN *s'avançant.*

Oui, votre correspondant.

DORANTE.

Cent pistoles... il est bien pressé!... écrivons. (*il fait avec son fouet comme s'il écrivoit.*)

FRONTIN.

Oh! maintenant je vais l'éveiller.

THIBAUT.

Attends, attends; cela commence à me faire rire.

FRONTIN.

Il croit écrire, vous voyez.

DORANTE.

Appelez Frontin, monsieur Argante.

FRONTIN.

C'est un Juif, ce monsieur Argante, un vilain.

DORANTE.

Vilain!... je l'écris. Frontin, au coffre-fort.

THIBAUT.

Il a le sommeil bian riche. Morgué! je n'avons jamais rêvé de ces choses-là. Parle donc, neveu; t'es donc son caissier?

FRONTIN.

Quand il dort, comme vous voyez, mon oncle. Malheureusement il en a un autre quand il veille.

DORANTE.

Tiens ma lettre, Frontin.

FRONTIN.

Oui, monsieur, votre lettre.

DORANTE.

Ma lettre... Argante... un sac... prenez ce sac... rapporte mon billet.

THIBAUT.

Ah! ah! le sac! prenons, prenons; nous le partagerons.

DORANTE, *saisissant Thibaut au collet.*

Partagerons!... voleur, je t'étranglerai.

THIBAUT.

A l'aide! Frontin... Monsieur, monsieur, vous serrez trop fort. Commencez du moins par me fouiller.

DORANTE.

Au voleur! au voleur!

THIBAUT.

Frontin! mon neveu! au secours!

FRONTIN.

Attendez; laissez-moi lui prendre le petit doigt: il n'y a pas d'autre moyen de l'éveiller.

THIBAUT.

Prends-li, morgué! tout ce que tu voudras, mais tire-moi de ses pattes.

FRONTIN.

Monsieur, monsieur, éveillez-vous.

THIBAUT.

Queu chien de sommeil!

DORANTE, *s'éveillant.*

Où suis-je? Frontin? pourquoi m'as-tu laissé sortir? pourquoi m'as-tu quitté, coquin?

FRONTIN.

Ma foi! monsieur, je me suis endormi de lassitude. Vous avez pris ce tems pour vous en aller, et j'accours au bruit que vous faites.

DORANTE.

Ah! je me suis trahi. Je m'en souviens; je suis chez monsieur le Baron.

THIBAUT.

Oui, de par tous les diables, vous y êtes.

DORANTE.

Que fait là cet homme?

THIBAUT.

Morgué! c'est sti-là que vous étrangliez.

FRONTIN.

C'est le jardinier d'ici: vous l'avez vu tantôt.

DORANTE.

Je suis au désespoir. Je croyois qu'on me voloit.

THIBAUT.

Pargué! vous croyez trop vîte.

DORANTE.

Il n'y a rien que je ne te donne pour t'engager au secret. Que penseroit Rosalie? elle ne me connoîtroit que par mes défauts.

THIBAUT.

Pargué ! monsieur, vous avez insulté mon honneur ; ça n'est pas bian.

DORANTE.

Je te promets vingt louis, trente, s'il le faut, pour te contenter.

THIBAUT.

Trente louis, morgué !... Mais ne rêvez-vous pas actuellement que vous me dites ça ?

DORANTE.

Voudrois-tu me perdre ?

FRONTIN.

Allez, monsieur, soyez tranquille ; c'est mon oncle. Je lui réponds de vous ; et je vous réponds de lui. On pourroit sortir de table ; croyez-moi, retournez dans votre lit.

THIBAUT.

Il n'a, ma foi, pas tort ! un sommeil comme stilà ne doit pas vous avoir reposé biaucoup. (*Dorante et Frontin sortent.*)

SCENE XII.

THIBAUT.

V'là, morguenne ! une recommandation bian seche, et un drôle de répondant ! Tout ce que

j'avons vu du depuis un moment me partrouble. Non, morgué! m'est avis que je rêve moi-même. Ne suis-je pas itou son, son...jambule? Que sait-on? Je parlions, je marchions, j'avions les yeux ouverts; enfin c'est tout un. Que diable! s'il m'avoit donné son mal; ça se gagne peut-être. St'homme-là a le sommeil bian vigoureux; il en faut convenir: sans Frontin, sans le petit doigt, j'étions autant d'étranglé. Queu train tout ça a mis dans ma tête! je ne savons où j'en sommes.

SCENE XIII.

VALERE, THIBAUT.

THIBAUT.

Eh! monsieur Valere, venez vîte. (*à part.*) Mais comment diantre m'y prendrai-je pour lui dégoiser tout ça? (*haut.*) Oh! palsanguienne, allez, monsieur, vous ne savez pas...

VALERE.

Mon oncle et la Comtesse sont encore aux mains sur les plans.

THIBAUT.

Et moi, morgué! je venons de nous y trouver avec un homme qui dort tout debout.

VALERE.

J'ai prié tantôt Rosalie de venir ici, et de m'ac-

corder un instant d'entretien. Quoiqu'elle ne m'ait rien promis, je viens toujours l'attendre : je ne veux avoir rien à me reprocher.

THIBAUT.

Quand alle sera sa femme, si ce monsieur Dorante alloit rêver qu'alle est avec un autre!... Morgué! vous ne savez pas...

VALERE.

Il est bien tems de plaisanter. Laisse-moi... Ah! Rosalie, je meurs content si je puis vous dire que je vous aime.

THIBAUT.

Mais tout ce que j'avons à vous dire est itou fort nécessaire.

VALERE.

Dans ce moment je ne sens que mon impatience.

THIBAUT.

Quoi! vous ne voulez pas m'acouter?

VALERE.

Non, non, non; Rosalie peut arriver. Sors, je t'en conjure. Si elle te voyoit, tu l'empêcherois de venir ici, tu me priverois du seul instant heureux que j'aurai peut-être de ma vie.

THIBAUT.

Vous le prenez par-là! Eh bian! morguenne! je nous en allons: vous en serez fâché, je vous en avartis. (*il sort.*)

VALERE, *seul.*

Enfin j'en suis défait. Je me suis peut-être trop flatté; Rosalie ne viendra pas. Cependant elle est triste. Mais Dorante lui peut être indifférent, sans qu'elle ait plus de sensibilité pour moi... Ah ! dieu ! j'apperçois Rosalie.

SCENE XIV.

VALERE, ROSALIE.

VALERE.

Quoi ! vous avez la bonté de venir ? Avancez-donc quelques pas ; on pourroit nous entendre.

ROSALIE, *tremblante et n'avançant que très peu.*

Non, Valere ; j'ai trop de peur : dites-moi vîte ce que vous me voulez ; je veux rentrer au plutôt.

VALERE.

Calmez-vous, de grace, belle Rosalie : donnez-le moi tout entier, ce moment que vous m'accordez.

ROSALIE.

Je tremble.

VALERE.

Eh bien ! charmante Rosalie, n'écoutez donc qu'un mot, puisque vous le voulez ; je vous adore.

ROSALIE.

Ah ! que je suis fâchée de le savoir ! Adieu.

VALERE.

Encore un mot, divine Rosalie : serois-je assez heureux pour n'être point haï ?

ROSALIE.

Jugez-en, Valere. Incertaine de vos sentimens, la raison me défendoit de m'en convaincre ; je suis pourtant venue vous entendre... Dites-moi vous-même... ce qui pouvoit triompher de ma raison. Ah ! Valere... Ah ! laissez-moi rentrer.

VALERE.

Non ; demeurez, je vous en conjure. Je n'attendois que cet aveu fortuné : sans lui je n'osois agir. Cette faveur m'étoit nécessaire pour vaincre une timidité fatale à notre bonheur ; j'en triomphe en ce moment : je vais tout mettre en usage pour retarder, pour rompre un hymen auquel je ne survivrois pas.

ROSALIE.

Eh ! que pouvez-vous faire ? Ne vaudroit-il pas mieux oublier ?... Hélas ! je n'ai pas la force de vous dire de ne plus m'aimer.

VALERE.

Plutôt mourir mille fois ! laissez-moi tenter tout ce que l'adresse, la violence, les prieres, les larmes ; enfin tout ce qu'un amour excessif pourra m'inspirer.

ROSALIE.

Ah ! Valere, vous ne connoissez pas ma mere.

Le souvenir m'en fait frémir... Les instans s'écoulent... et nous ne les comptons pas. Sortez, et laissez-moi vous fuir.

VALERE.

Il faut vous obéir; mais en vous quittant laissez-moi vous rendre grace de ma félicité, et vous jurer une fidélité éternelle. (*il tombe à ses genoux.*)

SCENE XV.

LA COMTESSE, VALERE, ROSALIE.

LA COMTESSE.

Que vois-je? ma fille!... Valere!... Ah! juste ciel!

ROSALIE.

Valere, je suis perdue; voilà ma mere.

VALERE.

Ah! dieu!

LA COMTESSE.

Se peut-il... que ma fille... que mon sang...

ROSALIE.

Ma mere... le hasard a fait... je ne prévoyois pas...

LA COMTESSE.

Oh! sans doute, vous ne prévoyiez pas que je vous surprendrois. Après cette aventure... je ne saurois parler.

VALERE.

Calmez-vous, madame; apprenez qu'un sentiment aussi tendre que légitime, et que je me flatte que mon oncle approuveroit...

LA COMTESSE.

Votre oncle, monsieur! il me fera raison de l'insolence de vos procédés. Vous êtes amoureux de ma fille! je vous trouve à ses genoux! il n'est point d'extrémité...

VALERE.

Mais, madame, croyez qu'elle n'a point de part...

LA COMTESSE.

Elle vous écoutoit. Cela suffit pour mériter toute mon indignation... Si la chose éclate, un couvent me répondra de vous, mademoiselle. Je saurai vous y tenir pendant toute votre vie.

ROSALIE.

Que puis-je avoir dit? que puis-je avoir entendu depuis un instant?

LA COMTESSE.

Un instant! comme si l'on ne savoit pas ce que c'est qu'un instant! Allons, partons, plus de raisonnement.

SCENE XVI.

LE BARON, LA COMTESSE, VALERE, ROSALIE.

LE BARON.

Qu'est-ce, mesdames? vous sortez avec une grande précipitation! je le vois, l'impatience de la promenade...

LA COMTESSE.

Je sors pour tout-à-fait, mon cher Baron... Je veux partir sur-le-champ; je veux retourner à Paris.

LE BARON.

Comment donc! y pensez-vous? Et Dorante, que diroit-il?

LA COMTESSE.

Il n'a qu'à venir m'y trouver.

LE BARON.

Qu'y a-t-il donc de si pressé?

LA COMTESSE.

Mon honneur est offensé.

LE BARON.

Comment, diantre! votre honneur!

LA COMTESSE.

Et je vous demande justice de l'insolent amour de votre neveu, ou je saurai me la faire.

LE BARON.

Que vous a-t-il donc fait? (*à Valere.*) Comment! petit écervelé, vous insultez madame à son âge! sans égard pour...

VALERE.

Moi, mon oncle! je vous jure que...

LA COMTESSE.

Non, Baron; son amour...

LE BARON.

Son amour! son amour est impertinent. Est-ce qu'on doit en avoir pour vous, madame? (*à Valere.*) Petit coquin! une femme respectable!...

VALERE.

Je vous proteste, mon oncle, que j'ai pour madame un respect infini.

LE BARON.

Une jeune barbe qui ne songe pas que vous seriez sa mere, et qui ose vous manquer!

LA COMTESSE.

A l'autre! il extravague.

LE BARON.

Oui, c'est un extravagant, un petit étourdi qui n'a rien vu, et qui ne vous connoît seulement pas.

LE COMTESSE.

La colere me suffoque. Il est devenu fou!

LE BARON.

Ce seroit une folie impardonnable à son âge;

mais il n'y retournera plus, madame; et je vous demande pardon de sa témérité.

LA COMTESSE.

Savez-vous bien, Baron, qu'il y a une heure que vous ne savez ce que vous dites? Que voulez-vous dire de mon âge, que je serois sa mere? Je vous trouve original de croire qu'il faut être fou pour m'aimer! et qui vous dit qu'il m'aime?

LE BARON.

Comment! vous ne disiez pas que c'étoit à vous?...

LA COMTESSE.

J'aimerois mille fois mieux, vraiment, qu'il se fût adressé à moi; le mal ne seroit pas si grand; mais il a l'insolence d'aimer mademoiselle; il n'en fait aucun mystere; il me l'avoue à moi-même: je l'ai trouvé à ses genoux. Voyez si ma colere est fondée, et si je puis après cela demeurer dans la même maison?

LE BARON.

Oh! oh! c'est autre chose... Quoi! monsieur!... Mais ceci mérite réflexion... J'approuve votre colere, madame; mais je désapprouve votre départ, et qui plus est je vous conseille de demeurer ici comme si de rien n'étoit.

LA COMTESSE.

Comme si de rien n'étoit? comment l'entendez-vous, monsieur?

LE BARON.

Oui, madame, vous devez agir ici de sang-froid et vous posséder; c'est moi qui vous le conseille, qui suis vif, comme vous venez de le voir.

LA COMTESSE.

Ah! oui, fort à propos. Et moi, je vous signifie que je veux être en colere dans vingt ans.

LE BARON.

L'éclat que vous feriez seroit plus dangereux que l'affaire même. Dorante n'est point instruit de ce qui s'est passé: le moyen de le lui cacher c'est de laisser les choses au même état.

VALERE, *se jetant à ses genoux.*

Ah! mon oncle! si vous daigniez ajouter à tant de bontés...

LE BARON.

Tais-toi: je te parlerai; tu verras comment je saurai faire passer cet amour prétendu, cette bouffée de jeunesse; je t'apprendrai si l'on doit aimer à ton âge, et dans mon château, sans ma permission.

ROSALIE.

Ma mere!...

LA COMTESSE.

Si vous dites un mot, mademoiselle, vous achevez de me pousser à bout.

LE BARON.

Et toi, si tu parles, je te ferai conduire dans mes prisons.

LA COMTESSE.

Allons, Baron, soyez vif; ne vous ralentissez point. Je sens... oui, je sens que votre colere me tranquillise.

LE BARON.

Laissez-moi faire; je me fâcherai pour vous et pour moi.

LA COMTESSE.

Songez que c'est un mariage que vous avez fait; un mariage conclu, fini, où l'on fait à mademoiselle les plus grands avantages.

LE BARON.

Quand ce mariage ne vous seroit pas avantageux, madame, vous avez donné votre parole; comment y pourriez-vous manquer? Et pour une petite fantaisie musquée d'un godelureau j'irois passer, moi, pour... car enfin c'est moi; c'est chez moi, c'est mon neveu.

LA COMTESSE.

Oui, vous avez raison. Emportez-vous, Baron, emportez-vous; vous devez être furieux. Pour moi je me calme... par politique au moins; car je ne me connois plus... Mais il s'agit, comme vous dites fort bien, de sortir d'embarras.

LE BARON.

Au fond, cela n'est pas difficile. Vous ne direz mot de ce qui vient d'arriver.

LA COMTESSE.

Non, puisque vous le voulez ; sans cela, mademoiselle, mademoiselle...

LE BARON.

Cette aventure sera donc secrete. Il n'y auroit à craindre que ce petit monsieur-là. N'en soyez point inquiete : quand il seroit assez mal-honnête homme... suffit ; je vous en réponds.

LA COMTESSE.

Votre douceur me paroît inconcevable : enfin vous me rendez douce ; et je suis confondue, Baron ; je m'abandonne à vos conseils ...Mais, ciel ! n'est-ce pas là Dorante ?

LE BARON.

C'est lui-même. N'auroit-il rien entendu? Qu'allons-nous devenir ?

SCENE XVII.

LE BARON, LA COMTESSE, DORANTE, VALERE, ROSALIE.

(*Dorante paroît en robe-de-chambre, et tenant son chapeau à la main dont il se cache le bas du visage.*)

LA COMTESSE, *à Rosalie.*

Vous nous mettez dans une jolie situation, mademoiselle !

LE BARON.

Il n'y auroit point de remede s'il nous avoit écoutés.

VALERE, *à part.*

Plût au ciel !

LA COMTESSE.

Qu'il a l'air occupé !

LE BARON.

Il ne sait comment nous aborder.

DORANTE.

Il falloit bien un bal... à des noces.

LE BARON, *à la Comtesse.*

Il faut cacher notre embarras. (*à Dorante.*) En vérité, Dorante, il est bien singulier que vous paroissiez devant ces dames en robe-de-chambre. Vous m'aviez paru plus galant.

LA COMTESSE.

Il ne se soucie plus de plaire à ma fille; preuve de mépris! (*d'un ton précieux.*) De quelque façon que soit monsieur, il est toujours bien.

DORANTE.

Oui, toujours bien... en courier... en Turc... en domino... tout est égal.

LA COMTESSE.

Je suis de votre avis, monsieur, vous avez raison; il faut ou beaucoup faire de façons, ou n'en point faire du tout.

DORANTE.

Ma foi!... point de façons... Vous ne faites point de façons... il me paroît... (*riant à demi-voix.*) Ah! ah! ah!... Ah! ah! ah!...

VALERE, *à part.*

Il a tout entendu.

LE BARON.

Vous êtes toujours naturel, toujours jovial. Oh! je vous reconnois bien.

DORANTE.

Vous me connoissez?... Non... oh! non... (*riant.*) Ah! ah! ah!

LA COMTESSE.

Voilà ma fille qui...

DORANTE.

Votre fille!... Ah! ah!... bien déguisée!... Ah! ah!... bien déguisée... Ah! ah!

LA COMTESSE.

Déguisée! Que voulez vous dire, monsieur? Vous nous connoissez bien peu si vous croyez...

DORANTE.

Ma foi! je ne la connois, ni ne veux la connoître.

LE BARON.

En vérité, Dorante, c'est moi qui ne vous connois plus.

DORANTE.

Plus?... tant mieux... Ce sont des masques.

LA COMTESSE.

Voilà ce que vous m'attirez, mademoiselle! Mais c'en est trop aussi que joindre l'insulte à la familiarité. (*à Dorante.*) Sachez, monsieur, que tout autre parti étoit plus honnête que celui que vous prenez pour rompre avec nous.

DORANTE, *s'approche d'un fauteuil et s'assied.*

Ouf! je suis beaucoup mieux... je vois tout le train...

LA COMTESSE.

Je n'y puis plus tenir. Monsieur, je vous rends votre parole; je retire la mienne, et rien ne pourra m'engager à vous donner Rosalie.

DORANTE.

Qu'elle aille se promener avec un autre. (*il s'endort.*)

LE BARON.

Mais pensez donc, Dorante...

LA COMTESSE.

Laissez tout cela, Baron. Je ne veux ni explication, ni ménagement. Vous m'aviez fait faire un sot mariage: votre neveu a trouvé moyen de le rompre. Trouvez bon que je ne vous voie ni l'un ni l'autre. Adieu.

LE BARON.

Arrêtez, madame. En punissant votre fille vous achevez de la perdre. Mon neveu peut réparer le tort qu'il faisoit à Rosalie: nous sommes amis vous et moi... Puisque monsieur persiste dans ses refus...

LA COMTESSE.

Vous m'éclairez, Baron, sur ma vengeance. J'accepte votre neveu, pour apprendre à monsieur Dorante que l'on n'est pas sans ressource.

ROSALIE.

Ah! ma mere!

VALERE.

Rien n'égale mon bonheur. Quoi! vous êtes à moi?

ROSALIE.

Oui. Aurions-nous pu nous en flatter?

SCENE XVIII.

LE BARON, LA COMTESSE, DORANTE, VALERE, ROSALIE, THIBAUT, FRONTIN.

FRONTIN.

Il s'est échappé : je ne l'ai plus trouvé dans son lit. Où diable peut-il être ?

THIBAUT.

Tians, morgué ! le v'là là-bas en convarsation avec la compagnie.

FRONTIN.

Motus, mon oncle !

THIBAUT.

Oh ! laisse-moi, je n'avons rian à ménager. (*à la compagnie.*) C'est un...

FRONTIN, *lui mettant la main sur la bouche.*

Parbleu ! vous ne direz mot.

THIBAUT.

N'a-t-il étranglé parsonne ?

LA COMTESSE.

Comment ?

LE BARON.

Quel est ce galimatias ?

THIBAUT.

Je vous dis que son maître est un fou qui dort quand il est éveillé.

LE BARON.

Coquin ! rêves-tu ?

THIBAUT.

Non, morgué ! c'est lui qui rêve : et pour vous faire voir que je ne mentons pas, je connoissons son petit doigt, et j'allons l'éveiller.

VALERE.

Que veut dire tout ceci ?

ROSALIE.

Je n'y comprends rien. Mais quand on est heureux, on doit tout craindre. (*Thibaut serre le petit doigt de Dorante.*)

DORANTE.

Aïe ! Où suis-je ? Ah ! monsieur le Baron, c'est vous ! Tirez-moi de peine, je vous conjure, n'ai-je rien dit ?... n'ai-je rien fait ?

LE BARON.

Pouvez-vous le demander ? que vous importe, puisque votre mariage est rompu ?

DORANTE.

Il est rompu ! Ciel ! je ne puis comprendre...

FRONTIN.

Pour moi, je comprends fort bien, monsieur. Nous sommes découverts, et vous aurez fait quel-

que extravagance... J'ose vous assurer, madame, que mon maître est l'homme du monde le plus sage quand il veille; et ce n'est pas sa faute s'il a le sommeil un peu brutal.

LA COMTESSE.

Quoi! l'on me voudra faire passer pour rêve la façon indigne dont vous nous avez traitées ma fille et moi. Oh bien! monsieur, apprenez à rêver plus poliment.

VALERE.

Au moins, madame, vous étiez bien éveillée, et mon oncle aussi, lorsque vous m'avez promis Rosalie.

DORANTE.

Quoi! c'est à Valere...

THIBAUT.

Lui-même. Dame! il y a plus de six mois qu'il n'en dort pas, lui.

ROSALIE.

Pour moi, Dorante, vous le dirai-je? je ne vous épousois que par obéissance.

DORANTE.

Cet aveu ne me permet pas d'insister; et je ne dois plus que rire d'une aventure qui nous empêche tous trois d'être malheureux.

THIBAUT.

Vous avez raison. Morguenne! le bonheur vous vient en dormant.

LE BARON.

Allons, allons, mes enfans; tout en nous promenant, nous prendrons des mesures pour ne pas retarder votre bonheur.

FRONTIN, *au parterre.*

Il auroit tort de se plaindre; il n'est pas le premier qui perd sa femme quand il dort.

FIN DU SOMNAMBULE.

EXAMEN

DU SOMNAMBULE.

CETTE piece gagne beaucoup à la représentation. Les scenes les plus dramatiques sont celles où Dorante paroît en somnambule, et celle où Valere parvient à déclarer son amour à Rosalie, et à obtenir d'elle un rendez-vous, en prenant part à une conversation qui a pour objet les embellissemens que fait le Baron dans son château et dans ses jardins. Ces scenes perdent nécessairement à la lecture: quand Dorante sort de sa chambre à moitié habillé, et pense être encore en voyage; quand ensuite il se croit au bal et prend la Comtesse et Rosalie pour des masques, l'effet comique tient à l'acteur; les phrases décousues qui lui échappent n'ont aucun sel si elles ne sont accompagnées du jeu de théâtre. La scene du plan est à-peu-près dans le même genre: pendant que le Baron et la Comtesse parlent des embellissemens du parc, les deux amans ne s'expliquent que par des mots détournés; ils se comprennent sans mettre de suite dans leurs phrases, et les équivoques que produisent leurs expressions à double entente font beaucoup d'effet à la représentation. Lorsqu'on lit cette scene, elle est bien moins piquante: il faut avoir une grande habi-

tude du théâtre pour concevoir tout le mérite du dialogue ; il faut placer en idée les acteurs sur la scene, et deviner ce que leurs signes, leurs gestes et leur physionomie ajoutent au sens des expressions qu'ils ne peuvent prononcer qu'à la dérobée. Ces scenes agréables à la représentation, et froides à la lecture, sont très rares dans nos chefs-d'œuvre; on ne doit, à l'exemple de Moliere, les hasarder que lorsque le sujet l'indique impérieusement: c'est le cas où s'est trouvé l'auteur du Somnambule.

Cette piece a aussi des beautés de détail; on y trouve des scenes pleines d'esprit, de graces et de comique, entre autres celles de Frontin et de Thibaut, et celle du rendez-vous où la pudeur de Rosalie est ménagée avec l'art le plus délicat. Le rôle de la Comtesse est neuf et comique: elle n'est pas précisément ce que l'on appelle au théâtre un *caractere;* son empire sur sa fille est conforme aux usages; elle n'a ni trop d'indulgence, ni trop de pédantisme; on ne la trompe point comme on trompe ordinairement les meres de comédie. C'est dans le rôle du Baron que l'auteur a montré le plus de prétention à peindre un caractere: ce rôle très bien tracé a pu donner l'idée du personnage de Géronte à Gresset, qui ne fit représenter le Méchant que six ans après.

Cette comédie n'offre aucune trace du bel esprit qui s'empara bientôt de la scene, et dont l'abus se fit sur-tout sentir dans les petites pieces.

FIN DE L'EXAMEN DU SOMNAMBULE.

LES
TROIS SULTANES,
OU
SOLIMAN SECOND,
COMEDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES,
DE FAVART,

Représentée pour la premiere fois
le 8 novembre 1776.

NOTICE

SUR FAVART.

Charles-Simon Favart naquit à Paris en 1710. Toute sa vie fut consacrée aux lettres. Le nombre des pieces qu'il a faites est si considérable que l'édition qui les renferme forme dix volumes in-8°; cependant cette édition ne contient pas tout ce qu'il a écrit, puisqu'il a souvent travaillé en société. Piron, Fagan, Lesage, Boissy, comptés parmi les bons auteurs du théâtre françois, ont composé beaucoup d'opéra comiques applaudis, suivis dans la nouveauté, et depuis entièrement oubliés: Favart est le premier qui dans ce genre se soit fait une réputation durable; c'est lui qui a appris à Marmontel, d'Hele et Sedaine tout le parti qu'on pouvoit tirer de la comédie lyrique. Depuis ces auteurs l'opéra comique est retombé au-dessous du médiocre; et pour peu qu'un faux engouement pour les difficultés musicales fasse de nouveaux progrès en France, on doit s'attendre

à voir se multiplier les poëmes aussi ridiculement conçus, aussi sottement écrits que ceux qui, en Italie, servent de cadres aux compositeurs.

M. de La Harpe a remarqué avec raison que de tous nos auteurs Favart est celui qui approche le plus de La Fontaine pour la grace, la finesse, le naturel et l'esprit; il lui ressembloit encore davantage par la douceur et la bonhomie. Il épousa une actrice de la comédie italienne qui avoit de la beauté, le ton de la bonne société, et un talent si cher au public que M. de Voltaire en étoit jaloux: on sait que ce vieux philosophe étoit toujours prêt à blâmer l'engouement des Parisiens, excepté quand cet engouement se manifestoit pour ses tragédies philosophiques; il détestoit l'opéra comique, moins pour le genre en lui-même, que parcequ'il envioit tous les succès qui détournoient de lui l'opinion du moment.

Avec une jolie femme et un talent très distingué, Favart compta toujours au nombre de ses amis l'abbé de Voisenon, qui passoit pour être le maître dans son ménage, et pour l'auteur de ce qu'il y avoit de mieux dans ses pieces. Cet

abbé de Voisenon avoit trouvé le moyen de s'établir dans le monde sur le pied d'homme à bonnes fortunes, quoiqu'il fût très laid, et de se faire une assez grande réputation littéraire, quoiqu'il n'eût guere que cette sorte d'esprit qui tient à l'impudence, et qui fait briller dans un cercle aux dépens du bon sens. S'il avoit eu assez d'amour-propre pour ne livrer à l'impression aucun de ses ouvrages, on le croiroit encore aujourd'hui le pere de ceux de Favart; mais en établissant lui-même un point de comparaison, il a mis fin à l'injustice du public.

Il seroit difficile d'expliquer pour la postérité ce que c'étoit qu'un abbé, si Favart ne s'étoit chargé d'en tracer le portrait dans une de ses pieces, aujourd'hui oubliée, et qui fut faite uniquement pour célébrer un évènement national. Voici comment un de ces êtres équivoques explique lui-même le secret de son existence :

J'ai pris cet attirail par prudence, par goût,
Enfin comme un passe-partout;
Car on en tire un très grand avantage.
C'est moins pour moi, madame, un état qu'un maintien.

Heureux qui sait en faire usage!
Par là je tiens à tout en ne tenant à rien.
On nous reçoit sans conséquence;
Insensiblement on s'avance;
On nous goûte en faveur de la frivolité.
C'est en elle aujourd'hui que mon état consiste:
Avec quatre doigts de batiste
Nous acquérons le droit de l'inutilité,
Et pouvons être oisifs en toute liberté.

.

Chaque maison a son abbé:
Il y donne le ton, y joue un personnage.
Pour les valets il est monsieur l'abbé;
Pour le mari mon cher abbé;
Pour la femme l'abbé

.

De la maison il est législateur,
Nomme aux emplois, donne le précepteur,
Choisit les ouvriers, se charge des emplettes,
Se connoît en chevaux, en bijoux, en pompons,
Caresse les enfans, leur donne des bombons,
Et pour le petit chien apporte des gimblettes.

On ne peut concevoir aujourd'hui comment le gouvernement avoit souffert que l'habit consacré à l'état le plus utile et le plus respectable de la société fût devenu l'uniforme des hommes les

plus vils, c'est-à-dire des complaisans par métier; car un abbé n'étoit autre chose jusqu'à ce qu'il fût parvenu à la fortune : alors il devenoit insolent, ce qui est le dernier trait de ce caractere.

Les opéra-comiques de Favart, qui reparoîtront sur la scene lorsque le public reviendra au goût de la bonne littérature, et que nos compositeurs sauront faire de la musique dramatique, sont la Chercheuse d'esprit, Jeannot et Jeannette, Bastien et Bastienne, Ninette à la cour, Anette et Lubin, les Moissonneurs, Isabelle et Gertrude. On joue encore la Rosiere de Salency, la Belle Arsene, l'Amitié à l'épreuve, quoique ces pieces ne valent pas les premieres que nous avons citées : mais le sort d'un opéra-comique dépend beaucoup du goût variable du public pour tel ou tel genre de musique : il y a des airs qui ont eu tant de succès, qui sont si généralement connus, qu'on ne veut point en séparer les paroles; et cependant il arrive que les spectateurs, accoutumés au bruit des compositeurs modernes, trouvent ces mêmes airs trop simples sur la scene; d'où il résulte qu'un opéra-comique peut être écarté du théâtre par

cela seul qu'il a fait un plaisir qu'on ne peut oublier et qu'on ne sait plus goûter : c'est le sort de la plupart des ouvrages de Favart. Si les éditeurs, auxquels nous ne cesserons de reprocher d'enterrer les auteurs sous la quantité des volumes, avoient su faire un choix des ouvrages de Favart, il seroit entre les mains de tous les gens de goût : la fastueuse édition qu'ils lui ont consacrée n'a servi qu'à le faire oublier.

Cet auteur mérite cependant d'être lu : le dialogue de ses opéra-comiques est presque toujours écrit en vers qui ont de la grace, de la facilité, et qui présentent quelquefois des détails dignes de la bonne comédie ; on peut en juger par le portrait de l'abbé que nous avons cité. Il excelle surtout à peindre l'amour villageois. Rien n'est peut-être plus rare que la naïveté sur nos théâtres, quoique nos auteurs cherchent souvent à l'y montrer ; mais ils laissent trop appercevoir l'esprit: Favart est d'un naturel enchanteur ; il met dans la bouche de ses jeunes paysannes des traits d'ingénuité qu'on ne peut trop admirer, et qui prouvent qu'il avoit bien étudié les anciens. On

est rarement en droit de lui reprocher des fautes de goût, encore tiennent-elles à sa trop grande modestie : lorsqu'il ne suit que ses idées il est simple et vrai ; il ne tombe dans l'affectation qu'en cédant à l'engouement du public pour les maximes philosophiques qui devenoient alors à la mode ; et s'il veut faire de l'esprit, on retrouve la maniere de son abbé de Voisenon.

Favart ne composa qu'une seule comédie pour le théâtre françois, l'Anglois à Bordeaux, en un acte et en vers : si elle n'est point restée au théâtre, ce n'est pas qu'elle manque de mérite ; le dialogue en est vif et piquant, les caracteres sont bien tracés, et le but de l'ouvrage est rempli, puisqu'il s'agit de faire revenir un Anglois misanthrope de ses préventions bizarres contre les François. Cette piece fut composée pour les fêtes de la paix de 1763, et elle a long-tems survécu aux circonstances qui l'avoient fait naître ; mais enfin elle a dû céder au tems, aux changemens que produit dans l'esprit des deux nations la rivalité constante qui existe entre elles ; et la derniere fois que les évènemens politiques offrirent l'occasion de la re-

mettre au théâtre, elle produisit peu d'effet, quoique les spectateurs rendissent justice au mérite des détails et à l'agrément du style. Les vers suivans, prononcés par un Anglois, sont restés dans la mémoire des amateurs :

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi! l'art a décoré jusqu'à cette pendule!
On couronne de fleurs l'interprete du tems
Qui divise nos jours et marque nos instans!
Tandis que tristement ce globe qui balance
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance,
Le François, entraîné par de légers desirs,
Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.

Ces vers ne sont pas exempts de défauts, mais ils sont en situation, et peignent bien le genre de profondeur qui caractérise les penseurs anglois.

C'est pour une comédie jouée d'abord au théâtre italien que Favart trouve place dans notre Recueil parmi les auteurs du second ordre qui ont illustré la scene françoise : les Trois Sultanes offrent un rôle si brillant, que ce mérite seul auroit suffi pour sauver cette piece de l'oubli. Il y a entre le parterre et les actrices jeunes et jolies un com-

merce de coquetterie et d'applaudissemens qu'ils aiment réciproquement à entretenir; et Roxelane est bien plus empressée de séduire les spectateurs que Soliman.

Favart, toujours occupé de littérature, et toujours applaudi sans qu'on puisse citer de lui un seul trait de vanité, époux d'une jolie femme idole du public, trompé par un ami qui se laissoit attribuer ses meilleurs ouvrages, seroit mort sans avoir éprouvé de chagrin, si son existence ne s'étoit prolongée jusqu'à l'année 1793 : il vit la France livrée à toutes les horreurs de l'anarchie, plus avilie encore par ses principes que par ses cruautés, et il mourut sans pouvoir soupçonner par quels moyens la Providence rendroit à notre patrie son éclat, son goût pour les arts, et l'espérance de mœurs assez bonnes pour nous mettre à l'abri de nouveaux désastres.

ACTEURS.

SOLIMAN.

ROXELANE.

ELMIRE.

DÉLIA.

OSMIN.

EUNUQUES NOIRS.

BOSTANGIS.

MUETS, et autres esclaves du serrail.

La scene est à Constantinople, dans le serrail du Grand-Seigneur.



J. Moreau inv. Aug. Delvaux Sculp.

LES TROIS SULTANES.

C'est sans doute à vous qu'il s'adresse,
C'est le prix de votre talent.

Acte II, scene XIII. Tome XXII.

LES TROIS SULTANES, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle des appartemens intérieurs du serrail, ornée de tapis, de cassolettes, de sophas, et autres meubles selon la coutume des Turcs : il y a un sopha garni de carreaux, placé sur l'avant-scene, à droite des acteurs.

SCENE PREMIERE.

SOLIMAN, OSMIN.

(*Soliman entre d'un air triste, et se promene à grands pas sur le théâtre; Osmin le suit à quelque distance.*)

OSMIN.

Très gracieux sultan, votre esclave fidele
Attend vos ordres... Mot... Seigneur... je parle en vain.

Seigneur.

SOLIMAN.

Dis moi, mon cher Osmin,
Depuis qu'à tes soins, à ton zele
J'ai confié la garde du serrail
Et le gouvernement des femmes...

OSMIN.

Parbleu! c'est un rude travail.

SOLIMAN, *continuant.*

Entre mille beautés, ces délices des ames,
En as-tu vue, Osmin, dont les attraits
Egalent ceux d'Elmire?

OSMIN.

Oh! non, seigneur, jamais;
Et puisque vous l'aimez...

SOLIMAN.

Ah! dis que je l'adore.
Que je suis malheureux!

OSMIN.

Fort bien!
Allez, allez, seigneur; il est encore
Un état pire; c'est le mien.

SOLIMAN.

Elmire part, cette Elmire charmante,
Tout à la fois si fiere et si touchante;
Elmire, mon tourment et mon souverain bien,
Elle va me quitter. Toujours je me rappelle

L'instant qui l'offrit à mes yeux;
Glacée entre nos bras d'une frayeur mortelle,
Elle s'évanouit: ô dieux! qu'elle étoit belle!
En reprenant la vie, elle leva sur nous
De grands yeux bleus, intéressans, si doux!
Embellis encor par ses larmes.
Déja tout occupé du plaisir enchanteur
De faire succéder l'amour à ses alarmes,
Je me flattois d'être aisément vainqueur
D'une ame sensible au malheur.
Je m'abusois, Osmin; enivré de ses charmes,
Je ne fus plus son maître. Hélas! dès ce moment
J'oubliai mon pouvoir; je devins son amant,
Son esclave. Cessez, lui dis-je, de vous plaindre:
Je ne suis pas un tyran odieux;
A vivre sous mes lois je n'ose vous contraindre:
Mais un mois seulement demeurez en ces lieux;
Et je vous promets, belle Elmire,
Que vous serez rendue ensuite à vos parens,
Si mes soupirs vous sont indifférens.
Je l'ai juré, le terme expire;
Que vais-je devenir?

OSMIN.

Elle attendra plus tard.
Seigneur, si je lis dans son ame,
Autant que vous elle craint son départ.

SOLIMAN.

Sur quoi le juges-tu?

OSMIN.

Mais sur ce qu'elle est femme,
Et qu'on n'a pas tous les jours aisément
Un empereur turc pour amant.
Elmire est Espagnole ; elle est fiere, mais tendre,
Et son cœur en secret ne cherche qu'à se rendre.

SOLIMAN.

Tu lui fais tort.

OSMIN.

Eh! non, non, sûrement.
Chaque matin à sa toilette
Elmire vous reçoit.

SOLIMAN.

Oui, mais si froidement!

OSMIN.

Pour mieux vous attirer : manege de coquette ;
Et je fonde mon sentiment
Sur des distractions avec art ménagées,
Des négligences arrangées,
Un hasard préparé qu'on place heureusement,
Et de petites mal-adresses
Faites le plus adroitement.
Tantôt de ses cheveux on rassemble les tresses
Pour couronner son front d'un nouvel ornement;
On veut les arranger soi-même :
Moi, désintéressé, je sens le stratagême;
Un fidele miroir réfléchit à vos yeux
De deux bras potelés les contours gracieux :

Tantôt c'est un ruban qui coule;
Elmire veut le rattacher,
Et d'un soulier mignon fait voir le joli moule;
Alors, comme il faut se pencher,
Dans l'attitude un peignoir s'ouvre;
Elle s'en apperçoit, et sa vivacité
Le tire brusquement, pour cacher d'un côté
Ce que de l'autre elle découvre.
Dans ce désordre Elmire en rougissant
Leve des yeux où la pudeur confuse
Semble demander qu'on l'excuse,
Mais où l'on peut voir cependant
Bien moins d'embarras que de ruse.
Une autre fois sa mal-adroite main,
Qui veut assujettir un habit du matin,
Se fait une piquure; on jette
Au loin l'épingle : Aïe ! aïe ! on fait un petit cri
Dont le sultan est attendri;
Et tandis qu'on en cherche une autre à la toilette
On vous laisse le tems de fixer un regard
A travers le tissu d'une gaze assez claire,
Sur une taille élégante et légere
Qui s'arrondit sans le secours de l'art.

SOLIMAN.

Arrête, Osmin; apprends à mieux connoître
Un objet respectable, adoré de ton maître.

OSMIN.

Eh bien! j'ai tort; je connois mon erreur:

Vous n'êtes point aimé, seigneur,
Puisque vous ne voulez pas l'être.

SOLIMAN.

Moi, je ne le veux point!

OSMIN.

Mais non: c'est un malheur
Qui vous est attaché sans doute;
Vous n'estimez un bien que par ce qu'il vous coûte.
Qu'une jeune beauté cede enfin à vos vœux,
Vous vous en détachez; qu'elle vous soit sévere,
Vous gémissez, cela vous désespere:
On ne sait trop comment vous rendre heureux.

SOLIMAN.

Il est vrai que mon caractere
Me rend à plaindre.

OSMIN.

Je le vois:
Mais hâtez-vous, seigneur, de faire un choix
Pour rétablir la paix entre cinq cents rivales;
Car toutes briguent à la fois
L'emploi de favorite; et ce sont des cabales,
Des trames, des caquets, enfin c'est un sabbat!...

SOLIMAN.

Elmire seule est digne de me plaire.

OSMIN.

Eh bien! soyez moins délicat;
Gardez-la donc, puisqu'elle vous est chere,
Et renvoyez plutôt, seigneur,

Ce nombre superflu d'inutiles femelles
Que cent de mes pareils, moins nécessaires qu'elles,
Désolent par devoir, ou plutôt par humeur.
Avec des intérêts si différens des vôtres,
Dans ce chaos de volontés,
Ce conflit d'inutilités,
Quand on ne peut tirer parti les uns des autres,
On se hait, se déteste; effet très naturel.
C'est le besoin commun et mutuel
Qui sert de base à la concorde.

SOLIMAN.

C'est ton affaire; et je veux qu'on s'accorde.

OSMIN.

Ma foi! j'aimerois mieux quitter le gouvernail:
On ne tient plus dans le serrail.
Entre autres nous avons une jeune Françoise,
Vive, étourdie, altiere, et qui se rit de tout;
Elle vit sans contrainte, et n'est jamais plus aise
Que lorsqu'elle me pousse à bout.

SOLIMAN.

A ce portrait je la devine;
N'est-ce point Roxelane?

OSMIN.

Oui.

SOLIMAN.

Depuis plus d'un jour
Je l'étudie et l'examine:
C'est bien la plus drôle de mine!

OSMIN.

Son nez en l'air semble narguer l'amour.

SOLIMAN.

Il faut la contenir.

OSMIN.

Oh! je perds patience.
Quand je la gronde elle chante, elle danse,
Me contrefait, vous contrefait aussi.
C'est celle-là qui n'a point de souci,
Qui ne cherche point à vous plaire.

SOLIMAN.

Tu la verrois bientôt changer de caractere
Si je la flattois d'un regard.
Laissons cela. Les présens pour Elmire
Sont-ils prêts?

OSMIN.

Oui, seigneur: puis-je ici l'introduire?

SOLIMAN.

Oui.

SCENE II.

SOLIMAN.

Quel moment! quel funeste départ!
Je n'avois point encore éprouvé ce martyre.
Hélas! faut-il que je soupire
Pour un objet que je perds sans retour?
Elle vient...

SCENE III.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN, *et plusieurs esclaves chargés de présens, qui se tiennent dans le fond du théâtre.*

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ah ! je sais ce que vous m'allez dire:
Partez, n'écoutez point la voix de mon amour.
Je vous ai retenue un mois en ce séjour
Pour vous accoutumer à commander vous-même;
Vous aviez comme moi l'autorité suprême.
Loin d'imposer un joug à votre liberté,
J'ai reconnu l'abus d'une loi tyrannique.
Si les mortels ont droit au pouvoir despotique,
Il n'appartient qu'à la beauté.

ELMIRE.

Seigneur, votre ame généreuse
Me procure un plaisir bien doux,
C'est de vous estimer, c'est d'admirer en vous
La bonté, la douceur; et j'étois trop heureuse.
Les vertus d'un sultan qui se fait adorer
L'emportent sur les droits qu'il tient de la couronne:
Les sentimens que l'on sait inspirer
Rendent plus absolu que les ordres qu'on donne.

SOLIMAN.

Et cependant Elmire m'abandonne,

Et ce jour va nous séparer!

ELMIRE.

Comment! déja le mois expire?

SOLIMAN.

Que dites-vous? Se pourroit-il, Elmire?...

ELMIRE.

Je puis différer mon départ,
S'il vous cause, seigneur, une douleur si vive;
Et par égard je dois...

SOLIMAN.

Si ce n'est que l'égard,
Partez: de mon bonheur il faut que je me prive;
Le vôtre m'est plus cher, je dois le préférer.
Si c'étoit par amour... Je cesse d'espérer...
Allez revoir votre patrie;
Allez embrasser vos parens:
Vous devez en être chérie.

ELMIRE.

Souvent sur notre sort ils sont indifférens;
Leur amitié s'affoiblit avec l'âge.
Vous avez eu pour moi des soins plus généreux;
Et l'on appartient davantage
A ceux qui nous rendent heureux.

SOLIMAN.

Mon exemple doit être une regle pour eux:
Vous leur direz combien vous m'étiez chere;
Ils verront ces présens, tribut d'un cœur sincere.
(*il montre les présens portés par les esclaves.*)

ELMIRE.

Seigneur, je dois les refuser.

SOLIMAN.

Quoi ! vous me feriez cet outrage !
Quoi ! vous m'humiliez jusqu'à les mépriser !

ELMIRE.

Je n'emporte que votre image ;
Vos traits, si ce n'est par l'amour,
Sont gravés dans mon cœur par la reconnoissance ;
Je crois, en quittant ce séjour,
Abandonner les lieux de ma naissance.
(*avec un sentiment joué.*)
Adieu donc, Soliman.

SOLIMAN.

Elmire... vous partez !
Elmire...

ELMIRE, *à part.*

Il s'attendrit ; courage.

SOLIMAN.

Et ces présens ne sont point acceptés !
Recevez-les du moins comme le gage
De l'amour le plus pur, et du plus tendre hommage.

ELMIRE.

Non, je n'accepterois des dons si précieux
Que pour m'en parer à vos yeux.

SOLIMAN.

Eh ! bien ?... Vainement je desire,

Vous êtes insensible aux peines que je sens.

ELMIRE, *avec un trouble affecté.*

Mais...

SOLIMAN.

Achevez... Eh bien?... partirez-vous, Elmire?

ELMIRE.

Seigneur... j'accepte vos présens.

SOLIMAN.

Quoi! mon bonheur...

ELMIRE.

Oui; c'est trop me contraindre.
Qui peut dissimuler n'aime que foiblement:
Tout le tems que l'on perd à feindre
Est un larcin qu'on fait à son amant.
Oui, mon cœur fut à vous dès le premier moment:
Si l'on m'a vu verser des larmes,
La crainte de vous voir échapper à mes vœux
Excitoit seule mes alarmes.

SOLIMAN, *d'un ton qui marque plus d'étonnement que de joie.*

Ah! je n'espérois pas être sitôt heureux.
(*à part.*)
Osmin me l'a bien dit.

ELMIRE, *vivement.*

Vous m'aimez, je vous aime;
Mon cœur se livre au plus ardent transport:
Je vais contremander moi-même

Les apprêts d'un départ qui m'eût causé la mort.
(*à part.*)
Enfin, enfin, j'ai la victoire.

SCENE IV.

SOLIMAN, OSMIN.

OSMIN.

Seigneur, je vous fais compliment;
Vous êtes, je le vois, dans un ravissement...

SOLIMAN.

Non, je n'aurois jamais pu croire
Qu'elle eût cédé si promptement.

OSMIN.

Comment! depuis un mois qu'elle est à se défendre!
Elle est, ma foi, l'unique en pareil cas
Dont le cœur ait tardé si long-tems à se rendre.

SOLIMAN.

Osmin, ne seroit-elle pas
Plus ambitieuse que tendre?
Je ne sais; mais je n'ai point reconnu
Ce trouble intéressant, ce désordre ingénu
Garant d'une flamme sincere.

OSMIN.

C'est se forger une chimere.

SOLIMAN.

J'aurois voulu jouir de ce tendre embarras
Que par degré j'aurois fait naître,
Préparer mon bonheur, l'attendre, le connoître,
Combattre des refus et vaincre pas à pas.
Je suis aimé d'Elmire, et tout obstacle cesse :
Ah ! que son cœur encor ne s'est-il déguisé !
Ou véritable, ou feinte, à présent sa tendresse
Ne m'offre qu'un triomphe aisé
Qui n'a rien de piquant pour ma délicatesse.

OSMIN.

Nous y voilà. Peut-on vous résister long-tems?
Pour un monarque est-il des cœurs rebelles?
Dans ce pays sur-tout il n'est point de cruelles;
On connoît le prix des instans.
Je vous l'ai déja dit, toutes femmes sont femmes:
Croyons en Mahomet, notre législateur ;
La nature prudente imprime dans leurs ames
La complaisance, la douceur.
Eh ! pourquoi voulons-nous, injustes que nous somme
Exiger des efforts qui passent leur pouvoir ?
Tous ces êtres créés pour le bonheur des hommes,
Sont tendres par état, et foibles par devoir.
Une résistance infinie
Violeroit les lois de l'harmonie,
Détruiroit les accords de la société :
Pour l'intérêt commun tout est bien ajusté.
Autant vaut Elmire qu'une autre ;

Céder est son destin, triomphér est le vôtre.

SOLIMAN.

Mon cœur se rend à ses attraits.
Mais, quoi! ne verrai-je jamais
Que de ces femmes complaisantes,
De ces machines caressantes?
Je dois me préparer encore à des langueurs,
A des louanges, des fadeurs,
Des ennuis où l'ame succombe.
Ah! si tu vois que je retombe
Dans cet état cruel où l'amour s'assoupit,
Ne m'abandonne pas à moi-même.

OSMIN.

Il suffit.
Mon art vous sera favorable;
Des danses, des chansons, les plaisirs de la table
Pourront dans ces momens égayer votre esprit.

SCENE V.

SOLIMAN, OSMIN, ELMIRE.

ELMIRE, *avec un habit plus riche.*

Seigneur, j'ai choisi cet habit;
Si la couleur vous en semble agréable,
C'est celle qui m'ira le mieux.
Comment me trouvez-vous?

SOLIMAN.

Ah! toujours adorable.

ELMIRE.

Je n'ai dessein de plaire qu'à vos yeux.

SOLIMAN.

Avec autant d'attraits vous êtes toujours sûre
De l'effet de votre parure;
Mais cependant l'habit que vous avez quitté...
Sans rien me dérober des charmes que j'admire...
Plus naturel... plus simple... oserai-je le dire?
Imitoit mieux votre beauté.

ELMIRE.

J'ai préféré la couleur la plus tendre;
J'ai mieux aimé qu'elle imitât mon cœur.

OSMIN, *à part.*

Oui, oui, c'est le ton qu'il faut prendre.

ELMIRE.

Dans les moindres objets on doit avec ardeur
Marquer l'attention de plaire à ce qu'on aime;
Tous mes sens occupés de ce bonheur suprême...

SOLIMAN.

Elmire...

ELMIRE.

Ah! laissez-moi m'applaudir de mon choix.
Oui, c'est la vérité qui me prête sa voix.
Eh! qui mérite mieux d'être aimé que vous-même?
Tant de vertus qu'en vous nous voyons éclater...

OSMIN, *à part.*

Continue.

SOLIMAN, *avec un peu d'impatience.*

Elmire, de grace,
Ne cherchez point à me flatter.

ELMIRE.

La louange vous embarrasse :
La craindre c'est la mériter ;
Vous m'en êtes plus cher.

SOLIMAN.

Quoi! toujours insister !

OSMIN, *s'appercevant que l'ennui commence à gagner le Sultan.*

Seigneur, voulez-vous une fête?

SOLIMAN.

Oui, que pour ma sultane à l'instant on l'apprête.

ELMIRE.

Seigneur, épargnez-vous ce soin.
Une fête ! en est-il besoin?
L'amour se suffit à lui-même,
Lui seul doit remplir nos momens.
Solitaire au milieu des vains amusemens ;
On ne voit que l'objet qu'on aime ;
Tous nos sens, tous nos goûts à lui sont enchaînés;
A tout autre plaisir l'ame est inaccessible.
Les spectacles, les jeux ne sont imaginés
Que pour dédommager de n'être pas sensible.

SOLIMAN.

Les plaisirs sont plus vifs pour les amans heureux;
Leur félicité les augmente.
Les fêtes ne sont que pour eux :

Il n'en est point pour l'ame indifférente.

OSMIN.

C'est fort bien dit. Seigneur, si vous le trouvez bon,
Je vais faire danser vos esclaves.

ELMIRE.

Non, non.

OSMIN.

C'est moi qui les enseigne.

SOLIMAN.

Osmin, qu'on avertisse
Cette nouvelle cantatrice
Que j'ai dans mon serrail: on vante son talent.

OSMIN.

Je vais l'envoyer à l'instant.

SCENE VI.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Elmire, aimez-vous la musique?

ELMIRE.

Mais... comme il vous plaira: ne cherchez point mon goû
Vous aimer, vous chérir est mon plaisir unique,
Et vous me tenez lieu de tout.
Si vous m'aimiez de même...

SOLIMAN.

Ah! c'est me faire injure...

ELMIRE.

Vous ne formeriez point, seigneur, d'autre desir.

SOLIMAN.

Elle vient: si j'en crois ce que l'on m'en assure,
Oui, sa voix nous fera plaisir.
(*il fait asseoir Elmire à côté de lui sur le sofa de l'avant-scene, et dit, en voyant Délia.*)
Placez-vous. Comment donc! elle a de la figure!

ELMIRE.

Mais... oui... ses sourcils peints font ressortir ses traits;
Cependant elle perd quand on la voit de près.

SCENE VII.

SOLIMAN, ELMIRE, DELIA.

(*Soliman et Elmire sont assis à la turque sur le sofa; Délia avance timidement, s'arrête au milieu du théâtre, et met un genou à terre devant le Sultan.*)

DÉLIA, *au Sultan.*

A tes ordres, seigneur, Délia vient se rendre.
Osmin m'a dit que tu voulois m'entendre :
Je ne m'attendois pas à l'honneur sans pareil...

SOLIMAN, *à Délia, froidement.*

Levez-vous et chantez.

DÉLIA, *se levant.*

Pardon, je suis tremblante :
L'aigle seul a le droit de fixer le soleil.
Que ton ame soit indulgente.
(*elle chante.*)

Air.*

Dans la paix et dans la guerre
Tu triomphes tour-à-tour ;
Tu lances les traits de l'amour,
Tu lances les feux du tonnerre.
Mars et Vénus te comblent de faveurs ;
Et ta valeur dans les champs de la gloire
Remporte la victoire
Aussi rapidement que tu gagnes les cœurs.

SOLIMAN.

Par quel charme mon cœur se sent-il excité ?
Sa voix me transporte et m'enchante.

ELMIRE.

Ce qui m'en plaît le mieux c'est que ce qu'elle chante
Est conforme à la vérité.
(*à part, regardant Délia.*)
Mais je crois qu'elle prend un air de vanité.

SOLIMAN.

Elle a je ne sais quoi qui prévient et qui touche.

* L'ariette est au choix de la cantatrice, pourvu que ce soit ce qu'on appelle un air de bravoure.

(*à Elmire, en lui prenant la main.*)
Je veux qu'elle s'attache à vous faire sa cour.
(*en regardant Délia.*)
Ah! que les sons flatteurs d'une si belle bouche
Doivent bien exprimer l'amour!

DÉLIA.

Je vais si vous voulez célébrer l'inconstance.

ELMIRE.

C'en est assez.

SOLIMAN, *à Elmire.*

Ayez la complaisance...
C'est un talent qu'il faut encourager.

ELMIRE, *se contraignant.*

Je me soumets.

SOLIMAN, *à Délia.*

Chantez ; ce sera m'obliger.

ELMIRE, *à part.*

C'en est trop, je perds patience.

DÉLIA, *chante.* *

Jeunes amans, imitez le zéphyr:
Il caresse l'œillet, l'anémone, et la rose;

* L'ariette est encore au choix de la cantatrice, pourvu qu'il soit léger, et que les paroles vantent les plaisirs de l'inconstance ; ce qui n'est pas rare en musique. Pendant que Délia chante, Soliman bat la mesure dans la main d'Elmire. Elmire, qui s'apperçoit de l'attention du Sultan pour Délia, retire sa main par un mouvement de jalousie.

Jamais son vol ne se repose;
Nouvel objet, nouveau desir.
De beautés en beautés, sans vous fixer pour une,
Comme lui voltigez toujours ;
Voltigez, et passez de la blonde à la brune:
Les belles sont les fleurs du jardin des Amours.

SOLIMAN, *se levant.*

Rien n'est plus parfait à mon gré ;
Elle charme à la fois et le cœur et l'oreille :
(*à Elmire.*)
Qu'en pensez-vous?

ELMIRE, *avec humeur.*

Son chant est trop maniéré.

SOLIMAN.

Ah ! vous avez raison ; elle chante à merveille.

ELMIRE.

La réponse est très juste ! eh bien ! écoutez-la:
De votre attention je crains de vous distraire.
(*à part.*)
Cachons leur mon dépit.

(*elle sort.*)

SCENE VIII.

SOLIMAN, DÉLIA.

SOLIMAN, *occupé de Délia, ne s'apperçoit point qu'Elmire se retire.*

O belle Délia !
Un cœur comme il te plaît change de caractere ;
Sur tout ce que tu dis un charme se répand ;
Tu chantes l'inconstance, on devient inconstant.
Mais je ne songe pas qu'Elmire...

DÉLIA, *avec un petit air de satisfaction.*

Elle est sortie avec un air piqué.

SOLIMAN.

Comment ! je n'ai point remarqué...
C'est l'effet du plaisir que votre voix inspire.

SCENE IX.

SOLIMAN, OSMIN, DÉLIA.

OSMIN.

Seigneur, on ne peut plus tenir
A l'indocilité de la petite esclave :
Permettez-moi de la punir.
Elle m'insulte, elle me brave,
Elle me fait des tours : oh ! c'est en vérité

Un prodige d'espiégleries.
Je suis toujours l'objet de ses plaisanteries;
Elle pince en riant; méchante avec gaieté,
Elle badine avec la haine;
Et ne connoît nul égard, nulle gêne.
Je suis de ce serrail le premier officier,
Je représente ici la majesté suprême,
Et me désobéir c'est manquer à vous-même.

SOLIMAN.

Ce caractere est singulier!

OSMIN.

Elle est d'une insolence extrême.

SOLIMAN.

Je veux la voir.

OSMIN.

J'étois dans son appartement;
Je lui défends expressément
D'en sortir sous peine exemplaire:
Elle me prend par le bras poliment,
Me chasse, rit de ma colere,
Et me suit pour goûter deux plaisirs à la fois;
Pour se plaindre de moi devant vous, et pour faire
Ce que je lui défends. Mais, seigneur, je la vois.

SCENE X.

SOLIMAN, ROXELANE, DÉLIA, OSMIN.

ROXELANE.

Ah! voici, grace au ciel, une figure humaine!
Vous êtes donc ce sublime sultan
De qui je suis esclave? eh bien! prenez la peine,
Mon cher seigneur, de chasser à l'instant
(*Montrant Osmin.*)
Cet oiseau de mauvais augure.

OSMIN.

Hem! le début est leste.

ROXELANE.

Allons, allons, va-t'en;
Délivre-nous de ta triste figure,
Sors.

SOLIMAN.

Roxelane, respectez
Le ministre des volontés
D'un maître à qui tout doit obéir en silence.

ROXELANE.

Ah! ah!

SOLIMAN.

Vous n'êtes pas en France:
Ayez l'esprit plus liant et plus doux;

Et, croyez-moi, soumettez-vous.
On punit au serrail le caprice et l'audace.

ROXELANE.

Ce discours a fort bonne grace!
Qu'un empereur turc est galant!
Prenez-vous ce ton-là pour être aimé des femmes?
Vous devez enchanter leurs ames;
En vérité c'est avoir du talent!
Mais, mais, je vous trouve excellent!
(*Montrant Osmin.*)
Et de vos volontés voilà donc le ministre?
Respectons ce magot avec son air sinistre;
Aveuglément nous devons obéir:
Il a vraiment de brillans avantages.
Hom! si vous le payez pour vous faire haïr,
Il ne vous vole pas ses gages.
Un vrai monstre amphibie, un triste épouvantail,
Jaloux, non pas pour lui; qui sans cesse nous gronde,
Qui pour nous désoler nuit et jour fait sa ronde,
Et nous renferme ici comme dans un bercail!
Ah! comme il étoit en colere
Pour m'avoir vue hier seule dans vos bosquets!
Est-ce encor par votre ordre? Eh! quel mal peut-on fair
Nous est-il défendu d'y respirer le frais?
Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes?
Et quand cela seroit, voyez le grand malheur!
Le ciel, dans l'état où nous sommes,
Nous devroit ce miracle.

OSMIN.

Eh bien ! eh bien ! seigneur,
Qu'en dites-vous ?

SOLIMAN, *à Osmin, considérant Roxelane.*

Quel jeu de physionomie !
Qu'elle a de feu dans le regard !

ROXELANE.

Comment ! vous vous parlez à part ?
Je vous avertis en amie
Qu'il n'est rien de plus impoli :
Oui, vous feriez mieux de m'entendre ;
Je veux faire de vous un sultan accompli,
C'est un soin que je veux bien prendre.
Commencez, s'il vous plaît, par vous désabuser
Que vous ayez des droits pour nous tyranniser ;
C'est précisément le contraire.
Les hommes ne sont faits que pour nous amuser.
Corrigez-vous, cherchez à plaire ;
Chez vous on s'ennuie à périr.
Au lieu d'avoir pour émissaire
(*Montrant Osmin.*)
Ce prétendu monsieur que je ne puis souffrir,
Prenez un officier jeune, bien fait, aimable,
Qui vienne les matins consulter nos desirs,
Et nous faire un plan agréable
De jeux, de fêtes, de plaisirs.
Pourquoi de cent barreaux vos fenêtres couvertes ?
C'est de fleurs qu'il faut les garnir ;

Que du serrail les portes soient ouvertes,
Et que le bonheur seul empêche d'en sortir.
Traitez vos esclaves en dames;
Soyez galant avec toutes les femmes,
Tendre avec une seule ; et si vous méritez
Qu'on ait pour vous quelques bontés,
On vous en instruira. J'ai dit, je me retire:
C'est à vous de vous mieux conduire.
Voilà ma premiere leçon.
Profitez ; nous verrons si vous valez la peine
Qu'on vous en donne une autre.
(*elle sort.*)

OSMIN.

Bon !
(*à Soliman.*)
Elle vous parle en souveraine.

SCENE XI.

SOLIMAN, DELIA, OSMIN.

DÉLIA, *à Soliman.*

Vous plaît-il, auguste sultan,
D'écouter encore un air tendre?

SOLIMAN, *d'un ton sec.*

Non, l'heure m'appelle au divan:
On vous fera savoir si je veux vous entendre.

DÉLIA, *à part*, *en sortant.*

Il a le ton bien imposant;
Il a besoin d'une leçon nouvelle.

OSMIN.

Seigneur, qu'ordonnez-vous d'une esclave rebelle?
Comment dois-je punir ce mépris insultant?

SOLIMAN, *après un instant de réflexion.*

C'est un enfant, une petite folle;
Il faut l'excuser.

(*il sort.*)

OSMIN.

Cet enfant
Pourra bien envoyer le sultan à l'école.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

(*Soliman entre suivi de plusieurs esclaves, officiers de sa personne; l'un porte une petite table d'or carrée, haute de six à huit pouces, et large d'un pied et demi environ; l'autre pose sur cette table un riche vase de porcelaine; un troisieme y place une soucoupe d'or, garnie de pierreries, avec deux tasses de porcelaine et une cuiller faite avec le bec d'un oiseau des Indes très rare, lequel bec est plus rouge que le corail et de très grand prix; un quatrieme esclave, après que Soliman s'est assis à la turque sur le sofa, lui présente à genoux une grande pipe allumée. Soliman fait un geste de la main, les esclaves se retirent.*)

SOLIMAN, *fumant par intervalles.*

Je ne sors point de mon étonnement;
Une esclave parler avec cette arrogance!

(*il fume.*)

Elmire, Elmire, ah! quelle différence!
Que vous méritez bien tout mon attachement!
Osmin ne revient point; je meurs d'impatience.
(*il fume.*)
Douceur de caractere, égards, respect, décence:
(*il fume.*)
Et cette Roxelane... Oui, je suis curieux
De démêler au fond ce qu'elle pense.
C'est la premiere fois que l'on voit en ces lieux
Le caprice et l'indépendance.
Nous allons voir ce qu'elle me dira.
(*il fume.*)
Mais il faut s'amuser de son extravagance.
(*il fume.*)
Osmin ne revient point. A la fin le voilà.

SCENE II.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

Seigneur, j'ai fait votre message.

SOLIMAN.

Que t'a-t'on répondu?

OSMIN.

Seigneur, sur un sofa

Roxelane dormoit...

SOLIMAN.

Parle sans verbiage :
Au fait ; le sofa n'y fait rien.

OSMIN.

Aussitôt on l'éveille; elle me voit.

SOLIMAN.

Eh bien ?

OSMIN.

Que nous demande ce vieux singe,
Ce marabou coiffé de linge,
Dit-elle en se frottant les yeux ?
A ce compliment gracieux
Je réponds, Trésor de lumiere,
Je viens de la part du sultan
De vos pieds baiser la poussiere,
Et vous dire qu'il vous attend
Pour prendre du sorbet avec lui.

SOLIMAN, *vivement.*

Viendra-t-elle ?

OSMIN.

Va dire à ton sultan, réplique cette belle,
Que je ne prends point de sorbet,
Et que mes pieds n'ont point de poussiere.

SOLIMAN.

En effet...
Tu t'y prends toujours mal : tu pouvois bien attendre...
Osmin, on lui doit des égards.

OSMIN.

Elle en a tant pour nous !

SOLIMAN.

Oui, malgré ses écarts,
Il est certains devoirs qu'à son sexe il faut rendre.
Elle est excusable.

OSMIN, *avec ménagement.*

A vos yeux.

SOLIMAN.

Sa vivacité, sa jeunesse...

OSMIN.

Vous prenez sa défense, elle vous intéresse.
Et cette belle esclave au gosier merveilleux,
De la part du sultan n'ai-je rien à lui dire ?

SOLIMAN.

A Délia ? non, rien.

OSMIN.

Et votre tendre Elmire...

SOLIMAN.

Elmire ? ah ! je l'aime toujours.
Mais va trouver Roxelane ; va, cours...
Qui peut lever cette portiere? *

* Les appartemens intérieurs du serrail n'ont point de portes fermantes, mais de riches portieres de drap d'or ou d'autres étoffes précieuses. Des eunuques noirs sont de garde nuit et jour à l'entrée en dehors, prêts à exécuter au moindre signal les ordres du grand-seigneur ou du kislar-aga. Les femmes n'ont point la permission de se présenter devant sa hautesse sans être annoncées.

SCENE III.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

ROXELANE, *lestement.*

C'est moi.

SOLIMAN.

Vous êtes la premiere...

(*à part.*)

Mais elle ne sait pas les devoirs imposés;
Passons. Roxelane, excusez:
Je suis fâché qu'on ait eu l'imprudence
D'interrompre votre sommeil.

ROXELANE.

Je m'attends tous les jours à quelque trait pareil:
Ces Turcs sont si polis!

OSMIN, *à part.*

Voyez l'impertinence!

ROXELANE, *à Soliman, qui continue de fumer.*

Mais voudriez-vous bien avoir la complaisance...

SOLIMAN, *qui s'imagine que Roxelane lui demande sa pipe pour fumer, la lui présente.*

Très volontiers; tenez.

(*Roxelane prend la pipe et la jette au fond du théâtre.*)

OSMIN.

Quel attentat!

SOLIMAN, *se levant avec courroux.*

Comment ! après un tel éclat...

OSMIN, *saisi d'indignation*, *passe du côté de Soliman.*

Qu'ordonnez-vous, seigneur ?

SOLIMAN, *à Osmin, d'un ton foudroyant.*

Silence !

(*Osmin se retire tout étonné.*)

Roxelane...

ROXELANE, *tranquillement.*

Fi donc ! mais cela n'est pas beau.
Comment ! comment ! devant des femmes !...
Vous qui faites la cour aux dames !
En vérité...

SOLIMAN.

Tout cela m'est nouveau.
Quelle est folle ! Ecoutez, Roxelane.

ROXELANE.

J'écoute.

SOLIMAN.

En France l'on agit sans doute
Aussi légèrement.

ROXELANE.

A-peu-près.

SOLIMAN.

Par bonté
Je veux bien excuser votre vivacité;
A l'avenir soyez plus circonspecte :

J'oublie entièrement ce que vous m'avez dit.

ROXELANE.

Vous l'oubliez ? tant pis.

SOLIMAN.

Il faut qu'on me respecte.

ROXELANE.

Tant pis encor.

SOLIMAN.

Comment?

ROXELANE.

Sans contredit:

Vous y perdrez, vous y perdrez, vous dis-je.

Eh! comment voulez-vous, monsieur, qu'on vous corrig

SOLIMAN.

Me corriger? De quoi donc, s'il vous plaît?

ROXELANE.

De quoi? de quoi? Ces sultans me font rire!
Ils pensent que sur eux nous n'avons rien à dire.
Je prends à vous quelque intérêt;
Croyez-moi, bannissons la gêne.
L'amitié me conduit: quand ce seroit la haine,
Vous pourriez y gagner encor;
La haine est franche, elle vaut un trésor;
Nous devons lui prêter l'oreille.
Un ami par pitié foiblement nous conseille;
Notre ennemi connoît tous nos défauts;
D'une gloire usurpée il distingue le faux.
L'amitié dort, la haine veille;

Consultez-la, vous qui voulez régner.
L'orgueil nous trompe ; eh ! faut-il l'épargner ?
Non...

SOLIMAN, *à part.*

Cette femme est étonnante!

(*à Roxelane fièrement.*)

Brisons là.

ROXELANE, *respectueusement.*

Soit ; ce seroit vous fâcher:
Ce n'est pas mon dessein.

SOLIMAN.

Soyez donc plus prudente.

ROXELANE.

La franchise, il est vrai, doit vous effaroucher;
Vos oreilles n'y sont pas faites.

SOLIMAN.

Encor ! vous oubliez qui je suis, qui vous êtes.

ROXELANE.

Qui vous êtes, et qui je suis?
Vous êtes grand seigneur, et moi je suis jolie :
On peut aller de pair.

SOLIMAN.

Oui, dans votre patrie.

ROXELANE.

Ah ! que n'y suis-je encor ? Quels dégoûts ! quels ennuis !
Vous faites bien sentir quelle est la différence
De ce maudit pays au mien :
Point d'esclaves chez nous; on ne respire en France

Que les plaisirs, la liberté, l'aisance :
Tout citoyen est roi sous un roi citoyen.

SOLIMAN.

A ce que je puis voir, vous seriez enchantée
Si vous pouviez vous séparer de moi ?

ROXELANE.

Assurément ; je suis de bonne foi.

SOLIMAN.

Mais si par les plaisirs vous étiez arrêtée,
Si l'on faisoit votre bonheur?

ROXELANE.

En quoi?

SOLIMAN.

Vous ne seriez donc point tentée
De plaire à Soliman, d'obtenir sa faveur?

ROXELANE.

Non.

SOLIMAN.

Vous dites cela d'un cœur !..

ROXELANE.

Je le dis comme je le pense.

SOLIMAN.

Cependant j'ai quelque espérance...

ROXELANE.

Détrompez vous, c'est une erreur.

SOLIMAN.

Vous ne me rendez pas justice ;
Quoi ! jamais...

ROXELANE, *minaudant.*

Oh !... jamais !... Je ne jure de rien ;
Une fantaisie, un caprice
Peut décider de tout.

SOLIMAN.

Eh bien !
J'attends tout du caprice et de la fantaisie.
Vous soupez avec moi.

ROXELANE.

Je n'en ai nulle envie.

SOLIMAN.

Je pense que c'est un honneur:
Vous devriez...

ROXELANE.

Je devrois ! Eh ! seigneur,
Vous devriez plutôt vous-même vous défaire
Des mots humilians d'honneur et de devoir,
Qui font sentir votre pouvoir,
Sans vous donner le mérite de plaire.

SOLIMAN.

Allons, je le veux bien.

ROXELANE.

C'est agir sensément;
En ce cas laissez-vous conduire :
Vous promettez, et je veux vous instruire.
Çà, faisons un arrangement :
Un souper tire à conséquence,
Et vous n'êtes pas mon amant ;

Nous n'en sommes pas là. Pour faire connoissance
C'est moi qui vous donne à dîner.

SOLIMAN.

Très volontiers. Osmin!
(*Osmin se rapproche.*)

ROXELANE.

C'est à moi d'ordonner.
Osmin, fais avertir l'intendant des cuisines
Que je traite ici le sultan:
Que la chere soit des plus fines,
Et que l'on nous serve à l'instant.
Vole...
(*Osmin se tourne avec étonnement du côté de Soliman pour savoir son intention.*)

SOLIMAN.

Obéis à Roxelane.
(*Osmin sort.*)

SCENE IV.

SOLIMAN, ROXELANE.

ROXELANE.

N'avez-vous point quelque aimable sultane
Qui puisse exciter l'enjouement?
Tenez; il faut qu'Elmire vienne:
Vous l'aimez, m'a-t-on dit, assez passablement.

SOLIMAN.

Oui... mais...

ROXELANE.

Et Délia, cette Circassienne
Dont le gosier vous cause un doux ravissement?
Il faudroit l'inviter.

SOLIMAN.

Il n'est pas nécessaire;
Nous serons seuls.

ROXELANE.

Oui-dà!

SOLIMAN.

J'y compte.

ROXELANE.

Laissez faire,
J'arrangerai tout cela joliment.

SCENE V.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à Roxelane.*

Vos ordres sont donnés.

SOLIMAN, *tire Osmin à part, et lui dit tout bas:*

Osmin, va chez Elmire,
Va rassurer son cœur, promets-lui que ce soir...

ROXELANE.

Que dites-vous?

SOLIMAN.

(*à Osmin.*)

Rien, rien. J'irai la voir.

ROXELANE.

Quels secrets avez-vous à dire?

SOLIMAN, *à Osmin.*

Pars.

ROXELANE.

Laissez-le moi, s'il vous plaît;

J'en ai besoin.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Demeure.

ROXELANE, *à Osmin.*

Et suis comme un arrêt

Tout ce que je vais te prescrire.

(*à Soliman.*)

Et vous, allez vaquer aux soins de votre empire.

Vous reviendrez lorsque tout sera prêt.

SOLIMAN, *à part.*

Non, je n'ai rien vu de ma vie

De si plaisant! Contentons son envie;

Je veux m'en donner le plaisir.

(*il sort en faisant une inclination à Roxelane, qui lui rend son salut avec une dignité comique.*)

SCENE VI.

ROXELANE, OSMIN.

OSMIN, *à part, pendant que Roxelane reconduit le Gand-Seigneur.*

Soliman veut se divertir ;
C'est un moment de fantaisie.
Puisqu'elle prend faveur, faisons-lui notre cour ;
Son ascendant pourroit nous nuire :
Quitte après tout pour la détruire
Dès que nous y trouverons jour.
(*à Roxelane.*)
Enfin vous triomphez.

ROXELANE.

Eh quoi! cela t'étonne ?

OSMIN.

Oh ! point du tout ; vous méritez très fort
La préférence qu'on vous donne ;
Chacun doit en tomber d'accord.
Quand on a votre esprit, quand on est aussi belle...

ROXELANE, *riant.*

Tout de bon ?

OSMIN.

Croyez-en un esclave fidele
Qui vous est attaché; comptez qu'il n'en est point
De plus vrai, de plus...

ROXELANE.

Oui, oui, je sais à quel point
Je dois me fier à ton zele.
Je vous connois, messieurs les courtisans.
Va, va, porte ailleurs ton encens :
Je vois ton cœur à travers ton visage ;
Tu veux sacrifier à l'idole du jour.
Ces thermometres de la cour
Ont cependant quelque avantage ;
Ils marquent à coup sûr les changemens de tems,
Le froid, le chaud, et le calme, et l'orage,
Tantôt haut, tantôt bas, suivant les accidens :
Ils ne sont bons qu'à cet usage. *

OSMIN, *à part.*

Elle me connoît trop pour ne pas l'écraser !
(*haut.*)
Non, je ne sais point déguiser ;
En vérité, je suis plus que personne...

* Huit esclaves noirs entrent et font pendant le reste de cette scene tous les apprêts d'un dîner à la turque : ils étendent un tapis, ensuite un grand rond de maroquin qu'ils couvrent d'une nape de toile des Indes à fleurs, sur laquelle ils posent une table ronde d'argent massif, haute d'un pied et demi, et de quatre pieds de diametre avec un rebord de deux doigts. Ils rangent à l'entour quatre grands carreaux ornés de réseaux et de glands d'or. Tout cela s'exécute avec promptitude, et dans le silence profond que l'on observe au serrail.

ROXELANE.

Voici l'ordre que je te donne,
Suis-le sans rien examiner :
Passe chez Délia, de là va chez Elmire ;
Dis-leur que Soliman les attend à dîner :
Mais ne t'avise pas de dire
Que tu viens de ma part ; ta tête m'en répond :
Que le Sultan même l'ignore.

OSMIN, *à part.*

Par la barbe d'Ali ! tout cela me confond.

ROXELANE.

Comment ! tu ne pars pas encore !
Dépêche, et garde-toi sur-tout de me trahir.

SCENE VII.

ROXELANE ET LES ESCLAVES.

ROXELANE.

Oh ! je ne veux point qu'on s'endorme
Quand il s'agit de m'obéir.
Je veux dans ce serrail établir la réforme.
(*appercevant les esclaves.*)
Qu'est-ce que je vois là ? des carreaux, un tapis !
Allons, allons, ôtez cet étalage.
(*elle donne du pied dans les carreaux.*)
Un dîner à la turque ! oh ! le plaisant usage !

Vous autres vous mangez sur la terre accroupis
Comme des sapajoux. Une table, des chaises;
Suivez les coutumes françoises.
(*les esclaves marquent leur étonnement par leurs gestes.*)
Eh bien ! ils sont tout étourdis !
Que l'on baisse ces jalousies,
Qu'on défende l'entrée au jour,
Et que nous dînions aux bougies.
Leur éclat nous suffit, il répand à l'entour
Ce demi-jour si doux qui convient à l'amour.
J'oubliois la meilleure chose ;
Il nous faut du vin, songez-y.
(*les esclaves paroissent scandalisés; ils font entendre par signe qu'il n'y a point de vin dans le serrail.*)
Comment! ils ont horreur de ce que je propose.
Hem ! quoi ? plaît-il ? On n'en a point ici ?
Que l'on aille chez le Muphti,
On en trouvera, j'en suis sûre:
C'est un esprit juste, un cœur droit,
Qui saisit tout le vin; c'est par-là qu'il s'assure
Qu'aucun vrai musulman n'en boit.
Il nous en donnera du grec et du champagne,
Tout ce que nous voudrons.

SCENE VIII.

OSMIN, ROXELANE.

OSMIN.

Etoile du serrail,
Vous êtes obéie ; Elmire m'accompagne.

ROXELANE.

(*à part.*)
Fort bien. Je vais songer moi-même à ce détail.
(*à Osmin.*)
Je reviens à l'instant.

SCENE IX.

ELMIRE, OSMIN.

ELMIRE.

Osmin, quelle est ma joie !
Il est donc vrai que Soliman t'envoie ?
Ah ! je croyois que Délia...

OSMIN.

Bon ! bon ! rassurez-vous ; ces virtuoses-là,
Tant pour le chant que pour la danse,
Quelquefois au serrail ont une préférence
Qui ne dure pas plus long-tems
Qu'un entrechat, une cadence.

Il n'en est pas de même chez les Francs,
A ce que l'on dit.

ELMIRE.

Non ; elles ont un empire
Qui bien souvent mene au délire.
Par un aveuglement qu'on ne peut excuser,
A leur art léger et frivole
Devoir, fortune, honneur, il n'est rien qu'on n'immole:
Le premier des talens est celui d'amuser.
J'avois tout lieu de craindre.

OSMIN.

Eh! non, non; sa Hautesse
Ne s'est point prise à ses foibles appas.

SCENE X.

ELMIRE, ROXELANE, OSMIN.

(*Roxelane s'apperçoit qu'Elmire et Osmin se parlent en confidence; elle s'approche doucement, se met derriere eux sur le sofa de l'avant-scene et les écoute.*)

OSMIN, *continuant sans voir Roxelane.*

Mais un danger d'une autre espece
Vous menace peut-être.

ELMIRE.

Hélas!

Acheve, Osmin.

OSMIN.

C'est Roxelane.

ELMIRE.

Cette petite esclave? Ah! je ne le crois pas:
Le beau sujet pour faire une sultane!

OSMIN.

Elle seroit peu de mon goût.

ELMIRE.

Un air vif, étourdi, décidé.

OSMIN.

Voilà tout.
Soliman vous rend bien justice:
Mais je crains l'effet du caprice.

ELMIRE.

Comment le prévenir? Osmin,
Daigne recevoir cet écrin,
Et sers-moi.

OSMIN, *mettant l'écrin dans son sein.*

De grand cœur, sans rien faire paroître.

ELMIRE.

Intendant des plaisirs, tu regnes sur ton maître;
Il ne voit rien que par tes yeux,
Il n'entend que par tes oreilles;
Tu le guides, tu le conseilles:
Tu décides son choix, tu peux tout en ces lieux.
J'aurois trop à rougir de me voir des égales.
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi;

En toute occasion rabaisse mes rivales;
N'épargne aucun moyen, et dis du bien de moi.

ROXELANE, *haut.*

Fort bien.

OSMIN,

(*à part.*) (*bas à Roxelane.*)
Je suis perdu. Vous me croyez un traître;
En effet j'en suis un pour vous servir.

ROXELANE, *se leve et présente une bague à Osmin.*

Osmin,
Reçois ce bijoux de ma main.
O toi qui regnes sur ton maître,
Osmin, mon cher Osmin, mon sort dépend de toi.
J'aurois trop à rougir si j'avois des rivales:
En toute occasion vante-lui mes égales;
Ne me ménage pas, et dis du mal de moi.

ELMIRE.

Cette froide plaisanterie
Vous sied très mal, je vous en avertis.
Oui, Soliman m'est plus cher que la vie:
Je veux avoir son cœur; il n'importe à quel prix.

OSMIN.

L'émulation est louable.
Je vous laisse entre vous disputer cet honneur.
(*à Elmire, bas.*) (*à Roxelane.*)
Comptez sur moi. Je vous suis favorable.

ROXELANE, *avec un souris moqueur.*

Va, je n'ai pas besoin de ta faveur,

Et tu peux protéger Elmire;
Je le permets.

ELMIRE.

Ce fier sourire
Nous décele un orgueil qu'on pourroit réprimer.

ROXELANE.

C'est douter du succès que de vous alarmer.

OSMIN, *à part.*

Courage, allons : j'aime assez les querelles;
C'est un revenant-bon pour moi :
Le casuel de mon emploi
Est la discorde entre les belles.

(*il sort.*)

(*Pendant cet* à parte *d'Osmin Elmire mesure des yeux Roxelane d'un air fier et dédaigneux.*)

SCENE XI.

ROXELANE, ELMIRE.

ROXELANE.

Eh bien ! comment suis-je à vos yeux ?

ELMIRE.

Comme un objet qui doit m'être odieux;
Je ne le cache point.

ROXELANE, *d'un air ouvert.*

Venez, ma chere amie;
Embrassez-moi : gardez votre sultan.

Vous croyez que je m'en soucie ?
Mais point du tout : allons, débarrassez-nous-en,
Et de grand cœur je vous en remercie.
Qui peut donc encor vous troubler ?

ELMIRE.

Roxelane, nous sommes femmes :
Ce n'est pas entre nous qu'il faut dissimuler,
Et nous nous connoissons; je m'attends à vos trames.

ROXELANE.

Eh bien! vous me jugez très mal.
Je resterai toujours esclave, s'il faut l'être :
Mais mon amant ne sera point mon maître ;
Je n'aimerai jamais que mon égal.
Si vous avez moins de délicatesse,
Je vous cede mes droits ; usez de votre adresse
Pour réussir dans vos amours.

ELMIRE.

Je n'emploierois que ma tendresse.

ROXELANE.

Et des écrins. Abrégeons ces discours.
Pour vous prouver comme je pense,
Apprenez que c'est moi qui vous prie à dîner
Avec votre Sultan : voyez ma complaisance.
Profitez des moyens que je veux vous donner;
Tâchez que pour vous seule il soit tendre et fidele.
(*à la cantonnade, en élevant sa voix.*)
Holà ! faites venir ici le grand-seigneur.

ELMIRE, *à part.*

Veut-elle me tromper? J'aurai les yeux sur elle.
(*à Roxelane.*)
Si vous ne cherchez point à troubler mon bonheur,
Comptez sur l'amitié, sur la reconnoissance...

ROXELANE.

Taisons nous; voici Délia:
Je l'ai fait inviter aussi.

ELMIRE.

Quelle imprudence!

ROXELANE.

Bon! bon! La craignez-vous? on s'en amusera.

SCENE XII.

ROXELANE, ELMIRE, DELIA.

ROXELANE, *à Délia.*

Venez sur l'horizon, astre de Circassie;
Aux yeux de Soliman, ce soleil de l'Asie,
Etalez vos brillans appas;
Il va paroître. Elmire, je vous prie,
Il faut égayer le repas:
Point de flegme espagnol; vive l'étourderie!
Le sentiment est beau, mais il n'amuse pas.
Qu'en pense Délia?

DÉLIA.

Qu'on doit devant son maître
Rester toujours dans la soumission,
Le silence, l'attention.
La nature a borné notre être :
Pour un amant le ciel nous a fait naître;
Qu'il soit sujet ou souverain,
Il a les mêmes droits; enfin nous devons être
Par l'arrêt de notre destin
Esclaves.

ELMIRE.

Compagnes.

ROXELANE.

Maîtresses.

DÉLIA.

Les hommes ont l'empire.

ROXELANE.

Il faut leur commander.

ELMIRE.

Quels sont nos titres?

ROXELANE.

Leurs foiblesses.

DÉLIA.

Encor plus foibles qu'eux nous devons leur céder.

ELMIRE.

Ne leur disputons rien : n'ont-ils pas en partage
La valeur, le courage,
Les sciences, les arts?

ROXELANE.

Pourquoi s'en alarmer?
Nous en savons plus qu'eux, mille fois davantage.

DÉLIA.

Et que savons-nous?

ROXELANE.

Les charmer.

ELMIRE.

C'est présumer beaucoup.

ROXELANE.

Selon ma fantaisie
Laissez-moi gouverner le vainqueur de l'Asie
Quelques jours seulement; je vous le rends après
Aussi complaisant qu'un François,
Et l'amene à vos pieds, à vos pieds, j'en suis sûre:
Ce sera sans beaucoup d'efforts.
Je veux ici venger l'honneur du corps.

ELMIRE, *à part.*

Son insolence me rassure:
Elle en sera punie, et je ne crains plus rien.

ROXELANE.

Sa Hautesse paroît; cessons notre entretien.
(*à la cantonnade.*)
Esclaves, servez-nous. *

* Douze eunuques de *l'has-oda* (chambre suprême) apportent trois chaises, un fauteuil, et une table toute servie à la françoise et garnie de bougies. Les mets sont dans des plats

SCENE XIII.

SOLIMAN, ROXELANE, ELMIRE, DELIA, OSMIN.

SOLIMAN, *à part.*

Oh ciel! je vois Elmire.

(*bas à Roxelane.*)

J'ai cru vous trouver seule. Encore Délia!

ROXELANE.

Oui; ce sont les objets que votre cœur desire.
Saluez donc; plus bas: fort bien: vous y voilà.

(*à Elmire et à Délia.*)

Mesdames, vous voyez un aimable convive,
Un peu novice encor; mais il se formera.

ELMIRE, *à Roxelane.*

Cette saillie est un peu vive,
Roxelane; songez...

de *mertabani*, espece de porcelaine de la Chine plus précieuse que l'or, par l'opinion où sont les Orientaux qu'elle ne peut contenir aucun poison sans se briser. On ne sert point d'autres vaisselles sur la table du grand-seigneur. Le kilargi-bachi (intendant de l'échansonnerie et des offices) fait poser à terre une cuvette d'or, dans laquelle est un flacon de crystal rempli de vin. Les verres sont sur la table. On descend en même tems du cintre un grand lustre orné de crystaux de différentes couleurs et d'œufs d'autruche.

SOLIMAN, *bas, à Elmire.*

Laissez, laissez cela;
Elle m'amuse.

ROXELANE.

Allons, placez-vous là;
(à Elmire et à Délia.)
Et vous à ses côtés. Je prendrai cette chaise;
Car je fais les honneurs.

SOLIMAN, *étonné de voir une table servie à la françoise.*

Quel est cet appareil?
Mais je n'ai rien vu de pareil.

ROXELANE.

C'est un dîner à la françoise.
(*Soliman s'assied dans un fauteuil, Elmire à droite, Délia à gauche, et Roxelane à côté de Délia, un peu sur le devant. Tous les officiers sont rangés autour de la table; l'écuyer tranchant s'avance pour couper les viandes avec un grand couteau qui ressemble à un sabre.*)
Que veut cet estafier?

SOLIMAN.

C'est l'écuyer tranchant.*

* L'écuyer tranchant n'exerce son emploi que dans les cuisines. Les Turcs n'ont à table ni couteaux ni fourchettes: on leur sert les viandes et même les fruits tout coupés en petits

ROXELANE.

Les dames serviront; c'est l'usage à présent :
La peine est un peu fatigante;
Mais tout le monde y gagne : une main élégante,
De ses doigts délicats agitant les ressorts,
Découvre cent jolis trésors,
Et donne un goût exquis à ce qu'elle présente.
(*à Elmire, en lui présentant une volaille.*)
Coupez, Elmire.

SOLIMAN.

Oui, l'usage est charmant.
(*à l'écuyer tranchant.*)
Je te supprime.

ROXELANE, *à Délia.*

Et vous, très agréablement
Vous verserez à boire à sa Hautesse.
(*à Osmin.*)
Donne le vin.

SOLIMAN, *avec étonnement.*

Du vin!

OSMIN, *avec un étonnement plus marqué.*

Du vin!

morceaux pour être pris avec les doigts. Comme Roxelane a commandé un dîner à la françoise, et que les pieces sont entieres, l'écuyer tranchant se présente, croyant être nécessaire. Ce n'est point manquer au costume que d'introduire ici cet officier.

ROXELANE.

Du vin,
C'est la source de l'alégresse,
C'est l'ame du plaisir.
(*à Osmin qui va prendre avec le bord de sa robe le flacon de vin qu'il pose sur la table en détournant la vue.*)
Pourquoi donc ce dédain?
(*à part.*) (*à Osmin.*)
Commençons par l'esclave. Approche : pour ta peine
De ce flacon tu vas avoir l'étrenne.
(*Roxelane remplit de vin un verre et le présente à Osmin.*)
Tiens.

OSMIN.

Moi, goûter ce breuvage odieux!

ROXELANE, *regardant Soliman.*

Il me désobéit!

SOLIMAN, *à Osmin.*

Bois.

OSMIN.

O ciel! je frissonne.
(*à Soliman.*)
Seigneur, un musulman...

SOLIMAN.

Eh! fais ce qu'on t'ordonne.

OSMIN, *prend le verre, leve les yeux au ciel, fait une grimace de répugnance, et dit avant que de boire:*

O Mahomet, ferme les yeux!
(*à part, après avoir bu.*)
Bon! bon!

SOLIMAN.

Je ris d'Osmin.

OSMIN, *tendant son verre.*

Seigneur, je me résigne.

ROXELANE.

(*à Osmin.*) (*à Délia.*)
C'en est assez. Allons, charmante Délia,
Versez à Soliman les trésors de la vigne:
Donnez son verre, Elmire.

ELMIRE, *tend le verre du Sultan.*

Le voilà.

SOLIMAN.

Dispensez-moi...

ROXELANE.

J'entends; vos officiers sont là.
(*elle fait signe aux officiers et aux esclaves de se retirer; tous sortent, à l'exception d'Osmin.*)
(*à Soliman.*)
Eloignez-vous. J'approuve la décence.

ELMIRE.

Mais sur ce point, dit-on, vous en manquez en France;

Car devant vos valets, francs espions gagés,
Vous parlez, agissez sans aucune prudence.
Pendant tout le service, autour de vous rangés,
Ils s'amusent tout bas de votre extravagance;
Vos travers, vos écarts, vos propos négligés
Etablissent les droits de leur impertinence.

SOLIMAN.

N'en sent-on pas la conséquence?
Dans le jour le plus pur il faut se faire voir;
Et le respect que l'on imprime
Doit être un sentiment et non pas un devoir.

ROXELANE.

Seigneur, vous gagnez mon estime.
Mais on n'est pas toujours dans la sublimité:
Entre nous, croyez-moi, soyons ce que nous sommes:
Pour qui seroit la volupté
Si l'on en privoit les grands hommes?
Cette imposante gravité,
Qui vous interdit la gaieté,
Eloigne cent plaisirs qu'un souverain ignore.
Ah! malheureux qui n'a jamais goûté
Les plaisirs de l'égalité,
(*elle regarde Soliman d'un air coquet et agaçant.*)
Et celui d'obéir, souvent plus doux encore!
Allons, c'est à votre santé.

ELMIRE, *au Sultan.*

Vous nous ferez raison.

SOLIMAN.

Il faut vous satisfaire.

(*il boit avec Elmire, Roxelane et Délia; Osmin saisit ce moment pour boire en cachette à même le flacon.*)

ROXELANE.

Voilà le moyen de nous plaire.
(*à Soliman, après qu'il a bu.*)
N'est-il pas vrai que ce breuvage est doux?
(*à Délia.*)
Délia, vous rêvez! allons, animez-vous:
Vous ne nous dites rien.

DÉLIA, *d'un air réservé.*

Moi, je n'ai rien à dire.

ROXELANE.

Eh! qu'importe? parlez toujours:
Lorsque la gaieté nous inspire
Un rien fournit matiere à cent jolis discours.

ELMIRE.

Eh! mais, oui; si j'en crois ce que l'on nous raconte,
La langue en France est toujours prompte;
Le bon sens ennuyeux jamais ne la conduit,
Et comme d'un volcan la parole élancée
Part sans attendre la pensée:
On parle toujours bien lorsque l'on fait du bruit.

ROXELANE.

Mais, oui; dans les soupers qu'à Paris on se donne,
Sur tout légèrement on discute, on raisonne;

Et l'on n'a jamais plus d'esprit
Que quand on ne sait ce qu'on dit.
Les François sont charmans.

SOLIMAN.

Et sur-tout les Françoises.

ROXELANE, *montrant Elmire.*

Et les Espagnoles aussi:
Convenez-en.

SOLIMAN.

Sans doute.

ROXELANE.

Allons; prenons nos aises,
Que la liberté regne ici:
(*montrant Elmire.*)
Au cher objet qui vous engage
Sans vous gêner parlez de votre amour.

SOLIMAN, *à part.*

Elle veut me piquer; je vais avoir mon tour...
(*haut, à Elmire.*)
Elmire assurément mérite mon hommage;
Ses attraits...

ELMIRE.

Ah! seigneur, c'est un foible avantage:
Rendez plutôt justice à ma sincere ardeur.

ROXELANE.

Ah! nous allons tomber dans la langueur.
Y pensez-vous de tenir ce langage?
Vous le ferez redevenir sultan.

Ne nous gâtez point Soliman.

ELMIRE.

Sans contrainte, sans art, ma tendresse s'explique.

ROXELANE.

Osmin, fais entrer la musique.

(*Osmin fait un signal; tous les musiciens et musiciennes du serrail entrent et se rangent dans le fond de la salle.*)

Pendant ce bel entretien-là,
Chantez un air, aimable Délia.

Air.

DÉLIA, *chante au son des instrumens turcs.*

Dans l'univers tout aime, tout desire;
Du tendre amour tout peint la volupté.
Si le papillon vole avec légèreté,
Un autre papillon l'attire.
Les fleurs en s'agitant semblent se caresser;
Le lierre à l'ormeau s'unit pour l'embrasser;
Les oiseaux sont charmés de pouvoir se répondre,
Et le doux murmure des eaux
Est causé par plusieurs ruisseaux
Qui se cherchent pour se confondre.

ROXELANE, *à Délia.*

Ils sont tout occupés de leur amour transi.
(*à un musicien qui tient une harpe.*)
Donnez cet instrument; je veux chanter aussi.
(*on lui donne la harpe; elle prélude. Le grand*

seigneur se leve et va s'appuyer sur le dos de la chaise de Roxelane. Elmire et Délia se levent aussi, et se parlent tout bas; pendant ce tems les officiers enlevent la table.)

ROXELANE.

(*elle chante et s'accompagne sur la harpe.*)

Air : *Maudit amour.*

O vous, que Mars rend invincible,
Voulez-vous être au rang des dieux?
Défendez-vous, s'il est possible,
D'être esclave de deux beaux yeux.
Vous triomphez par la victoire;
Mais tout l'éclat de votre gloire
S'anéantit devant l'amour,
Et vous cédez à votre tour.
O vous, etc.

SOLIMAN.

Je n'y tiens plus; mon cœur est dans l'ivresse.
(*à Roxelane, en lui donnant le mouchoir.*)
Acceptez...

ROXELANE *prend le mouchoir et le présente à Délia.*

Délia, recevez ce présent:
C'est sans doute à vous qu'il s'adresse;
C'est le prix de votre talent.

SOLIMAN, *à part.*

Quel mépris!

DÉLIA, *s'inclinant devant le sultan.*

Quel bonheur !

ELMIRE, *se laissant tomber sur le sofa.*

J'expire.

SOLIMAN, *après un moment de silence, arrache le mouchoir de la main de Délia, et le porte à Elmire.*

Elmire, il est à vous : oui ; je déclare, Elmire...

ELMIRE.

Ah ! je renais.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Ote-toi de mes yeux.

C'est trop souffrir. Ingrate, tu me braves !
Qu'elle soit mise au rang des plus viles esclaves.

(*Roxelane est emmenée par quatre eunuques noirs. En sortant elle regarde Soliman avec une fierté noble, qui marque la tranquillité de son ame. Délia se retire confuse. Tous les personnages qui sont sur la scene disparoissent, excepté Osmin que Soliman retient, et Elmire qui s'éloigne dans le fond du theâtre.*)

SCENE XIV.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN.

Viens, Osmin ; je suis furieux !

(*il veut sortir* ; *Osmin lui fait appercevoir qu'Elmire l'attend.*)

OSMIN.

Mais Elmire, seigneur.

SOLIMAN.

Il faut que je l'évite.

OSMIN.

Mais vous l'aimez.

SOLIMAN.

Oui, je l'aime, je veux...

Oui, je l'adore... Osmin, que je suis malheureux !
Viens, suis-moi, dissipons le trouble qui m'agite.

(*il sort du côté opposé à Elmire*, *qui voyant que Soliman ne la suit point*, *se retire avec douleur.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ELMIRE.

Soliman ne vient point : je tremble sur mon sort.
Je ne le vois que trop, il aime Roxelane.
Je ne dois qu'au dépit l'honneur d'être sultane :
Mais j'aurai Soliman... Soliman, ou la mort.
L'ambition à l'amour est égale.
Quoi ! je verrois... je verrois ma rivale
Jouir !... Je la perdrai... Dois-je la perdre, hélas !
(*appercevant Soliman.*)
Mais d'un air inquiet il porte ici ses pas.
Il semble m'éviter, il s'arrête, il soupire ;
(*à Soliman.*)
Seigneur...

SCENE II.

SOLIMAN, ELMIRE, OSMIN.

SOLIMAN *voit Elmire, et se retourne du côté d'Osmin.*

Osmin!

ELMIRE, *à Soliman.*

Quel sombre accueil!

SOLIMAN, *à Elmire.*

Rassurez-vous ; vous triomphez, Elmire.
(*à Osmin.*)
Un air altier, un fier coup-d'œil,
Dans le moment de sa disgrace
Annonçoit encor son audace.
As-tu remarqué cet orgueil?
(*à Elmire.*)
J'ai conçu des desirs qui vous ont outragée :
Elmire, pardonnez à l'erreur d'un moment.
Roxelane reçoit un juste châtiment.
Hélas! vous êtes bien vengée.

ELMIRE.

Non, je ne le suis pas si je n'ai votre amour;

SOLIMAN.

Ah! vous le méritez : qu'en ce jour il éclate.
Ce cœur est à vous sans retour;
Oui, sans retour pour une ingrate.

ELMIRE.

Pour une ingrate !

SOLIMAN.

Elle n'est plus à moi ;
C'est votre esclave et je vous l'abandonne.

ELMIRE.

Vous me l'abandonnez ?

SOLIMAN.

Oui, oui, je vous la donne.
Et ma parole est une loi.

ELMIRE.

Je l'accepte, il suffit.

OSMIN, *à part.*

Je ne sais plus, ma foi,
Qui je dois protéger : son caprice m'étonne.

SOLIMAN.

Mérite-t-elle aucun égard ?

ELMIRE.

Non, puisqu'elle a pu vous déplaire,
Je ne veux point sur elle abaisser un regard ;
Je ne pourrois jamais la voir qu'avec colere :
Je veux...

SOLIMAN, *l'interrompant avec vivacité.*

Que voulez-vous ?

ELMIRE.

Ordonner son départ ;
Du serrail qu'elle soit bannie.

OSMIN.

Je lui vais de grand cœur annoncer son congé.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Attends, attends ; je serois peu vengé :
Elle n'est pas assez punie.
Va la chercher.

ELMIRE, *à Osmin.*

Arrête, Osmin.
(*à Soliman.*)
Seigneur, quel est votre dessein ?

SOLIMAN.

Il faut qu'à ses yeux je répare
Mon injustice et mes torts envers vous ;
Que devant elle je déclare
Que nous sommes unis par les nœuds les plus doux.
Témoin du bonheur de ma vie,
Qu'elle sente le prix de ce qu'elle a perdu,
De ce cœur qui l'aimoit, et qui vous étoit dû.
Excitons chaque jour ses regrets, son envie ;
Que pour attiser son tourment,
La dévorante jalousie
Cherche dans notre flamme un nouvel aliment.

ELMIRE.

Eh ! laissons Roxelane.

SOLIMAN.

Il est vrai, je m'égare.
N'y pensons plus. Qu'elle compare

Votre splendeur, et cet abaissement
Où par sa faute elle se trouve.
Redoublons nos transports, et qu'ils soient remarqués:
On est moins affecté des peines qu'on éprouve
Que des biens que l'on a manqués.
(*à Osmin.*)
Va la chercher...
(*Osmin veut sortir, Elmire l'arrête.*)

ELMIRE.

Un moment.

SOLIMAN, *d'un ton à être obéi.*

Va, te dis-je.
(*Osmin sort.*)

SCENE III.

SOLIMAN, ELMIRE.

SOLIMAN.

Qu'elle soit confondue; Elmire, je l'exige.

ELMIRE.

Eh! que voulez-vous exiger?

SOLIMAN.

Vengez-vous, vengez-moi d'une esclave insolente.

ELMIRE.

Croyez-moi, cessez d'y songer.
C'est une Françoise imprudente,
Dont la légèreté détruit le sentiment;

Qui croit que tout est fait pour son amusement;
Qui croit que le caprice est ce qui rend aïmable,
Et dont le cœur n'est point capable
D'un véritable attachement.
Je sais qu'on peut être agréable
Par une gaieté vive, un frivole enjouement:
Mais ce n'est pas assez; il faut être estimable
Pour fixer le cœur d'un amant;
Et la raison rend seule respectable.

SOLIMAN.

Ah! telle est Roxelane en sa frivolité:
Sa raison perce à travers sa gaieté;
D'un nuage léger c'est l'éclair qui s'échappe,
Et dont la lumiere nous frappe.

ELMIRE.

Seigneur, c'est la défendre avec vivacité.

SOLIMAN.

Non, je ne prétends point excuser Roxelane.
Mais qu'appréhendez-vous? n'êtes-vous pas sultane?

ELMIRE.

L'orgueil est satisfait; mais le cœur ne l'est pas.

SOLIMAN.

Il le sera; croyez-en vos appas.
(*Soliman apperçoit Roxelane vêtue en vile esclave; elle s'avance à pas lents en se couvrant le visage.*)
Je l'apperçois; elle est dans la tristesse,

Et sa main cache un front humilié.
(*à part.*)
N'écoutons point un reste de pitié.

SCENE IV.

SOLIMAN, ELMIRE, ROXELANE.

SOLIMAN, *à Roxelane.*

Approchez, approchez : voila votre maîtresse.
(*à Elmire.*)
Ordonnez de son sort.

ELMIRE.

Je conçois ses regrets ;
Elle est assez punie en perdant vos bienfaits.

SOLIMAN.

Ah! que ce sentiment augmente ma tendresse!
Je sors d'une honteuse ivresse.
(*regardant Roxelane.*)
Je ne sais par quel art elle m'avoit surpris;
De mon égarement innocente victime,
Votre cœur gémissoit; j'en connois mieux le prix.
Qu'elle soit désormais l'objet de nos mépris.
(*à Elmire, tendrement.*)
Rendez-moi votre amour, et pardonnez mon crime.

ELMIRE.

On n'est point criminel lorsque l'on est aimé.
(*d'un ton plus bas.*)
Je vous pardonne tout. Mais mon cœur alarmé...

SOLIMAN, *baisant la main d'Elmire, mais regardant toujours Roxelane pour juger de l'état de son ame.*

Il reprend sur le mien un éternel empire.
(*il examine Roxelane.*)
J'excite ses regrets...
(*Roxelane, pour examiner aussi le Sultan, détourne un peu la main dont elle se couvroit le visage; leurs regards se rencontrent. Roxelane rit et Soliman marque la plus grande surprise. Ce moment doit faire situation.*)
Oh ciel! je la vois rire.

ROXELANE, *riant à gorge déployée.*

Ah, ah, ah, ah! Seigneur, vous allez vous fâcher;
Mais, malgré mon respect, je ne puis m'empêcher...

ELMIRE.

Quelle nouvelle insulte!

ROXELANE.

Ah, ah, ah!

SOLIMAN.

Quelle audace!

ROXELANE.

Ah! laissez-moi rire, de grace.
Ah, ah, ah, ah!

SOLIMAN.

Je veux savoir pourquoi...

ROXELANE.

Il se peut qu'Elmire vous aime;

Mais vous ne l'aimez pas.

SOLIMAN.

Qui donc aimé-je?

ROXELANE.

Moi.

Je ne suis pas dupe du stratagême.

SOLIMAN.

Vous que je dois punir ! qui m'osez outrager !

ROXELANE.

Seigneur, on aime encor quand on veut se venger.
Si je vous suis indifférente,
Renvoyez-moi ; nous y gagnerons tous.
Déja je commençois à me trouver contente.
Pourquoi me rappeler? et quelle est votre attente?
Espérez-vous un sort plus doux ?

SOLIMAN.

Eh bien ! préferez l'infamie
A toutes les grandeurs...

ELMIRE.

Laissez ce cœur abject.
Roxelane, sortez ; vous perdez le respect.

ROXELANE.

Fort bien : c'est parler en amie,
Et je vais éviter votre sublime aspect.
(*elle veut se retirer; Soliman l'arrête avec colere.*)

SOLIMAN.

(*à Roxelane.*) (*à Elmire.*)
Demeurez, demeurez. Eloignez-vous, Elmire.

Je me retiens à peine, et n'ose devant vous
Laisser échapper mon courroux.
Je vais l'humilier.

ELMIRE.

Seigneur, je me retire;
Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.
(*à part, en sortant.*)
Si cet indigne objet remporte l'avantage,
Il n'est point de terme à ma rage.

SCENE V.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN, *après un tems.*

Si je cédois à mon transport
Je rendrois ton état plus cruel que la mort;
Mais je fais grace à ta foiblesse.
Méprise mes bienfaits, la gloire, ma tendresse.
Ton ame ne sent rien, ne connoît point son tort:
Loin de gémir dans la tristesse...
(*Roxelane sourit.*)
Ah! tu mérites bien ton sort;
Ton cœur est fait pour la bassesse.

ROXELANE, *fièrement.*

Tu te trompes, Sultan; céder à son malheur
Est l'effet d'une ame commune:

Modeste au sein de la grandeur,
Tranquille et fier dans l'infortune,
C'est à ces traits qu'on connoît un grand cœur.

SOLIMAN.

Un grand cœur est fier sans audace :
Quand le sort a marqué sa place,
Il cede, et lorsqu'il veut braver,
Il se rabaisse au lieu de s'élever.

ROXELANE.

Moi, je ne brave rien ; ce n'est pas mon systême:
Mais dans les fers, ou sous le diadême,
On ne me verra point changer;
Aussi gaie, aussi franche, enfin toujours la même,
Je sais jouir de tout sans craindre le danger.
Mon bonheur n'est jamais dans ce qui m'environne;
Il est en moi : rien ne m'étonne.
Tenez... Je ris toujours. Eh! pourquoi s'affliger?
Le monde est une comédie :
Malgré l'intérêt que j'y prends,
Je m'en amuse, et j'étudie
Les ridicules différens.
Vos grandeurs sont des mascarades;
Jeux d'enfans que tous vos projets :
Lorsque la toile tombe, empereurs et sujets,
Tous sont égaux et camarades.

SOLIMAN.

Achevez, achevez, épuisez les bontés
D'un maître que vous irritez.

ROXELANE, *d'un ton plus grave.*

Oui, vous êtes mon maître; à vous on m'a vendue:
Mais vous a-t-on donné quelque droit sur mon cœur?
Et de mon gré me suis-je enfin rendue?
Essayez de me vaincre, employez la rigueur.
Qui ne craint rien n'est point dans l'esclavage.

SOLIMAN.

Ah! Roxelane, quelle image!
Me croyez-vous un barbare, un tyran?
Ah! connoissez mieux Soliman;
Il n'abusera point de son pouvoir suprême
Pour obtenir un cœur à ses vœux refusé.
Allez, ne craignez rien d'un amour méprisé;
Je vous abandonne à vous-même.

ROXELANE.

Que vous dites cela d'un petit air aisé!
(*en minaudant.*)
Venez, venez; on vous pardonne.
En vérité, je suis trop bonne.

SOLIMAN.

Qu'espérez-vous?

ROXELANE.

Vous remettre l'esprit,
Vous guérir de votre foiblesse.
Vos fureurs, vos dédains sont l'effet d'un dépit
Qui prouve encor votre tendresse.
(*avec sentiment.*)
Vous avez le cœur bon, et cela m'intéresse.

SOLIMAN, *à part.*

Je voulois la confondre, et je reste interdit;
De mes transports elle se rend maîtresse.
(*à Roxelane, avec un peu d'émotion.*)
Il est vrai, je vous chérissois;
Mais à présent...

ROXELANE, *tendrement.*

A présent on m'abhorre.

SOLIMAN.

Oui, je t'aimois, ingrate! O dieux! je t'aime encore...
Je t'aime encore, et je te hais.
Ces mouvemens opposés que j'ignore...
Mais elle s'attendrit...

ROXELANE.

Je pleure de pitié.
Vous me touchez, et je vois avec peine
Un superbe empereur qui s'est humilié;
Qui d'une esclave a fait sa souveraine,
Sans pouvoir à son sort être jamais lié.

SOLIMAN.

Eh! qui m'en empêche?

ROXELANE, *avec sentiment.*

Moi-même.
Vous méritez que l'on vous aime;
Mais je vous plains d'être Sultan.
A vous parler sans flatterie,
J'eus des amans dans ma patrie
Qui ne valoient pas Soliman.

SOLIMAN.

Et vous avez aimé?

ROXELANE.

Pourquoi non, je vous prie?
Croyez-vous que vive, jolie,
Et dans l'âge de plaire, on a jusqu'à présent
Gardé son cœur, ce fardeau si pesant?
Pour qui? pour le grand Turc? Mais quelle extravagance!
Je devois prendre patience;
(*en riant.*)
Je devois vous attendre. Ah! vous êtes plaisant!

SOLIMAN.

Quoi! vous avez aimé? Ciel! j'en aurai vengeance!
Ah! périssent les imposteurs
Qui m'ont trompé, trahi!

ROXELANE.

Pourquoi donc ces fureurs?
Ecoutez, écoutez; ayez la complaisance
D'entendre un peu ma confidence.

SOLIMAN.

Sortez.

ROXELANE.

Vous me rappellerez;
Car je vois que vous m'adorez:
Ce badinage qui vous pique
Me met au fait.
(*elle fait deux pas pour se retirer.*)

SOLIMAN, *à part.*

Elle est unique.

(*à Roxelane.*)

Restez.

ROXELANE, *revenant.*

J'avois bien dit. Venez, allez-vous-en,
Restez. En vérité, mon aimable Sultan,
Vous avez la tête tournée.
De ces miseres-là je suis fort étonnée.
Où donc est le grand Soliman
Qui fait trembler l'Europe, et l'Afrique, et l'Asie?
Une petite fantaisie
Trouble l'esprit d'un monarque ottoman!

(*d'un ton ferme et avec noblesse.*)

A quoi s'occupe ici le plus brave des princes?
L'Arabe révolté menace tes provinces;
Cours le punir, laisse gémir l'amour:
Donne-lui si tu veux des soins à ton retour.

SOLIMAN, *à part.*

De quel éclat frappe-t-elle mon ame!
Est-ce un génie, est-ce une femme
Qui me présente le miroir?

(*à Roxelane.*)

Quel être êtes-vous donc? quel être inconcevable!
Tout à la fois frivole et respectable,
Vous séduisez mon cœur, et tracez mon devoir.

ROXELANE, *affectueusement.*

Je ne suis rien que votre amie.

SOLIMAN.

Ah ! soyez-la toujours, soyez-la, je vous prie :
Jusqu'à présent on m'a flatté;
Il n'appartient qu'à vous de me faire connoître
Et l'amour et la verité.
Mais que je sois heureux autant que je dois l'être;
Que votre cœur...

ROXELANE.

Ah ! je vous vois venir.
Eh bien ! mon cœur ?

SOLIMAN.

Pourrai-je l'obtenir ?
La haine que pour moi vous avez fait paroître...

ROXELANE.

Mais ce n'est pas vous que je hais ;
C'est l'abus de votre puissance
Qui nous tient dans la dépendance ;
Ce sont ces gardiens, si révoltans, si laids,
Supplices des yeux et des ames.

SOLIMAN.

Vous savez que j'ai cinq cents femmes
Qu'ils doivent gouverner.

ROXELANE.

Cinq cents !
Mais, entre nous, cinq cents !... cela m'étonne.

SOLIMAN.

Ici c'est un usage établi de tout tems ;
Ce sont nos lois : c'est un faste du trône,

Qui sert moins au bonheur qu'à l'orgueil des sultans.

ROXELANE.

Voilà des lois bien généreuses,
Et cinq cents femmes bien heureuses !
Vous prétendez peut-être encor
Que de votre Hautesse elles soient amoureuses ?
Car vous êtes tout leur trésor.

SOLIMAN.

On les voit à l'envi s'empresser à me plaire.

ROXELANE.

Vraiment, quand on est seul on devient nécessaire.
Oubliez votre autorité,
Obtenez un cœur de lui-même;
Vous serez sûr alors que l'on vous aime.
Si vous surmontiez ma fierté,
Vous croiriez qu'en cédant à l'ardeur la plus pure
J'aimerois par orgueil ou par timidité :
Je dois m'épargner cette injure;
L'amour devient suspect s'il n'a sa liberté.

SOLIMAN.

Oui, je sens que l'amour veut un juste équilibre :
Roxelane, vous êtes libre;
De mon bonheur décidez à l'instant.

ROXELANE.

Seigneur, ma maîtresse m'attend.

SOLIMAN.

Qui donc?

ROXELANE.

Elmire.

SOLIMAN.

Ah ! soyez son égale.

ROXELANE.

Vous m'avez soumise à sa loi.

SOLIMAN.

Entre elle et vous il n'est plus d'intervalle.
Vous êtes libre, et je prends tout sur moi.

ROXELANE, *d'un ton de reconnoissance et du sentiment le plus tendre.*

Seigneur, tant de bonté me touche;
Jamais mon cœur ne suffira...
Souffrez que je m'éloigne... Osmin vous apprendra
Ce que n'ose dire ma bouche.

(*elle sort.*)

SCENE VI.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN, *appelant.*

(*à part.*)

Osmin ! Enfin ce cœur farouche
De quelque espoir flatte mes vœux.

(*à Osmin.*)

Enfin, mon cher Osmin, tu me verras heureux.

OSMIN.

Oui, seigneur; la sultane Elmire...

SOLIMAN.

Roxelane a sa liberté:
Je l'aime, j'obtiendrai le bien que je desire;
Conçois-tu ma félicité?
Cet amour pur, né de l'égalité,
Que réciproquement l'un à l'autre on s'inspire;
Ce bien que j'ignorois, te l'imagines-tu?

OSMIN, *en soupirant.*

Non, seigneur.

SOLIMAN.

Ne crois pas que ce soit le caprice
Qui m'entraîne vers elle; Osmin, c'est la justice,
C'est la raison, c'est la vertu.
N'examinons plus rien; je l'aime.
Avant de la connoître, une sombre langeur
Au milieu des plaisirs engourdissoit mon cœur;
Je jouissois de tout sans jouir de moi-même;
Que dis-je? rien ne pouvoit me charmer.
L'indifférence est le sommeil de l'ame;
Un feu triste et couvert cherchoit à s'animer:
Roxelane paroît, elle y donne la flamme;
Je lui dois le bonheur d'aimer.

OSMIN.

Pauvre Elmire!

SOLIMAN.

Elle aura toujours même avantage;
Nos lois admettent le partage.
Roxelane t'attend; c'est pour te confirmer
Un doux aveu qui de mon sort décide,
Un aveu que j'ai lu dans son regard timide,
Et que sa bouche a craint de m'exprimer.
Va, cours; de mon bonheur tu viendras m'informer.

SCENE VII.

SOLIMAN, UN MUET, *qui présente à genoux une lettre de la part d'Elmire.*

SOLIMAN.

Qu'est-ce? C'est de la part de la sultane Elmire.
Lisons. Que peut-elle m'écrire?
Je sens qu'elle doit s'alarmer.
(*il lit.*)
« Sultan, ta parole est sacrée;
« Roxelane est à moi, je puis en disposer:
« Je venge ton pouvoir qu'on ose mépriser.
« Une saïque* préparée,
« Pour jamais à l'instant éloigne de ces lieux
« L'esclave que tu m'as livrée.

* Navire turc.

« Tu ne reverras plus un objet odieux ;
« Et je t'épargne ses adieux. »
(*après avoir lu il frappe des mains. A ce signal les noirs, les muets et les bostangis paroissent, reçoivent ses ordres, et courent les exécuter.*)
Noirs, muets, bostangis, il y va de la tête ;
Qu'on cherche Roxelane: allez, et qu'on l'arrête.
Je ne la verrai plus ! Ah ! quelle trahison !
Je suis juste, Elmire a raison ;
J'ai donné Roxelane... Ah ! trop barbare Elmire,
S'il faut lui payer sa rançon,
Prenez tous mes trésors et tous ceux de l'empire ;
Mais j'exige sa liberté.
(*au muet qui lui a apporté la lettre d'Elmire.*)
Annonce-lui ma volonté.

SCENE VIII.

SOLIMAN, OSMIN.

SOLIMAN, *à Osmin.*

Osmin, je t'attendois avec impatience ;
Viens-tu rendre le calme à mon cœur agité ?
Te suit-elle ?

OSMIN.

Seigneur, elle m'a protesté
Que le respect, l'estime et la reconnoissance...

SOLIMAN.

Ah ! c'est trop peu... trop peu...

OSMIN.

Donnez-vous patience;

J'ai vu couler ses pleurs, et j'en suis pénétré :

Elle vous aime.

SOLIMAN.

O flatteuse espérance !

OSMIN.

Elle s'embarque pour la France.

SOLIMAN.

Elle s'embarque !... Ciel ! je suis désespéré.

Courons.

OSMIN.

Rassurez-vous, seigneur; on vous l'amene.

SCENE IX.

SOLIMAN, ROXELANE.

SOLIMAN.

Roxelane, venez ; vous me tirez de peine.

Elmire osoit...

ROXELANE.

Seigneur, ne la condamnez point.

Il est tout naturel que votre favorite

Cherche à se conserver un rang qu'elle mérite :

Nous étions d'accord sur ce point.
Je la priois avec instance
De me sauver, de hâter mon départ,
De ne souffrir aucun retard.
C'est ma faute.

SOLIMAN.

Et voilà quelle est ma récompense?

ROXELANE.

De quoi vous plaignez-vous? Ai-je ma liberté?
S'il ne faut pas que j'en jouisse...

SOLIMAN.

Mais enfin je m'étois flatté...

ROXELANE.

J'entends; vous exigez le prix de ce service.
C'est pour son intérêt que l'on est généreux.
Voilà les hommes.

SOLIMAN.

Mais le sort le plus heureux,
Les honneurs du serrail...

ROXELANE.

Moi, que je m'avilisse
Jusqu'à les recevoir! ils ne sont pas pour moi.
Quel titre aurois-je ici pour y donner la loi?

SOLIMAN.

Ainsi mon amour, ma puissance,
N'ont rien qui soit digne de vous.

ROXELANE, *avec trouble et tendresse.*

Non...laissez-moi vous fuir. Peut-être que l'absence...

Nous pourrons, vous et moi, jouir d'un sort plus doux.
Je vous crains; je me crains moi-même.

SOLIMAN.

Je ne vous comprends pas.

ROXELANE, *à part.*

Mon cœur est oppressé.

SOLIMAN.

Achevez...

ROXELANE.

Eh bien! quoi? Quelle rigueur extrême!
Quand vous saurez que l'on vous aime,
En serez-vous plus avancé?

SOLIMAN.

Quoi! vous m'aimez?

ROXELANE.

Laissez-moi

SOLIMAN.

Roxelane,
Vous m'aimez?

ROXELANE.

Oui, mais n'en espérez rien:
Maîtresse d'un penchant que ma fierté condamne,
Allez, j'y remédierai bien.

SOLIMAN.

M'aimer, me fuir! mais quelle inconséquence!

ROXELANE.

L'amour aime la liberté;
Il veut encor l'égalité:

Votre pouvoir emporte la balance.
Mon très auguste souverain
Me prendroit aujourd'hui pour me quitter demain.
Oh ! je dois m'assurer contre son inconstance ;
Il ne m'obtiendra point sans être mon époux.

SOLIMAN.

Quoi ! Roxelane, y pensez-vous ?

ROXELANE.

Si mon amant n'avoit qu'une chaumiere,
Je voudrois partager sa chaumiere avec lui,
Je soulagerois sa misere,
Je le consolerois, je serois son appui;
L'offre même d'une couronne
Ne me feroit jamais changer de sentiment :
Mais mon amant possede un trône ;
Si je ne le partage, il n'est pas mon amant.

SOLIMAN.

Vous me jetez dans un étonnement !...

ROXELANE.

Je n'ai point l'orgueil téméraire
De vous prescrire aucune loi :
Vos grandeurs ne sont rien ; mais ma gloire m'est chere.
Vous aimer en esclave est un affront pour moi.
Si vous ne me trouvez pas digne
De régner sur vos Turcs, j'en ai peu de souci.
Je ne desire point cette faveur insigne.
Dans mon pays je serai mieux qu'ici :
Toute femme jolie en France est souveraine.

De grace, laissez-moi partir.
Je l'avouerai, je vous quitte avec peine;
Mais il le faut. Adieu.

SOLIMAN.

Pourrois-je y consentir?
S'il dépendoit de moi, Roxelane, je jure...

ROXELANE.

C'est une mauvaise raison.

SOLIMAN.

Peut-être avec le tems...

ROXELANE.

Non, non.
De mon sort je veux être sûre:
Que je sois votre épouse, ou bien vous me perdez.
J'ai pris mon parti: décidez.

SOLIMAN.

Mais un Sultan...

ROXELANE.

Peut tout.

SOLIMAN.

Mais nos lois...

ROXELANE.

Je m'en moque.

SOLIMAN.

Le muphti, le visir, l'aga...

ROXELANE.

Qu'on les révoque.

SOLIMAN.

Mon peuple...

ROXELANE.

A-t-il le droit de gêner votre cœur?
Vous le rendez heureux ; il vous défend de l'être !
Est-ce à lui de borner le desir de son maître ,
De lui marquer le degré du bonheur ?
Epouse d'un Sultan, une femme estimable
Qui fait asseoir la tendre humanité
A côté de la majesté ,
Qui tend à l'infortune une main secourable,
Adoucit la rigueur des lois ,
Protege l'innocence et lui prête sa voix,
Aux yeux de ses sujets le rend-elle coupable?
Sans cesse avec activité
Elle étudie, elle remarque
Ce qui nuit, ce qui sert à votre autorité ,
Vous présente la vérité ,
Le premier besoin d'un monarque:
En la montrant dans tout son jour ,
Elle sait l'embellir des roses de l'amour.
Eh ! quel autre auroit le courage
D'en offrir seulement l'image ?
Est-ce un courtisan toujours faux,
Qui ne trouve son avantage
Qu'à vous tromper, qu'à flatter vos défauts ?
Une compagne qui vous aime,
A vous rendre parfait fait consister le sien :

LES TROIS SULTANES



F. Massard inv. — Delvaux Sculp.

C'est sans doute à vous qu'il s'adresse,
C'est le prix de votre talent.

Acte II. Sc. XIII.

[illegible] d'un époux deviennent [illegible],
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

[illegible] le serrail se rassemble à ma voix
[illegible] en est assez; ma crainte cesse,
Si mon amour n'est plus une foiblesse
Vous êtes digne de mon choix.

SCENE X.

[illegible], ROXELANE, OSMIN, *esclaves [illegible] de l'un et de l'autre sexe, avec les* [illegible].

OSMIN.

Seigneur, et vîte, et vîte, et vîte.

SOLIMAN.

[illegible] donc?

OSMIN.

La sultane en proie à ses chagrins...

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite;
[illegible].

SOLIMAN.

Elle part!

OSMIN.

Oui, seigneur.

LES TROIS SULTANES



F. Massard inv. Delvaux Sculp.

C'est sans doute à vous qu'il s'adresse,
C'est le prix de votre talent.

Acte II. Sc. XIII.

Les vertus d'un époux deviennent notre bien,
Et sa gloire est la nôtre même.

SOLIMAN.

Que le serrail se rassemble à ma voix.
C'en est assez; ma crainte cesse,
Et mon amour n'est plus une foiblesse:
Vous êtes digne de mon choix.

SCENE X.

SOLIMAN, ROXELANE, OSMIN, *esclaves du serrail de l'un et de l'autre sexe, avec les officiers.*

OSMIN.

Seigneur, et vîte, et vîte, et vîte.

SOLIMAN.

Qu'est-ce donc?

OSMIN.

La sultane en proie à ses chagrins...

SOLIMAN.

Eh bien?

OSMIN.

A l'instant prend la fuite;
Elle part.

SOLIMAN.

Elle part!

OSMIN.

Oui, seigneur.

SOLIMAN.

Je la plains.
Aly-Mahmout, accompagnez Elmire,
Et comblez-la de mes bienfaits.
(*à Osmin.*)
Toi, dont la voix annonce mes décrets,
Fais assembler les ordres de l'empire,
Informe les visirs, déclare à mes sujets
Que j'associe une épouse à mon trône;
Qu'en ce jour Roxelane, en comblant mes souhaits,
Va recevoir ma main et ma couronne.
S'ils osoient murmurer, dis-leur que je le veux.
(*à Roxelane.*)
Ils vivront sous vos lois, ils seront trop heureux.
Vous m'enseignez la douceur, la clémence;
Et d'une équitable puissance
Ce n'est que d'aujourd'hui que je suis revêtu.
D'un souverain le regne ne commence
Que du moment qu'il connoît la vertu.

ROXELANE.

Sultan, j'ai pénétré ton ame;
J'en ai démêlé les ressorts:
Elle est grande, elle est fiere, et la gloire l'enflamme.
Tant de vertus excitent mes transports.
A ton tour tu vas me connoître:
Je t'aime, Soliman; mais tu l'as mérité.
Reprends tes droits, reprends ma liberté;
Sois mon sultan, mon héros et mon maître.

Tu me soupçonnerois d'injuste vanité.
Va, ne fais rien que ta loi n'autorise:
Il est des préjugés qu'on ne doit point trahir;
Et je veux un amant qui n'ait point à rougir.
Tu vois dans Roxelane une esclave soumise.

SOLIMAN.

Par de tels sentimens le trône vous est dû.
(*aux officiers et aux femmes du serrail.*)
O vous, d'un si doux hyménée
Célébrez l'heureuse journée.

ROXELANE.

S'il m'est permis d'user du pouvoir absolu,
Pour la rendre plus signalée,
Aux femmes du serrail je donne la volée.

SOLIMAN.

J'y consens.

OSMIN.

Me voilà cassé!
Ah! qui jamais auroit pu dire
Que ce petit nez retroussé
Changeroit les lois d'un empire?

FIN DES TROIS SULTANES.

EXAMEN
DES TROIS SULTANES.

Une grande partie du plaisir que cette piece fait à la scene tient aux mœurs de notre nation : les Françaises aiment à se vanter d'un empire que les hommes leur accordent volontiers pourvu qu'elles les amusent ; et Roxelane est très amusante. Lois, coutumes, dignités, religion, elle sacrifie tout à sa coquetterie, à son ambition que l'auteur a cachée sous une sensibilité et un désintéressement qui ne sont que pour la forme : mais il n'en faut pas davantage pour mettre à l'aise la conscience du parterre.

Le fond de cette comédie est tiré d'un conte de Marmontel ; et c'est un des meilleurs qu'il ait faits : les maximes philosophiques n'y sont pas aussi déplacées que dans ses autres ouvrages, parcequ'elles sont débitées par une jolie femme qui a un véritable intérêt à renverser des usages qui s'opposent à son élévation. Favart a cru devoir faire aussi le philosophe : il dit en parlant d'un souverain :

> Ah ! malheureux qui n'a jamais goûté
> Les plaisirs de l'égalité !

Comme si les rois étoient destinés à goûter ce genre de plaisir. Quelques lignes avant il s'étoit écrié :

> Pour qui seroit la volupté
> Si l'on en privoit les grands hommes ?

Il est plaisant que ce soit une jeune Françoise qui dans un serrail prêche la volupté à un Turc; et il est au moins douteux qu'avec de l'égalité et de la volupté un souverain devienne un grand homme.

Il est difficile de supporter Soliman prenant du goût pour trois femmes le même jour, se dégoûtant d'Elmire parcequ'elle lui avoue son amour après un mois de résistance, et épousant Roxelane qui lui fait le même aveu dans les vingt-quatre heures : il y a là plus d'inconséquence que n'en admet l'amour tel qu'il existe dans un serrail; aussi le rôle de Soliman produit-il peu d'effet au théâtre. Délia est nulle; le personnage d'Elmire est mieux conçu; mais tout est sacrifié à Roxelane, et c'étoit le moyen de réussir. La scene où elle parodie sa rivale en offrant des présens à Osmin est pleine d'esprit : en général il y en a beaucoup dans cet ouvrage, dont la versification est facile, sans être exempte de fautes de goût.

> Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux
> Lorsque le sentiment n'épure point ses fenx.

Ce mélange de fers, de feux et de sentiment est ridicule. Ces défauts, et quelques mots d'assez mauvais ton dans le rôle de Roxelane, n'empêchent point cette comédie de plaire beaucoup à la représentation, pourvu que l'actrice soit jolie, et qu'elle ait soin d'adresser aux spectateurs les cajoleries destinées au personnage qu'elle veut séduire.

FIN DE L'EXAMEN DES TROIS SULTANES.

Il est plaisant que ce soit une jeune Françoise qui dans un serrail prêche la volupté à un Turc; et il est au moins douteux qu'avec de l'égalité et de la volupté un souverain devienne un grand homme.

Il est difficile de supporter Soliman prenant du goût pour trois femmes le même jour, se dégoûtant d'Elmire, parcequ'elle lui avoue son amour après un mois de résistance, et épousant Roxelane qui lui fait le même aveu dans les vingt-quatre heures: il y a là plus d'inconséquence que n'en admet l'amour tel qu'il existe dans un serrail; aussi le rôle de Soliman produit-il peu d'effet au théâtre. Délia est nulle; le personnage d'Elmire est mieux conçu; mais tout est sacrifié à Roxelane, et c'étoit le moyen de réussir. La scene où elle parodie sa rivale en offrant des presens à Osmin est pleine d'esprit: en général il y en a beaucoup dans cet ouvrage, dont la versification est facile, sans être exempte de fautes de goût.

Mais songez que l'amour n'a que des fers honteux
Lorsque le sentiment n'épure point ses feux.

Ce mélange de fers, de feux et de sentiment est ridicule. Ces défauts, et quelques mots d'assez mauvais ton dans le rôle de Roxelane, n'empêchent point cette comédie de plaire beaucoup à la représentation, pourvu que l'actrice soit jolie, et qu'elle ait soin d'adresser aux spectateurs les cajoleries destinées au personnage qu'elle veut séduire.

FIN DE L'EXAMEN DES TROIS SULTANES.

DUPUIS
ET DES RONAIS,
COMEDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES,
DE COLLÉ,

Représentée pour la premiere fois
le 17 janvier 1763.

NOTICE
SUR COLLÉ.

Charles Collé naquit à Paris en 1709. L'extrême modestie de cet auteur, le peu d'importance qu'il attachoit à la gloire littéraire, ont empêché que l'on pût recueillir des détails sur sa vie privée. Jeune encore, il fut de cette fameuse réunion que Piron avoit établie au caveau; là s'assembloient une fois par semaine Crébillon pere, Crébillon fils, Regnard, La Noüe, Gresset, et quelques autres hommes de lettres moins connus. L'utile étoit uni à l'agréable; on faisoit des soupers charmans, et les productions des membres de la société étoient soumises à la censure sévere et pleine de franchise des convives. La Noüe y lut son Mahomet Second, dans lequel il avoit laissé beaucoup de défauts: les conseils de ses amis le déciderent à refondre sa piece, qui eut ensuite beaucoup de succès.

Collé, élevé à cette école, évita presque tous

les travers littéraires de son siecle : il n'eut point le ton romanesque des faiseurs de drames, ni le ton sentencieux des prétendus philosophes. Homme du monde, il en fit les délices par l'esprit le plus piquant et le plus gai ; ses saillies franches et un peu libres circuloient dans la conversation, et demeuroient long-tems, parcequ'elles joignoient à beaucoup de finesse un tour original d'expression qui les gravoit dans la mémoire.

Les deux comédies que nous donnons de lui ont assuré sa réputation comme auteur dramatique du troisieme ordre; ses autres ouvrages n'annoncent aucune prétention. La société dans laquelle il vivoit avoit, à peu de choses près, les mœurs de la régence : les écarts les plus licencieux de l'imagination y réussissoient, pourvu qu'ils fussent exprimés avec esprit ; on ne tenoit aucun compte des lois de la pudeur, et même de celles des convenances ; il suffisoit de donner un tour agréable aux objets que l'on vouloit peindre; on pardonnoit tout, à condition que l'on ne s'écartât point d'une certaine décence d'expression

qui n'excluoit pas cependant les équivoques. Les travers de cette société excusent jusqu'à un certain point Collé d'avoir composé ses proverbes : ils étoient destinés à ne point sortir des maisons où ils étoient représentés ; c'est à l'avidité des libraires qu'il faut s'en prendre si après la mort de l'auteur ils ont été si répandus.

Ses chansons ont le même défaut : cependant il en est quelques unes où, sans aucune indécence, les mœurs du siecle sont très bien indiquées. Telle est celle qu'il fit sur les femmes qui, sous prétexte de n'être point romanesques, n'exigent plus aucun soin ; elle commence par ce couplet très piquant :

Les raisons que les étourdis
Contoient jadis aux femmes
Montoient au moins à neuf, à dix,
Souvent à plus, mesdames :
Ces beaux complimens d'autrefois
Aujourd'hui sont réduits à trois,
A deux, à un;
Je sais quelqu'un
Qui rend encor ce calcul
Nul.

Ce couplet est excellent par le piquant de l'expression, et par la coupe des vers. On sait que l'agrément de ces sortes de poésies tient sur-tout à un mécanisme de versification qu'il est difficile de bien attrapper; Collé en a donné les meilleurs modeles.

Notre auteur, après la mort de ses amis du caveau, se lia avec Saurin, l'auteur de Spartacus, qui avoit encore conservé quelques restes de cette franche gaieté du vieux tems. Ils s'adresserent des chansons, où l'on apperçoit leurs regrets de ce que ce tems est passé; ils s'élevent contre les mauvais raisonneurs, contre la fausse sensibilité, et contre les drames. Il est étonnant de voir Saurin, qui avoit fait Béverley, partager l'indignation de son ami; cette indignation, qui lui fait honneur, montre l'influence de l'esprit du siecle même sur ceux qui en blâmoient les travers.

Collé travailla souvent avec Favart; ce dernier avoit plus de grace, l'autre avoit plus de franchise et de mordant; leurs talents réunis

produisirent des vaudevilles parfaits. Collé, livré à sa douce paresse, très recherché dans les sociétés, auxquelles il donnoit le ton, mourut fort âgé en 1783.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLÉANS,
PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Je n'avois composé cet ouvrage-ci que pour VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME ; *c'est par ses ordres et sous sa protection qu'il vient de paroître au théâtre françois. Quelque foible qu'il soit, vous m'avez permis,* MONSEIGNEUR , *de vous le dédier: en même tems vous m'avez défendu les louanges. Les vôtres,* MONSEIGNEUR , *sont pourtant dans la bouche et dans le cœur de tout le monde: pourquoi me sont-elles interdites? Je sens combien mon cœur seroit éloquent, mais il faut obéir; et me réduire ici à*

assurer Votre Altesse Sérénissime *de l'inviolable attachement, de l'éternelle reconnoissance, et du très profond respect avec lesquels je suis,*

MONSEIGNEUR,

de Votre Altesse Sérénissime,

Le très humble et très obéissant serviteur,

Collé.

ACTEURS.

M. DUPUIS, homme de finance.
MARIANNE, fille de M. Dupuis.
DES RONAIS.
M. CLENARD.
M. GASPARD, notaire.
LA VIOLETTE, valet-de-chambre de M. Dupuis.
UN LAQUAIS de M. Dupuis.

La scene est à Paris, dans le salon de M. Dupuis.



A Godefroy

DUPUIS ET DESRONAIS.

Et s'il se peut sois toujours mon ami
Quoique tu deviennes mon gendre!

Acte III, scene V. Tome XXII.

DUPUIS ET DES RONAIS,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DES RONAIS, LA VIOLETTE.

DES RONAIS, *amenant La Violette.*

Il doit être chez lui... Tu n'es qu'un étourdi !
Il m'a fait prier de descendre,
Pour me parler avant midi.

LA VIOLETTE.

Il est sorti, monsieur. Quelqu'un l'est venu prendre;
Mais en sortant monsieur Dupuis
M'a répété trois fois (et j'ai bien dû l'entendre),

Si monsieur Des Ronais chez moi veut bien m'attendr
Je ne serai dehors qu'une heure, si je puis.

DES RONAIS.

Allons, je l'attendrai... Mon cher La Violette,
Peut-on voir Marianne ?

LA VIOLETTE.

Elle est à sa toilette ;
L'on n'entre pas encore.

DES RONAIS.

Il faut l'attendre aussi...
Monsieur Clénard du moins est-il ici ?

LA VIOLETTE.

Oui, sûrement... Monsieur veut-il qu'on l'avertisse?

DES RONAIS.

Tu me feras plaisir.

(*La Violette s'en va.*)

SCENE II.

DES RONAIS, *se jetant dans un fauteuil.*

Que veut dire ceci ?
Monsieur Dupuis voudroit qu'à midi je le visse,
Lui, qui ne voit jamais personne avant dîner !
De cet empressement que dois-je imagniner?...
(*il se leve avec vivacité.*)
Si c'étoit pour mon mariage
Avec sa fille !... et qu'à la fin

Il voulût prendre jour, sans tarder davantage !...
(il se rejete dans son fauteuil.)
Malheureux Des Ronais ! tu te flattes en vain !
Les faux-fuyans qu'il se ménage
Adroitement pour que rien ne l'engage,
M'ôtent depuis trois ans l'espoir et le courage...
(il se leve et se promene.)
Hélas ! je lui vois tous les jours
Chercher des tours et des détours
Pour éloigner une union si belle !
Son prétexte le plus commun
(Eh ! par malheur, il n'en a pas pour un !)
Mais le prétexte enfin qu'il renouvelle
Le plus souvent, c'est de me réputer
Sans raison le héros d'aventures galantes,
D'histoires même très brillantes,
Qu'avec art sur mon compte il a soin d'ajuster ;
Et, tout en attendant les preuves convaincantes
Qu'il faut pour l'en désabuser,
Souvent par-là trois mois il sait nous amuser...
Ciel ! qu'arriveroit-il s'il savoit ma foiblesse,
La seule qui soit vraie et qui m'a tourmenté,
Ma sotte intrigue avec cette comtesse ?...
Dieu veuille qu'elle échappe à sa sagacité !
(voyant arriver M. Clénard.)
Mais c'est monsieur Clénard qu'ici je vois paroître.

SCENE III.

DES RONAIS, M. CLÉNARD.

DES RONAIS.

Bon jour, mon cher monsieur. Vous me direz peut-être
Pourquoi monsieur Dupuis si matin aujourd'hui
M'a fait prier de descendre chez lui?

M. CLÉNARD.

Je l'ignore, monsieur, il n'a rien fait connoître...

DES RONAIS.

Eh bien! mon cher Clénard, eh bien!
En l'attendant, en attendant sa fille
Qui dans ce même instant s'habille,
Je vous demande un moment d'entretien.
Comme, depuis la mort d'un neveu qu'il regrette,
Et dont vous étiez précepteur,
Monsieur Dupuis vous a donné retraite
Dans sa maison, et qu'il vous traite
Plus en ami qu'en protecteur;
Cette grande amitié, l'étroite intelligence
Qu'avec lui vous aviez m'avoit d'abord fait peur.
Je me cachois de vous par excès de prudence...
Mais j'ai depuis deux jours reconnu mon erreur.
J'ai vu de vous un trait qui peint votre candeur:
Ce trait a décidé lui seul ma confiance;

Et je veux vous ouvrir mon cœur.

M. CLÉNARD.

Monsieur, comptez sur moi d'avance.

DES RONAIS.

Vous verrez que j'y compte assez.
Venons au fait; et commencez
Par m'avouer qu'il n'est point de constance
Qui tienne aux chagrins, aux ennuis,
Aux peines, aux tourmens que, dans la circonstance
De l'état critique où je suis,
Depuis cinq ans me fait souffrir monsieur Dupuis?

M. CLÉNARD.

Quels sont donc ces chagrins? Je ne vois point vos peines.
Monsieur Dupuis, qui vous chérit,
Ne laisse plus les choses incertaines.
Pourquoi vous tourmenter l'esprit?
Tous deux placés dans la haute finance,
Le même état forma d'abord la convenance;
Mais, plus riche que vous, touché de votre amour,
Il préfere pourtant votre simple alliance
A des partis puissans, à des gens de la cour...

DES RONAIS, *avec humeur.*

C'est depuis trop long-tems, monsieur, qu'il me préfere,
Qu'il est prêt à finir, et qu'ensuite il differe;
Qu'il me promet sa fille, et ne prend point de jour,
Ne fixe point de tems; qu'il s'éloigne, s'avance;
Qu'il m'enleve, me rend; qu'il éteint tour-à-tour
Et ranime mon espérance!

M. CLÉNARD, *vivement.*

Mais tout la fonde dans ce jour,
Par exemple, sur la décence.
Délicat comme il l'est, en vous logeant chez lui,
Ne sent-il pas très bien que le monde aujourd'hui
Doit croire votre hymen conclu dans sa tête ?

DES RONAIS.

Oui,
D'accord.

M. CLÉNARD.

Eh bien ! il a, je crois, eu la manie
De ces peres qui n'ont marié leurs enfans
Qu'à l'âge de vingt-cinq ans.
A cet égard encor votre peine est finie ;
Marianne depuis huit jours
Vient d'atteindre ce terme.

DES RONAIS, *vivement.*

Eh! ce n'est point son âge...
A ce moyen il n'eut jamais recours
Pour éloigner mon mariage ;
Et cela n'étant point, il a donc en ce cas,
Pour être à mon égard injuste et tyrannique,
Quelque motif caché que je ne conçois pas.
Vous êtes son ami, son confident unique.
C'est où j'en veux venir. Il ne vous cache rien :
Vous devez être au fait... Vous êtes serviable...
Daignez me découvrir...

M. CLÉNARD.

Quoi donc?... Vous savez bien
Que c'est un homme impénétrable.

DES RONAIS, *d'un air piqué.*

Il l'est bien moins, monsieur, que vous n'êtes discret.

M. CLÉNARD.

Moi, monsieur?

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, monsieur, vous savez son secret;
En me le révélant vous penseriez mal faire :
Et moi, je soutiens au contraire
Qu'en vous ouvrant à moi sur ce secret fâcheux,
Au lieu de le trahir, c'est nous servir tous deux;
Et je le prouve...

M. CLÉNARD.

Il n'est pas nécessaire
De rien prouver, et là-dessus de faire
Des raisonnemens merveilleux,
Puisque je ne sais rien, rien du tout, à la lettre;
Car enfin, daignez me permettre,
Ou vous vous aveuglez, ou vous avez dû voir
Qu'il ne dit jamais rien... Il faut qu'on le pénetre.
Il ne reste plus qu'à savoir
Si c'est une chose possible,
Vu cette défiance horrible
Qu'il a de tout le monde, et que vous connoissez,
Et dont tous ses amis comme vous sont blessés.

DES RONAIS, *foiblement.*

Oui, je connois sa défiance...

M. CLÉNARD, *vivement.*

Mais bien ; la connoissez-vous bien ?
Jamais les jeunes gens n'approfondissent rien :
Avez-vous eu la patience
De la bien observer ?... D'abord dans son maintien
Rien ne l'annonce : il est d'une humeur libre et gaie...
Mais je dis d'une gaieté vraie ;
Malin, railleur, aimant les traits plaisans :
C'est sous ces dehors séduisans,
C'est sous un air ouvert en apparence
Qu'il cache cette défiance.
L'espece de la sienne, à ce qu'il me paroît,
Ne porte point sur l'intérêt,
Mais sur les sentimens. J'ai cru voir et je pense,
D'abord qu'il ne croit point à la reconnoissance ;
Et puis d'ailleurs, inquiet comme il est...

DES RONAIS, *vivement.*

Quoi ! l'est-il sur les gens qu'il aime ?

M. CLÉNARD.

Précisément, et c'est son ami même
Qu'à soupçonner son cœur est toujours prêt.
Je lui connois une ame si sensible,
Si délicate, à tel point susceptible
Sur l'article de l'amitié,
Qu'il ne seroit pas impossible
Qu'il eût cru de ses jours n'être aimé qu'à moitié,

Ou point du tout. Aussi dit-il qu'il désespere
D'être jamais aimé comme il aime.

DES RONAIS, *avec la plus grande vivacité.*

Eh! monsieur,
Doute-t-il que je l'aime et le respecte en pere?
La défiance dans un cœur
Peut-elle aller si loin? Eh! d'où peut-elle naître?

M. CLÉNARD.

Bon! il la pousse encor plus loin peut-être;
Et je n'en serois point surpris, car les noirceurs
Qu'il essuya jadis de la part de ses sœurs;
De tous ses obligés l'ingratitude extrême;
De ses ennemis les fureurs;
La perfidie et les horreurs
De ses amis... (j'entends des gens qu'on aime;)
Enfin des trahisons de toutes les couleurs...
(*d'un ton de voix plus bas.*)
De sa défunte femme même,
Peuvent servir de reste à le justifier
De craindre les humains et de s'en défier.

DES RONAIS.

Quoi! vous pensez qu'il se défie
De moi-même, de moi?

M. CLÉNARD.

De vous-même... Eh! mais, oui;
La cruelle philosophie
Que par l'expérience il acquit malgré lui,
Et que dans son esprit ses malheurs ont aigrie,

A bien pu l'armer de soupçons
Contre vous-même...

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh! sur quoi, je vous prie?

M. CLÉNARD.

Sur quoi, monsieur?... Mais d'abord supposons
Sur un peu de galanterie.

DES RONAIS, *un peu embarrassé.*

Mais où la voit-il donc?... c'est une rêverie.
Et puis d'ailleurs sont-ce là des raisons?
Si c'est là-dessus qu'il se fonde,
C'est un prétexte tout au plus.
Croire monsieur Dupuis pédant, c'est un abus,
Une erreur!... Il a trop vécu dans le grand monde
Pour me chicaner là-dessus.

M. CLÉNARD.

Vous vous trompez très fort!... Cette galanterie,
Que d'un œil indulgent il a vue en autrui,
Peut très bien, sans pédanterie,
Dans son gendre futur le blesser aujourd'hui;
Son esprit défiant, son humeur soupçonneuse
Doit la croire en hymen beaucoup plus dangereuse
Que vous ne vous l'imaginez.
Par elle il voit d'abord vos cœurs aliénés,
Le mari dérangé, la femme malheureuse...
(*d'un ton de voix plus bas.*)
Et peut-être moins vertueuse...
Il voit tous vos devoirs ensuite abandonnés;

MARIANNE.

Que veut dire ceci?
Pour la même heure il mande son notaire;
Cela cache quelque mystere.

DES RONAIS, *très vivement.*

Si ce mystere-là pouvoit être éclairci
Comme je le desire... et si
Ce bon notaire et moi mandés à la même heure,
Monsieur Dupuis, voyant que vous êtes majeure,
Pour notre hymen marquoit cet instant-ci!...
Ecoutez donc...

MARIANNE.

Il faut encore attendre
Pour nous livrer à cet espoir.

DES RONAIS, *avec gaieté et vivacité.*

Non, nous serons unis ce soir;
Et le cœur me le dit.

MARIANNE.

Mon dieu! daignez suspendre...

DES RONAIS, *avec transport.*

Ah! si c'étoit aujourd'hui l'heureux jour!
Laissez-moi me flatter encore
Qu'il va combler mes vœux et mon amour.
Marianne, je vous adore:
Tous les jours par degrés mes feux se sont accrus.
Hier, en vous quittant, tout plein de votre image,
Je croyois ne pouvoir vous aimer davantage,
Et je sens qu'aujourd'hui je vous aime encor plus.

MARIANNE, *tendrement.*

En peignant votre amour vous peignez ma tendresse
Excepté... que mon cœur n'en est jamais distrait.
Tout avec vous, tout de vous m'intéresse ;
Sans vous rien n'a pour moi d'attraits,
A rien mon ame n'est sensible...
Mais vous ? Ah ! Des Ronais ! comment est-il possible
Qu'on ait eu sur vous des soupçons
Que vous pouviez m'être infidele,
Et sur lesquels mon pere appuyoit ses raisons
De différer toujours ?

DES RONAIS, *avec un peu de trouble.*

Eh ! mais, mademoiselle,
Eh ! mais, sur ma légèreté
Vous a-t-il jamais rapporté
La preuve d'aucun fait ?

MARIANNE.

Non, je vous rends justice.
Peut-être ces soupçons ne sont qu'un artifice
Pour mieux colorer ses délais.
J'aime à le croire.

DES RONAIS, *vivement.*

Oh ! oui... Mais revenons, de grace,
A notre hymen... Si ce jour-ci se passe
Sans voir combler tous nos souhaits,
Si votre pere encor veut par de nouveaux traits
Fatiguer notre patience,
Avec respect alors élevez votre voix ;

Une conduite scandaleuse,
L'exemple affreux que vous donnez
A des enfans infortunés,
Et n'apperçoit pour tous qu'une fin douloureuse,
En les voyant après eux et vous ruinés,
Et du mépris public couverts et consternés.
Voilà, monsieur, voilà la peinture fidele
Qu'il peut se faire, lui, des plaisirs effrénés,
Des vices, qu'il traitoit presque de bagatelle
Quand leurs tristes effets, quand leur suite cruelle
Contre lui-même encor ne s'étoient point tournés.

DES RONAIS, *très déconcerté.*

Mon cher Clénard, vous outrez la matiere.
Vous vous êtes donné carriere;
Et monsieur Dupuis ne voit pas
Le mal si grand.

M. CLÉNARD, *entendant venir quelqu'un.*

Quelqu'un adresse ici ses pas...
Je vous laisse, monsieur.

(*il sort.*)

SCENE IV.

DES RONAIS, *immobile.*

Ce tableau-là m'effraie!
(*après un instant de silence.*)
Je sens bien au fond de mon cœur

Que, malgré toute sa rigueur,
Sa morale n'est que trop vraie!
Je suis et confus et surpris
Lorsque je me rappelle en secret ma foiblesse...
J'ai pu céder à la Comtesse
Pour qui je n'eus jamais que du mépris,
Et j'ai trahi lâchement la tendresse
De l'objet dont je suis épris,
De Marianne que j'adore,
Que je n'ai pas cessé d'adorer un moment!
Par bonheur du moins elle ignore
Ce passager égarement...
Depuis un mois qu'il dure il a fait mon tourment.
Ah! de ce vain amusement
Mes remords l'ont vengée, et la vengent encore.
Mais c'est elle enfin... la voici!

SCENE V.

DES RONAIS, MARIANNE.

MARIANNE, *avec un air de surprise.*

Comment! c'est vous, monsieur? quoi! si matin ici!
C'est une chose singuliere!

DES RONAIS.

Aussi, mademoiselle, aussi
Est-ce sur l'ordre exprès de monsieur votre pere,
Qui veut qu'avant midi...

Mais pour le mieux sentir écoutez jusqu'au bout.
Sachez que pour ce mariage
De son pere cruel il fut déshérité ;
Il lui resta pour tous biens son courage,
Qui lui servit. Sa fortune est l'ouvrage
Et le fruit de sa fermeté;
Et s'il s'est vu dans la calamité,
C'est son amour pour moi, c'est sa tendre imprudence
Qui causa seule son malheur.
Jugez par-là jusqu'où mon cœur
Doit porter la reconnoissance!
Et c'est avec respect, et c'est dans le silence
Qu'il faut attendre mon bonheur
D'un pere... à qui je dois une double existence.

DES RONAIS, *très vivement.*

Non, je ne fais plus d'instance ;
Et ce mortel vertueux
Ne peut former, quand j'y pense,
D'autres desirs, d'autres voeux
Que ceux de nous rendre heureux;
Et je reprends l'espérance
De le voir en ce même jour
Couronner notre constance,
Vos vertus et mon amour.

MARIANNE, *d'un air content.*

Il veut notre bonheur... oui ; mais, à notre tour,
Occupons-nous de la maniere,
Et parlons de notre ancien plan,

De nos projets pour rendre heureux ce digne pere,
Sitôt que nous serons mariés...

DES RONAIS.

Oh! j'espere
Par mes soins chaque jour le rajeunir d'un an,
Par des riens qui font tout le charme de la vie,
Quand ils naissent du sentiment.
Par exemple les soirs, s'il est seul un moment,
Je lui lis, ou je cause, ou je fais sa partie...
Je veux pour ses plaisirs, pour son amusement,
Pour contenter ses goûts mettre tout en pratique.

MARIANNE.

Il a celui de la musique...

DES RONAIS.

Je le sais bien; il faut tous les hivers
Doubler le nombre au moins de nos concerts.

MARIANNE.

Oui; mais parlons de ses soirées.
Les miennes lui sont consacrées
Depuis qu'il ne sort guere, et qu'il ne soupe plus:
Je lui continuerai ces devoirs assidus,
Je lui tiendrai toujours fidele compagnie;
Mais sans vous gêner, vous?

DES RONAIS.

Me gêner? mais alors
Je vous promets pendant sa vie
De ne jamais souper dehors.

Votre majorité, sans blesser la décence,
Peut aujourd'hui faire parler des droits.

MARIANNE, *d'un ton ferme et tendre.*

Des droits?... A cet égard perdez toute espérance.
Quoi ! des droits contre un pere? Eh ! peut-on en avoir?
Moi d'ailleurs je n'en ai pas même en apparence;
Et si j'en avois, loin de les faire valoir,
Je me renfermerois encor par préférence
Dans les bornes de mon devoir
Et d'une juste obéissance.

DES RONAIS, *avec impatience.*

C'est outrer le respect et la reconnoissance.
Je connois vos devoirs, je les vois, les sens bien:
Mais n'a-t-il pas les siens et ne vous doit-il rien?

MARIANNE, *avec douceur.*

Non, rien du tout, monsieur.

DES RONAIS.

C'est avoir bien envie
De s'aveugler !... Cruelle ! est-ce là de l'amour?
Est-ce-là comme j'aime? Ah ! votre ame, en ce jour,
A votre pere en esclave asservie...

MARIANNE.

Ah ! vous ignorez, Des Ronais,
Que le moindre de ses bienfaits
Est de m'avoir donné la vie !

DES RONAIS.

De grace, expliquez-vous?

MARIANNE.

Si vous saviez, oh! ciel!
Quel est, quel fut pour moi son amour paternel...
A ce souvenir qui m'enflamme
Je me dois de vous faire ici l'aveu cruel
D'un fait... que je voulois renfermer dans mon ame,
(Non par rapport à moi; vous le verrez assez:)
Mais puisqu'enfin vous me pressez
Sur mes prétendus droits, apprenez... Je balance.

DES RONAIS, *très tendrement.*

Parlez; je vous adore, et vous me connoissez.

MARIANNE, *avec effusion d'ame.*

Oui, mon cher Des Ronais, je vous estime assez
Pour vous dire avec confiance
Que, victime par ma naissance
Des préjugés et de l'opinion,
Mon pere, malgré sa famille,
Long-tems après fit pour sa fille
Du sceau des lois marquer son union.
De son amour pour moi son hymen fut le gage.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Divine Marianne! ou j'aimerois bien peu,
Ou vous devez penser que ce pénible aveu
Auquel l'amour d'un pere aujourd'hui vous engage,
Loin de diminuer mon respect et mon feu,
Me touche, et vous honore à mes yeux davantage.

MARIANNE, *avec chaleur.*

Vous voyez que je lui dois tout:

Vous ne perdrez pas votre tems ;
Car en votre faveur je prétends me défaire
De ma charge, ici, pour le prix
Qu'en sept cent trente je la pris.
C'est sur le pied de sa finance.

DES RONAIS, *transporté de joie.*

Je vous entends, et ma reconnoissance...

MARIANNE, *aussi très vivement.*

Ah ! mon pere !...

DES RONAIS.

Ah ! monsieur !... Dans mon ravissement....

M. DUPUIS.

Arrêtez ; en ceci je n'ai d'autre mérite
Que les pas que j'ai faits pour avoir l'agrément.
Depuis quatorze mois que je le sollicite,
C'est de dimanche seulement
Qu'ils me l'ont accordé. Courez donc au plus vîte
Faire au ministre en ce moment,
Mon cher ami, votre remerciement.
Je fis le mien hier. Allez. L'heure prescrite
Est midi ; midi va sonner.
Avec nous revenez dîner ;
Mais, partez.

DES RONAIS, *hors de lui-même.*

Oui, j'y cours, j'y vole.
Car par-là notre hymen, dont je ne doute plus...
Ah ! ma reconnoissance !... Ah ! dans l'ivrese folle...
L'ivresse de ma joie... Un désordre confus...

Mon cœur, pour trop sentir, ne rend point... La parole
Me manque... Embrassez-moi.
(*il embrasse M. Dupuis, et sort.*)

SCENE VIII.

M. DUPUIS, MARIANNE.

M. DUPUIS, *avec un feint étonnement.*
Quels transports superflus!
Comme pour cette charge il s'enflamme lui-même!
Sa reconnoissance est outrée, et me déplaît.
Je ne lui voudrois pas cette chaleur extrême
Pour un objet qui n'est que de pur intérêt.

MARIANNE.
Lui! qu'un vil intérêt?... Mon pere, est-il possible
Que vous puissiez l'en soupçonner?
Sur cet objet s'il a paru sensible,
S'il vient de s'en passionner,
C'est qu'il voit, c'est que j'envisage
Que cet arrangement fait notre mariage;
Et qu'enfin il n'est plus obscur
Qu'il rend notre bonheur aussi prompt qu'il est sûr.

M. DUPUIS, *souriant malignement.*
Oh! pour sûr, il est sûr; mais point si prompt.

MARIANNE.
Qu'entends-je?

MARIANNE.

Ainsi donc tous ses goûts vont devenir les nôtres,
Ou les nôtres aux siens en tout seront soumis ?
Sur-tout ayons grand soin que ses anciens amis
Soient mieux reçus de nous que les miens et les vôtres.

DES RONAIS.

Eh ! mais, si vous voulez, nous n'en verrons point d'autres.
Quand nous serons unis par des liens sacrés
Tout m'est égal, et vous me suffirez.
Eh ! que m'importe après le reste de la terre?
Je n'y vois rien que mon amour.

MARIANNE, *tendant la main à Des Ronais.*

Ah ! Des Ronais !... Voici mon pere de retour.

DES RONAIS.

Voyez-vous, voyez-vous avez lui son notaire ?
J'en tire un bon augure.

SCENE VI.

M. DUPUIS, M. GASPARD, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS, *d'un air de gaieté.*

Ah ! bon jour, mes enfans.
Je vais vous parler d'une affaire
Dont vous serez tous deux également contens...

(*à M. Gaspard en le conduisant au fond du théâtre.*)

Vous, monsieur Gaspard, pour bien faire,
Dans mon cabinet, là-dedans,
Passez toujours; et près de mes regîtres,
Sur mon bureau, vous trouverez les titres
Et les papiers qu'il vous faut pour pouvoir
Faire notre contrat, et vous viendrez ce soir
A huit heures ici prendre nos signatures.

M. GASPARD.

Je le rapporterai, monsieur, fait et parfait.

M. DUPUIS.

Il vous faut quelque tems pour vous bien mettre au fait.
Je vous joins tout-à-l'heure.

DES RONAIS, *bas, à Marianne.*

Ah! je vois que l'effet
Suit de bien près mes conjectures,
Et notre mariage est fait.

(*M. Gaspard sort.*)

SCENE VII.

M. DUPUIS, MARIANNE, DES RONAIS.

M. DUPUIS.

Eh bien! mons Des Ronais, contre mon ordinaire,
Si je vous mets dès le matin aux champs,

M. DUPUIS, *du ton le plus railleur.*

Eh ! oui... oui-dà ! je me rappelle,
Ma chere enfant, qu'à son âge autrefois
Tout comme lui j'étois aussi fidele
A plusieurs femmes à la fois...
(*voulant sortir.*)
Mais ce notaire attend.

MARIANNE, *l'arrêtant.*

De grace,
Un instant !

M. DUPUIS.

Soit, un instant, passe.

MARIANNE, *d'un air pressant.*

Mais du moins dites-moi vos nouvelles raisons
Pour le mettre encore à l'épreuve :
Le condamnerez-vous sur de simples soupçons ?
N'en faut-il pas donner la preuve ?

M. DUPUIS, *légèrement et en badinant.*

Oh ! la preuve... Nous y voilà :
Eh ! jamais en peut-on donner de tout cela ?
Ce que je sais c'est qu'une très bonne ame,
Un homme fort zélé, m'a dit que ce galant
Etoit fort aimé d'une dame
D'un état même très brillant ;
Et justement c'est là ce que je blâme.
C'est tout ce que je crains qu'un tel attachement.
Je passerois plutôt un simple amusement ;
Mais le goût que l'on prend pour une honnête femme

(Ainsi qu'on les appelle en ce siecle charmant)
Apporte nécessairement
Le trouble dans une famille.

MARIANNE.

Eh! mais, mon pere...

M. DUPUIS.

Eh ! mais, ma fille...
(*voulant encore s'en aller.*)
Pensez-y bien... Je vais...

MARIANNE, *l'arrêtant encore.*

Mais encore un moment.
Si ce n'est point un conte ridicule,
On vous l'aura nommée, on vous aura tout dit.

M. DUPUIS.

Point du tout; par un vain scrupule,
Sottement, l'on s'est interdit
De me nommer la dame.

MARIANNE, *presque en pleurant.*

Allons, c'est une fable !

M. DUPUIS, *d'un ton sérieux.*

Ce fait peut être faux, mais il est vraisemblable.
Ainsi je dois attendre, et ne rien hasarder...
(*d'un ton affectueux et avec le plus grand attendrissement.*)
Mais une vérité constante,
Que tu vois que je sens, qui m'est toujours présente,
Et que mon cœur se plaît à te persuader,
C'est que je t'aime, et que jamais un pere

M. DUPUIS.

L'agrément d'une place étant fort incertain,
Pour prévenir ma mort d'avance je m'arrange :
Je lui cede ma charge, et lui promets ta main...
Ta main; c'est mon projet: ne crains pas que j'en change...
(*d'un ton léger et en riant.*)
Mais si vous vous flattiez que ce sera demain,
Tous deux vous avez pris le change.

MARIANNE.

Mon pere !... Des Ronais...

M. DUPUIS.

J'estime Des Ronais,
Je l'aime... de mon cœur il a fait la conquête:
Il m'aime aussi... du moins j'ai de sa part cent traits
De son amitié tendre et de son ame honnête...
Je répondrois de Des Ronais...
(*achevant d'un ton badin et en riant.*)
Si l'on pouvoit répondre avec raison jamais
D'un homme, quel qu'il soit.

MARIANNE, *vivement.*

Eh bien! qui vous arrête?

M. DUPUIS, *d'un ton affectueux et tendre.*

Rien. Tu vois qu'aujourd'hui j'assure son destin.
Ma charge (au prix que je la lui fais prendre)
Est un signe évident, c'est un gage certain
Pour lui de mon amitié tendre;
Et qui doit lui prouver à ne pas s'y méprendre
Que c'est mon cœur qui le choisit pour gendre...

Et même, par malheur, si je mourois demain,
Je t'ordonne, entends-tu? de lui donner la main...
(*d'un ton badin et léger.*)
Mais je vis; et je veux attendre avec prudence
Qu'enfin son caractere ait pris
Plus de maturité, toute sa consistance.
Trop galant, à présent...

MARIANNE.

Oh! mon pere, d'avance
Je vous préviens qu'ici je réduis à leur prix
Les soupçons qu'on vous donne: ont-ils quelque apparen

M. DUPUIS, *en riant.*

S'ils en ont?... Là-dessus, malgré ton assurance,
Je puis, en te disant ce qu'hier j'en appris,
En alarmer justement tes esprits...
Mais non; je te l'épargne: il suffit qu'il se range.
Moi, je veux t'assurer un bonheur sans mélange;
Et dans ce siecle des bons airs,
Quoique je sente bien qu'on va trouver étrange,
Quoique ce soit me donner un travers
D'exiger qu'un mari n'aime rien que sa femme,
Je prétends cependant...

MARIANNE, *avec impatience.*

Eh quoi? mon pere, eh quoi?
Moi, je suis sûre de son ame;
Des Ronais n'aime rien que moi:
Il m'est fidele.

N'aima sa fille autant que moi...
(*la serrant tendrement entre ses bras.*)
Ma chere enfant, j'ai mis en toi
Ma félicité tout entiere...
(*la voyant tout en pleurs.*)
Retiens les larmes que je voi.
Si tu savois pour toi jusqu'où va ma tendresse,
L'excès de sa délicatesse...
Tu sentirois que c'est bien malgré moi
Que j'afflige ton cœur; que malgré moi j'emploie...

MARIANNE, *se retirant en pleurant.*

Mon pere, à son retour, quand il va tout savoir,
Des Ronais passera de l'excès de la joie
Au comble, hélas! du désespoir!
(*elle sort.*)

SCENE IX.

M. DUPUIS.

Ah! ce n'est point sans une peine extrême
Que je suspends, que j'éloigne l'hymen
De ces deux chers enfans, que j'aime!...
(*d'un ton ferme.*)
Mais tout me prouve à l'examen
La vérité de mon systême;
Et mon expérience même
M'a trop fait par malheur connoître les humains!

(*d'un ton vif et plus ferme encore.*)

A cet hymen si je donnois les mains,
Abandonné dans ma vieillesse,
Réduit à cet état dont j'ai cent fois frémi,
Je vivrois seul, et mourrois de tristesse
De perdre en même tems ma fille et mon ami!
C'est cette juste défiance
Que je renferme dans mon sein,
Dont j'épargne à leurs cœurs la triste connoissance,
Qui ne feroit qu'augmenter leur chagrin...
Et pour donner en apparence
Quelque motif à mes délais,
Sur ses exploits galans j'attaque Des Ronais:
Ce n'est qu'un voile adroit pour couvrir le mystere
Que de mon secret je leur fais...
Mais finissons avec notre notaire;
Nous songerons au reste après.
D'abord gagnons du tems. Ma fille et Des Ronais
Auront beau m'accuser d'une injustice extrême,
Je ne dois point aux dépens de mon cœur,
Pour faire plutôt leur bonheur,
Me rendre malheureux moi-même.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

M. DUPUIS.

Ceci ne tourne point au gré de mes souhaits ;
Ma fille ne croit point l'intrigue
De la dame inconnue avec mon Des Ronais ;
Et mon esprit se lasse en vain et se fatigue
A pouvoir en donner la preuve par des faits,
Et cette preuve est pourtant nécessaire
Pour obliger nos amans à se taire,
Pour justifier mes délais.
Clénard pourroit me la donner peut-être,
Ou du moins me servir dans cette affaire-ci...
Il me suivoit, il devroit être ici...
(*voyant entrer M. Clénard.*)
Mais c'est lui que je vois paroître.

SCENE II.

M. CLENARD, M. DUPUIS.

M. DUPUIS, *d'un air léger.*

Monsieur Clénard, quoi! ne sauriez-vous rien
(Mais parlez-moi du fond de l'ame)
Du commerce galant de cette grande dame
Et du cher Des Ronais qui s'en cache si bien?

M. CLÉNARD.

Oh! rien sur tout cela; monsieur, je ne sais rien.

M. DUPUIS, *d'un air railleur.*

Je vous entends, l'homme de bien!
Vous faites l'ignorant; mais j'ai quelqu'un d'alerte
A la suite de tout ceci,
Qui m'en fera la découverte.
Très impatiemment j'attends sa lettre ici.

M. CLÉNARD, *vivement.*

Peut-être ne faut-il que cette lettre aussi
Pour que de ces soupçons votre ame soit guérie.
Mais il est un moyen plus sûr, et que voici:
Pour mettre fin à sa galanterie,
Sans un plus sévere examen,
Par les liens d'un prompt hymen,
Unissez-les.

M. DUPUIS.

Halte-là, je vous prie!

Mon cher monsieur, laissez là vos avis...
(*très amèrement.*)
Ses intérêts par vous sont bien suivis !
Je vois toujours combien, dans le tems où nous sommes,
L'on doit peu compter sur les hommes,
Même sur ceux qu'on a le mieux servis !

M. CLÉNARD, *vivement.*

Jamais le reproche n'offense
Que celui qui l'a mérité.
Je vous ai dit la vérité.
Après que sur ce point je me suis contenté,
Soupçonnez-moi de fausseté,
Croyez-moi sans reconnoissance ;
Sur monsieur Des Ronais, sur moi, sans équité
Etendez votre défiance,
Dont l'excès... Mais, monsieur, n'imaginez-vous pas ?...
Quoi ! n'avez-vous point vu d'honnête homme ici-bas ?

M. DUPUIS, *reprenant le ton badin.*

Pas autrement encore, en conscience !
Mais il faut prendre patience,
Peut-être j'en verrai ; par la suite des tems
Cela viendra. Je n'ai que soixante-douze ans.

SCENE III.

M. DUPUIS, M. CLÆNARD, UN LAQUAIS *apportant des lettres.*

LE LAQUAIS.

Monsieur, voici vos lettres.

M. DUPUIS, *avec empressement.*

Donne vîte,
Donne, je les attends.

(*le laquais sort.*)

M. CLÉNARD.

Moi, monsieur, je vous quitte,
Pour vous les laisser lire en pleine liberté.

(*il sort.*)

SCENE IV.

M. DUPUIS.

Oh! si c'est un fond d'équité
Qui force cet homme à se taire,
Je ne rencontre donc jamais de probité
Que lorsqu'à mes desseins je la trouve contraire.
(*jetant les yeux sur le paquet de lettres qu'il tient.*)
Mais dans mon embarras me voilà rejeté
Si je ne tire point d'ici quelque clarté...

Voyons donc... Celles-ci sont des lettres d'affaire...
Encore... encor... Je les lirai demain...
(*il les met à mesure dans sa poche, et s'arrête à une petite lettre écrite sur du papier à la mode.*)
Peut-être celle-ci vient de mon émissaire,
Car je n'en connois pas la main...
(*jetant un coup-d'œil sur le dessus de cette lettre.*)
Elle vient de Paris ; elle n'est point timbrée...
Que diable ! elle est cruellement ambrée !
(*mettant ses lunettes pour en lire l'adresse.*)
Bon !... A monsieur, monsieur Dupuis...
(*il lit bas le dedans de la lettre.*)
Lisons... Je ne sais où j'en suis !...
(*continuant de lire bas, et s'arrêtant par intervalles.*)
C'est un poulet ! Parbleu ! je n'ai plus de maîtresse !...
Est-ce que je me tromperois ?
Aurois-je donc mal lu l'adresse ?...
(*relisant l'adresse de la lettre.*)
Non. A monsieur Dupuis... chez monsieur Des Ronais.
(*avec la joie la plus marquée.*)
Bon ! je n'avois pas lu l'adresse tout entiere.
La dame s'est trompée en mettant le dessus.
A présent je n'en doute plus ;
Et je vois d'ici la maniere
Dont s'est fait cet heureux quiproquo-là !... J'y suis !
En écrivant le dessus de sa lettre,
Bonnement elle aura cru mettre :

A monsieur Des Ronais, chez... chez monsieur Dupuis
(*d'un ton sérieux en se promenant.*)
J'aurois à me faire un scrupule
Si j'avois par ma faute ouvert un tel billet :
(*gaiement.*)
Mais c'est la leur... Il seroit ridicule
De ne pas profiter de ce tendre poulet,
Qui peut à mes délais servir de bon prétexte...
Relisons, et prenons d'après ceci mon texte.
(*il lit en marmottant entre ses dents, et laisse par intervalles échapper quelques mots.*)

« Hon... hon... hon... *à votre comtesse*... Hon...
« hon... hon... hon... *c'est jeudi le jour*... Hon...
« hon... hon... *mon cher Des Ronais* », et cætera.

C'est un bon rendez-vous, et donné pour jeudi
A Des Ronais, et par une comtesse,
Qui ne se nomme pas... Mais à ce ton hardi
Du très grand monde... au style aisé, plein de noblesse,
Cette femme-là me paroît
Être de la plus haute espece.
C'est de ces femmes qu'on connoît.
Dans le fond je sens bien que c'est une misere
Qu'un tel arrangement... Je ne m'alarme guere
D'un goût foible où le cœur n'est jamais pour rien. Mais
Puisque j'ai preuve en main de cette belle affaire,
Je veux, au bruit que je prétends en faire,
Que sur ce point-là Des Ronais

Juge mon courroux fort sincere,
Et là-dessus appuyer mes délais...
(*de l'air le plus malin et avec la joie la plus vive.*)
Dans la circonstance où nous sommes,
Notre ami, vous avez un rendez-vous jeudi !
Ah ! quelle joie ! ah ! quel heureux coup d'étourdi...
(*d'un ton sérieux et ferme.*)
Le hasard m'a toujours mieux servi que les hommes.
(*appercevant sa fille et Des Ronais.*)
Mais ma fille avec lui paroît.

SCENE V.

M. DUPUIS, DES RONAIS, MARIANNE.

DES RONAIS, *au fond du théâtre, à Marianne.*
Eh ! se peut-il que cela soit ?

MARIANNE.
Rien n'est plus vrai.

DES RONAIS.
C'est un fait incompréhensible !

M. DUPUIS, *à part.*
Conservons bien notre sang froid.

DES RONAIS, *à Marianne, en avançant.*
Mademoiselle, non... non, il n'est pas possible...

MARIANNE.
Mais si vous ne m'en croyez pas,
Venez le demander à mon pere lui-même.

DES RONAIS, *avec colere.*

Lui demander! le puis-je?... Hélas!
Je crains dans ma colere extrême....

MARIANNE.

Parlez-lui; mais modérez-vous.

DES RONAIS, *à M. Dupuis, avec une colere qu'il veut retenir, et qu'il laisse échapper malgré lui.*

Dois-je croire, monsieur, qu'éprouvant ma constance,
Que lui portant les derniers coups,
Et de prétextes vains lassant ma patience,
Vous différiez encor notre hymen?

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et froid.*

Calmez-vous.
Mon dieu! pourquoi vous mettre en un si grand courroux?
Ne vous croyez-vous pas sûr de votre innocence?
Là, sans aigreur expliquons-nous.
Ah! sans choquer les vraisemblances,
Pour vos galantes imprudences
J'ai pu souvent avoir quelques doutes sur vous.

MARIANNE, *vivement.*

Eh! ces doutes, mon pere, il les levera tous:
Tous ces doutes sur lui détaillez-les, de grace;
Il les éclaircira.

M. DUPUIS.

Mais, moi, je n'en ai plus;
Ils sont tous éclaircis, ils sont tous résolus.
Depuis que je ne vous ai vus
Les choses ont changé de face.

MARIANNE.

J'en étois sûre, et je l'avois bien dit
Que Des Ronais m'étoit fidele !

M. DUPUIS, *ironiquement.*

A présent c'est sans contredit !...
Mais moi, ma chere demoiselle,
Mais moi pouvois-je deviner
Qu'en ce siecle léger l'on fût amant fidele ?
Or j'ai donc pu le soupçonner,
Quoiqu'il vous adorât, d'aimer une autre belle...
(*se retournant vers Des Ronais, avec un rire moqueur.*)
Et cela doit se pardonner.

DES RONAIS, *ne se possédant plus.*

Monsieur, quittez ce ton d'ironie éternelle :
N'avez-vous pas de façon moins cruelle
Pour trahir vos engagemens ?

M. DUPUIS.

Trahir... A vos emportemens
D'un ton plus doux je vais répondre ;
Car dans cet instant-ci je veux, pour vous confondre,
Prendre pour votre hymen tous nos arrangemens...
(*à Marianne très vivement.*)
Assuré maintenant du cœur constant et tendre
De monsieur Des Ronais, je sens qu'il faut me rendre,
Et couronner un si loyal amour !

DES RONAIS, *à part.*

C'est encor là quelque détour !

M. DUPUIS.

Que dites-vous tout bas? Ecoutez donc, mon gendre;
Allons, pour votre hymen sur-le-champ prenons jour.

DES RONAIS, *d'un air troublé.*

Oui... monsieur...

M. DUPUIS, *avec malignité.*

Voyons donc celui que l'on peut prendre,
Voyons... C'est aujourd'hui mardi...
Il nous faut le tems nécessaire;
L'arrangement préliminaire
Lui seul peut tout au plus se finir mercredi...

DES RONAIS.

Eh! bien, monsieur, prenons jeudi.

M. DUPUIS, *d'un ton badin.*

Mais vous êtes un étourdi,
Car jeudi vous avez affaire.

DES RONAIS, *étonné.*

Affaire?

MARIANNE, *à part et avec surprise.*

Affaire?

M. DUPUIS, *à Des Ronais.*

Affaire... oui, monsieur, affaire, oui.
(*à Marianne.*)
Un engagement tout contraire,
Que je lui sais, et qui doit fort lui plaire,
L'empêche, mon enfant, de nous donner jeudi.

DES RONAIS, *d'un air embarrasé et inquiet.*

Je n'en ai point d'abord... Mais en est-il qui tiennent...

MARIANNE, *à son pere.*

Que veut dire un engagement?

DES RONAIS, *à M. Dupuis.*

Je ne vous comprends nullement:
Ce soir, demain, jeudi; tous les jours me conviennent.

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Ils ne vous conviennent pas tous:
Pour jeudi je sais mieux vos affaires que vous...
(*lui montrant la lettre de la comtesse.*)
Regardez... Cette lettre étoit à mon adresse;
Elle est pour vous cependant...
(*d'un ton sérieux et affirmatif.*)
C'est par méprise, sans finesse
Que je l'ai lue, et par pur accident.

MARIANNE, *avec vivacité.*

De qui la lettre est-elle?

M. DUPUIS, *d'un ton railleur.*

Elle est d'une comtesse,
Que je ne connois pas, mais que probablement
Monsieur connoît beaucoup... mais excessivement!

DES RONAIS, *à part.*

Je suis perdu!

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Comment?

M. DUPUIS, *à Marianne, en lui montrant Des Ronais.*

Tiens, tiens; vois-tu son trouble?
J'en suis édifié! cela marque un bon fond.

DES RONAIS, *balbutiant.*

Je ne me... trouble... point.

M. DUPUIS, *en riant, à Marianne.*

Son embarras redouble:
Sa voix, ses yeux, son air, sa peur, tout le confond.

MARIANNE, *du ton de l'incertitude.*

Mais c'est peut-être un tour que l'on lui joue,
Pour que ma jalousie...

M. DUPUIS.

Un moment, un moment:
Lisons la lettre; et qu'il la désavoue,
Ou qu'il s'en justifie.

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Eh! bien, monsieur... Comment!
Vous ne répondez rien?... Ah! Des Ronnais!

M. DUPUIS.

Ecoute
Le billet qu'on écrit à cet homme galant;
Tu verras que tantôt j'avois raison sans doute.
Pour l'épouser si vîte il est trop sémillant.
(*il veut lire.*)

« Ce lundi... »

DES RONAIS, *voulant l'empêcher de lire.*

Eh! par grace!...

M. DUPUIS.

Oh! non pas!... Sans votre façon dure,
Vos reproches amers sur ma mauvaise foi,
Ce n'eût été qu'entre vous seul et moi

Que j'eusse fait cette lecture ;
Mais, pour me disculper de tous mes torts, je vois
Qu'à ma fille à présent malgré moi je la dois...
(*se retournant vers sa fille.*)
Lisons donc pour cela la lettre de la dame.
(*il lit.*)

« Ce lundi ».

« Comment donc ! depuis plus d'un mois vous « tournez la tête à votre comtesse, et il y a huit « grands jours qu'elle n'a entendu parler de vous ! « Voilà une bonne folie ! Ceci auroit tout l'air « d'une rupture, si je voulois y entendre ; sur-« tout depuis la derniere lettre que j'ai reçue de « vous, et qui étoit si gauche !... Mais finissons « ceci : les ruptures m'excedent ; tout cela m'en-« nuie, et je vous pardonne ». (*interrompant sa lecture.*)

Au fond pourtant c'est une bonne femme !
Quelle clémence ! la belle ame !

(*il continue de lire.*)
« C'est jeudi le jour de ma loge à l'opéra : venez. « Je reviens exprès de la campagne ce jour-là pour « souper avec vous... Je vous menerai, et vous « ramenerai. A jeudi donc ; je le veux : entendez-« vous que je le veux ? Tâchez de quitter vos Du-« puis de bonne heure ». (*s'interrompant.*) Vos Dupuis ? (*il continue de lire.*) « Je vous défends

« sur-tout de me parler de cette petite fille, (*il*
« *ôte son chapeau à Marianne.*) et de m'en dire
« tant de merveilles : il y a de quoi en périr d'en-
« nui; ou, ce qui seroit cent fois pis encore, il
« faudroit en devenir jalouse... A jeudi, mon cher
« Des Ronais. Rancune tenante, au moins. »
(*il regarde Des Ronais et Marianne tour-à-tour, et ils restent tous un moment sans parler.*)
Qu'est-ce? Eh bien! vous voilà tous deux pétrifiés!
(*à Marianne.*)
Ma fille, vous voyez, sans que je le prononce,
Tous mes délais justifiés...
(*à Des Ronais, en lui remettant la lettre de la comtesse.*)
Comme un homme poli, vous, vous devez réponse
A ce billet galant, vif et des plus instans;
Et pour la faire, moi, je vous donne du tems...
Mais, mais, beaucoup !... un tems considérable!

MARIANNE, *à Des Ronais, du ton du sentiment.*

Quoi! vous me trompiez? vous! quoi! vous, Des Ronais, vo

M. DUPUIS, *d'un ton de gaieté.*

Eh vraiment, il nous trompoit tous!

DES RONAIS, *d'un air modeste et affligé.*

Eh! monsieur! est-ce à vous de me trouver coupable?
J'aurois bien des moyens pour me justifier,
Si je n'avois en vous un juge qui m'accable,
Et qui ne veut que me sacrifier!

MARIANNE, *avec un peu de dédain.*

Vous vous justifieriez?

M. DUPUIS, *d'un air triomphant.*

On peut l'en défier!

DES RONAIS, *à Marianne, en se jetant à ses pieds.*

Non vis-à-vis de vous, divine Marianne!
Je suis un criminel qui tombe à vos genoux:
Je mérite votre courroux;
Et moi-même je me condamne,
Je m'abhorre! Qui? moi! j'ai pu blesser l'amour...
L'amour que j'ai pour vous!... Par un juste retour
Punissez-moi, soyez impitoyable;
De votre colere équitable
Faites-moi sentir tous les coups,
(*en se relevant.*)
Je ne m'en plaindrai pas. Mais vous, monsieur, mais vous!
Si vous ne cherchiez pas des prétextes plausibles
Pour pallier vos refus éternels,
Tous mes torts à vos yeux seroient moins criminels;
Ils seroient moins irrémissibles!

M. DUPUIS, *d'un air ironique.*

Vous le croyez?

DES RONAIS, *vivement.*

Oui, sans cela, monsieur,
Vous ne me feriez pas un crime d'une erreur,
Que l'on pardonne à l'âge, et qu'il m'a fait commettre.
Vous me justifieriez vous-même, et par la lettre

Dont ici contre moi vous venez d'abuser...
Rien n'est plus vrai... Vous avez trop d'usage,
D'habitude du monde, et vous êtes trop sage
Pour que ce vain écrit qui sert à m'accuser,
Ne pût si vous vouliez tourner à m'excuser...
Examinons-le, et voyons ce qu'il prouve.
Voici d'abord ce que j'y trouve:
(*il lit.*)
« Comment donc! depuis plus d'un mois
« vous tournez la tête à votre comtesse? »
(*interrompant sa lecture.*)
Depuis un mois... Ce fut au bal de l'opéra
Que s'engagea cette sotte aventure...
Voyez... Mais pesez donc sur le tems qu'elle dure!
(*lisant.*)
« Et il y a huit grands jours qu'elle n'a entendu
« parler de vous... »
(*interrompant sa lecture.*)
Plus bas:
(*lisant.*)
« Ceci auroit tout l'air d'une rupture... »
(*interrompant sa lecture.*)
Oui, l'air d'une rupture!...
C'en est une, bien une, une qui durera,
Une bien complete, bien sûre,
Ou jamais femme n'y croira!

MARIANNE, *en soupirant et sans le regarder.*
Comment vous croire, vous?

DES RONAIS, *vivement.*

Que vous m'affligeriez
Si vous pensiez qu'en cette aventure fatale
Elle ait un seul instant été votre rivale !
Ne l'imaginez pas... vous vous dégraderiez.

M. DUPUIS, *à Marianne, d'un ton railleur et gai.*

Qu'il connoît bien le cœur des femmes!
Il est vif, éloquent !... Je ne suis plus surpris
S'il fait tourner la tête à de fort grandes dames !

MARIANNE, *à Des Ronais.*

Infidele !... eh ! voilà le prix...

M. DUPUIS.

Voilà comme l'amour échauffant ses esprits,
Et lui prêtant son éloquente ivresse,
Il enflamma cette comtesse,
Dont il étoit... et dont il est encore épris.

DES RONAIS, *impétueusement, à Marianne.*

Moi de l'amour pour elle ! Est-ce ainsi qu'on profane
Le nom d'amour ?... Le plus profond mépris
Est le seul sentiment, oui le seul, Marianne,
Qu'elle ait excité dans mon cœur.
Je le prouve encor par sa lettre.
(*lisant.*)
« Sur-tout je vous défends de me parler de
« Marianne... »

M. DUPUIS, *l'interrompant.*

Ah ! tout beau ! daignez me permettre...

Lisez comme on a mis, comme on a voulu mettre.
«Cette petite fille!»

DES RONAIS, *vivement.*

Eh bien! soit. Oui, monsieur.
(*lisant d'une maniere peu intelligible.*)
« Sur-tout je vous défends de me parler de
« cette petite fille... et de m'en dire tant de mer-
« veilles. »
(*à Marianne, en interrompant sa lecture.*)
Pendant le peu de tems qu'a duré mon erreur
Je n'étois plein que de vous-même;
Je ne lui parlois que de vous,
De votre cœur, de mon amour extrême,
De nos sentimens les plus doux;
Du desir vif, et du bonheur suprême
De me voir un jour votre époux.
Son orgueil, non son cœur, me paroissoit jaloux
De ces objets toujours présens à ma pensée:
Mais sans cesse mon cœur les lui présentoit tous;
Et, quoiqu'au fond de l'ame elle en fût offensée,
Elle-même elle étoit forcée
De ne me parler que de vous.

MARIANNE.

Hélas!

M. DUPUIS, *du ton du dépit.*

Quelle foiblesse extrême!
Tu t'attendris?

MARIANNE, *voulant cacher son trouble.*

Moi ! je m'attendris, moi ?

M. DUPUIS.

Eh ! mais, sans doute. Eh ! parbleu ! je le voi.
(*du ton le plus railleur.*)
Pauvre dupe ! crois-tu que sans partage il aime ?

MARIANNE, *d'un ton tendre et troublée.*

Mon pere ! eh ! je ne crois rien, moi !

DES RONAIS.

Ah ! croyez que vous seule, et toujours adorée,
Vous régnâtes toujours sur ce cœur emporté
Par une folle ardeur de si peu de durée...
(*à M. Dupuis.*)
Et pour vous pénétrer de cette vérité,
Regardez Marianne... et voyez d'un côté
La décence et l'honnêteté,
Le sentiment, une ame... eh! quelle ame adorable!
Sa tendresse pour moi... mais que j'ai mérité
De perdre en me rendant coupable ;
Et voyez de l'autre côté...

M. DUPUIS, *brusquement.*

Phébus que tout cela !

MARIANNE, *avec vivacité et trouble.*

Mais non. En vérité,
Je suis bien loin ici de prendre sa défense,
Ni même dans l'aveu de son extravagance
De vous faire observer au moins sa bonne foi...
Non, sa légèreté m'offense,

J'y suis sensible, je la voi.
Mais vous, mon pere, hélas ! pourquoi
En montrez-vous encor plus de courroux que moi?
Malgré toute la complaisance
Et le respect que je vous doi,
Voulez-vous enfin que je pense...

M. DUPUIS, *avec colere.*
(*à part.*)
Quoi donc ! que penses-tu ?... J'enrage !

MARIANNE, *avec un peu d'humeur.*
Mais je croi,
Sans m'éloigner trop de la vraisemblance,
Que les torts trop réels de monsieur Des Ronais
Vous servent bien dans les projets
Que vous vous étiez faits d'avance.

M. DUPUIS, *toujours avec colere.*
Quels projets! Ma conduite est toute simple... Eh! mais,
C'est le fait seul qui parle, et que je te présente:
Des Ronais aime ailleurs.

MARIANNE, *pleurant de dépit.*
Aimer! c'est bientôt dit;
Aimer !... Que votre ame est contente
(*à part.*)
D'appuyer sur ce mot... que mon cœur contredit!

M. DUPUIS, *d'un ton ironique et amer.*
Eh ! oui, flatte-toi donc que cette grande dame
N'a plus aucun droit sur son ame,
Et ne lui fera pas négliger les Dupuis,

Et la petite fille !

DES RONAIS, *en fureur.*

Ah ! monsieur, je ne puis
Tenir à ce reproche horrible !

MARIANNE, *à part.*

Eh ! son projet est bien visible !

DES RONAIS, *avec transport.*

Marianne, de mille coups
Je percerois ce cœur s'il eût été sensible
Un seul instant pour une autre que vous !

M. DUPUIS, *très brusquement.*

Bon! bon! discours d'amans!... Ils se ressemblent tous.

MARIANNE.

Non, ceux-là sont sentis !

DES RONAIS, *avec la derniere impétuosité.*

Sans doute, et c'est mon ame
Qui parle, qui vous peint, qui veut en traits de flamme
Dans votre cœur graver mon repentir !...
Dans le mien le remords s'est déja fait sentir.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon amour réclame
Contre l'erreur qui l'a surpris...
Si vous saviez tout le mépris
Que dès cet instant-là j'ai conçu pour moi-même,
Pour ma fatuité, pour ma foiblesse extrême.
(*se jetant aux pieds de Marianne.*)
Oui, Marianne, ici je le jure à vos pieds,
Malgré votre courroux, malgré vos justes plaintes,
Si vous aviez pu voir mes remords et mes craintes,

Vous-même vous me plaindriez.

MARIANNE, *avec émotion et dignité.*

Ecoutez, Des Ronais... Je veux votre parole
De ne revoir jamais la comtesse...

DES RONAIS, *avec transport.*

Ah! l'honneur,
L'amour font le serment; et si je le viole,
Que je perde à la fois la vie et votre cœur!

MARIANNE, *avec dignité et force.*

Je le reçois, et vous pardonne.

DES RONAIS, *se relevant.*

Trop généreuse amante!

M. DUPUIS, *en fureur, à Marianne.*

Eh! comment donc! comment!
C'est au moment où je vous donne
Une preuve invincible...

MARIANNE, *avec feu.*

Oui, c'est dans ce moment,
Mon pere, où dans l'aveu naïf de sa foiblesse,
Je vois moins son aveuglement
Que ses remords et sa tendresse,
Où de ce même égarement
Je crois voir et trouver la cause,
Et l'excuse dans vos délais...

M. DUPUIS, *en colere.*

Parbleu! ceci n'est pas mauvais,
Et c'est fort bien prendre la chose!
D'après cet éclaircissement,

Qui contre moi tourne directement,
Vous verrez que c'est moi qui suis coupable! En sorte...

MARIANNE.

Mon pere, pardonnez! je sens que je m'emporte;
Mais vous m'aimez, vous voulez mon bonheur:
Moi-même à nous unir souffrez que je vous porte.
L'hymen m'assurera de sa constante ardeur...
Des Ronais est rempli d'honneur:
Mon pardon généreux sur l'ame de monsieur
Doit faire une impression forte;
Et je vous réponds de son cœur.

M. DUPUIS, *hors de toute mesure.*

Quelle est ta caution? l'amour qui te transporte!
C'est une déraison qui me met en fureur!
Non, non, ce n'est qu'après les plus longues épreuves
Que je ferai de monsieur Des Ronais,
Qu'il sera ton époux... Je veux qu'il le soit; mais
De sa bonne conduite il me faut d'autres preuves:
Je n'agis point en étourdi!...
(*à Des Ronais du ton le plus ironique.*)
Non, monsieur, non, ce n'est point encor pour jeudi!

DES RONAIS.

Daignez m'écouter!

(*M. Dupuis sort.*)

SCENE VI.

DES RONAIS, MARIANNE.

DES RONAIS.

Il nous quitte !...
(*se jetant aux pieds de Marianne.*)
Ah ! Marianne, à vos genoux
Souffrez que je me précipite :
Mon cœur reconnoissant...

MARIANNE, *d'un ton triste et tendre.*

Arrêtez ; levez-vous.
Laissez-moi seule à mes pensées.
Restez ici ; ne suivez point mes pas.
(*elle veut s'en aller.*)

DES RONAIS, *hors de lui-même, et l'arrêtant.*

Je vois sur ma faute, en ce cas,
Que vos impressions ne sont point effacées.
O ciel ! quoi ! mon pardon, hélas !...

MARIANNE, *avec beaucoup de trouble.*

Monsieur, laissez ces vains éclats.
Je vous ai pardonné... je ne m'en repens pas ;
Et votre cœur n'est point fait pour l'ingratitude...
(*d'un ton entrecoupé et retenant ses larmes.*)
Mais mon esprit de son étonnement
N'est point encor remis... Un peu d'inquiétude
Me fait desirer un moment

De repos et de solitude.
Laissez-moi donc, de grace!
(*elle fait encore quelques pas pour sortir.*)

DES RONAIS, *l'arrêtant encore.*

Ah! que du moins
Je m'afflige avec vous des chagrins que je cause!

MARIANNE.

Non, demeurez... Souffrez que je m'oppose
A rendre vos yeux les témoins
Et d'un reste de crainte et de justes alarmes...

DES RONAIS, *voulant la suivre.*

Non, non; je dois vous suivre, et sur vos feux trahis...

MARIANNE, *d'un ton entrecoupé et pleurant.*

Non, je veux vous cacher mes larmes...
Restez, je le veux.

DES RONAIS, *s'inclinant*

J'obéis.

(*Marianne sort.*)

DES RONAIS, *seul.*

Pour obtenir ma grace entiere,
Et rendre en même tems le calme à ses esprits,
Cherchons quelque moyen dont la vive lumiere
Montre encor mieux l'amour dont mon cœur est épris.
(*il sort par le côté du théâtre opposé à celui par lequel Marianne est sortie.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DES RONAIS, *tenant une lettre ouverte.*

MARIANNE est plus calme enfin, et je respire...
Mais, pour satisfaire en ce jour
Ma délicatesse et l'amour,
Je veux encore ici lui lire
Ce billet que je viens d'écrire
A la comtesse... A sa campagne après
Je le lui fais rendre par un exprès;
Déja pour y voler comme je le desire,
La Brie est à cheval, et m'attend pour partir...
Le style seul du billet doit suffire
Pour dissiper et pour détruire
Jusqu'au moindre soupçon... Mais je la vois sortir.

SCENE II.

DESRONAIS, MARIANNE.

DES RONAIS.

Marianne, je vous conjure
Que, pour vous voir sceller mon pardon encor mieux,
Par grace vous daigniez jeter ici les yeux
Sur ce billet qui va confirmer ma rupture
Avec l'objet qui traversa mes vœux.

MARIANNE, *souriant et prenant le billet.*

Donnez; voyons-en la tournure.
(*jetant un coup-d'œil rapide sur le billet.*)
La lettre est froide ; elle est bien. Mais je veux
Que vous adoucissiez cette expression dure;
Ce mot seroit trop cruel.

DES RONAIS, *très vivement.*

Quoi ! c'est vous,
C'est vous dont l'ame généreuse,
Dont la main détourne les coups
Que je voulois porter à la femme odieuse
Qui m'attira votre courroux ?
L'expression n'est pas trop dure...
(*lui faisant relire bas l'endroit qu'elle veut qu'il adoucisse.*)
Quoi! trouvez-vous que ce soit une injure?
Ne sentez-vous pas bien qu'il faut?...

MARIANNE.

Non, Des Ronais ; il faut être juste, ou plutôt
Il faut aller plus loin en affaire semblable.
Une femme fût-elle encore plus blâmable,
Un galant homme doit toujours
Epargner la moins respectable,
Sur elle ménager son style et ses discours,
Ne pas même laisser échapper un murmure.
Changez donc... Mais laissons toute cette écriture...
(*déchirant le billet.*)
Je suis contente, et tout est oublié.

DES RONAIS, *avec la derniere vivacité.*

Que je me sens humilié !
O ciel ! combien tout ceci me condamne !
Ce pardon généreux, ces nobles sentimens
Ont pour jamais, charmante Marianne,
Posé le terme à mes égaremens...
Je le jure à vos pieds !

MARIANNE, *l'empêchant de se jeter à genoux.*

Tout est dit, et j'y compte.

DES RONAIS.

Je ne puis exprimer tout ce que mon cœur sent.
Mais avec votre pere il nous faut à présent
L'explication la plus prompte.

MARIANNE, *en soupirant.*

Hélas ! je viens de l'avoir :
Il ne m'a répondu que par un badinage
Qui m'a mise au désespoir.

DES RONAIS.

Eh bien ! c'est donc à moi, sans tarder davantage,
A le pousser à bout sur notre mariage...
Je vais lui parler seul d'abord; car sur ce point
Je saurai l'attaquer avec plus d'avantage
Et plus de force encor quand vous n'y serez point.
Outre qu'à mon amour la justice se joint,
Vos divins procédés font passer dans mon ame
Cette éloquence du cœur
Qui persuade et dont je sens la flamme.
De ce combat je sortirai vainqueur.

MARIANNE, *voyant paroître son pere dans le fond.*

Plongé dans la rêverie,
Il vient... Mais il ne nous voit pas.

DES RONAIS, *très vivement.*

Je cours donner un contre-ordre à La Brie,
Et dans l'instant je reviens sur mes pas
Terminer seul avec lui nos débats...
Vous cependant ne vous éloignez pas...
(*lui montrant une piece voisine.*)
Ecoutez tout de cette galerie;
Et s'il faut m'appuyer, paroissez, je vous prie.
(*Marianne sort d'un côté et Des Ronais de l'autre.*)

SCENE III.

M. DUPUIS.

Rien ne pourra-t-il ramener
Dans ma maison la paix intérieure?
J'ai bien fait aujourd'hui le plus morne dîner
Que l'on se puisse imaginer!
Voir d'un côté Marianne qui pleure;
De l'autre son amant triste et désespéré,
Prêt à faire éclater un dépit concentré...
Mais que leur vain chagrin augmente ou se dissipe,
Je soutiendrai tous leurs combats.
Je pars toujours de mon principe:
Non, ils ne se marieront pas,
Ils ont beau faire, avant le terme
Que je me suis prescrit, et que j'y mets,
Et que tous leurs efforts n'avanceront jamais.
J'ai la raison pour moi; je demeurerai ferme...
Marianne me quitte et vient de me presser.
Des Ronais va venir... S'ils vont recommencer,
Je leur dirai tout net ma façon de penser,
Et les suites qu'elle renferme...
(*appercevant Des Ronais.*)
Mais le voici.
(*Des Ronais paroît. Ils se saluent, et sont un instant sans se parler et à se regarder.*)

SCENE IV.

M. DUPUIS, DES RONAIS.

DES RONAIS, *d'un air doux et affectueux.*
Monsieur, au nom de l'amitié
Et de la plus vive tendresse,
De mes tourmens ayez quelque pitié !...
Ah ! si mon sort vous intéresse,
Vos yeux me verront-ils sans cesse
Dans la peine et dans la douleur,
Quand dans vos mains vous tenez mon bonheur ?

M. DUPUIS, *d'un air railleur et de gaieté affectée.*
Mon cher ami, je vous confesse
Que je ne puis croire au malheur
D'un galant tel que vous, d'un aimable vainqueur,
Adoré par une comtesse;
Sans ce que j'ignore d'ailleurs...
Sur vos pas, moi, je ne vois que des fleurs :
L'hymen les faneroit au printems de votre âge.

DES RONAIS.
Le trait piquant d'un cruel badinage
Passant le but le manque... il ne me touche plus.
Mais d'un ton sérieux traitons mon mariage,
Et parlons net là dessus,
Ou bien je prends tout ce langage

Et vos délais pour des refus.

M. DUPUIS.

A des réponses sérieuses
Croirez-vous gagner ?... en ce cas
Vous vous tromperiez fort !

DES RONAIS.

Vous ne m'effrayez pas
Par vos menaces captieuses !...
Dans mon esprit c'est un point arrêté :
Je veux percer l'obscurité
De ce mystere qui s'oppose
A toute ma félicité.
J'attends de vous, et l'honneur vous impose
De m'en développer la véritable cause.
Plus de détours, monsieur, et j'ose
En appeler à votre probité.

M. DUPUIS, *avec la derniere impatience.*

Eh bien ! vous saurez donc la chose.
Aussi-bien suis-je las d'être persécuté !
De mes délais apprenez donc la cause,
Et le principe où je suis arrêté...
(*hésitant et avec un peu de honte.*)
Il vient d'un sentiment que vous croirez bizarre,
(Quoique très vrai pourtant) et qui n'est point si rare;
Mais que dans la jeunesse on n'a point, mon ami :
C'est la défiance des hommes,
Qu'en moi l'expérience a trop bien affermi,
Sur-tout dans le siecle où nous sommes !...

C'est en partant d'après ce principe ennemi
Que j'entends, que je veux que votre mariage...
(*il dit les deux derniers vers avec peine et d'un ton entrecoupé et attendri.*)
Que vous pressez tous deux si fort,
Ne se fasse qu'après ma mort.

SCENE V.

M. DUPUIS, DES RONAIS, MARIANNE.

MARIANNE.

Qu'ai-je entendu, mon pere? Eh! quelle affreuse image!
Survivrai-je à ce coup du sort?...
Quoi! vous voulez que j'envisage
L'époque de mon mariage
Et mon bonheur dans votre mort?
Ah! parlez: quel sujet contre moi vous anime?
Qu'ai-je fait pour perdre à la fois
Votre tendresse et votre estime?

DES RONAIS, *très vivement.*

Son estime?... Hélas! je le vois,
Vous ignorez la défiance extrême
Dont son cœur s'est armé contre le genre humain:
C'est cette défiance même
Qui fait qu'il me refuse aujourd'hui votre main;
Il craint que devenu son gendre, moi, qui l'aime,
Je ne sois un ingrat demain;

Et que vous, sa fille, vous-même
Vous ne perdiez aussi tout sentiment humain !
Pour gagner son estime il n'est aucun chemin.

M. DUPUIS, *avec beaucoup de tendresse.*

Non, mes enfans, je vous estime
Et je vous aime tous les deux;
(*reprenant un ton ferme et décidé.*)
Mais puisqu'en termes clairs il faut que je m'exprime
Je ne vous mettrai point dans le cas hasardeux
Où vous pourriez perdre de cette estime
En me manquant peut-être tous les deux.

DES RONAIS.

Vous manquer ?

MARIANNE.

Nous, mon pere ? et cette prévoyance

DES RONAIS.

Ce doute injurieux...

M. DUPUIS, *vivement.*

Eh ! dépend-t-il de soi
De se remplir de cette confiance
Que vous croyez que je vous doi ?
J'étois né confiant, mais je cessai de l'être
Quand l'âge ouvrit mes yeux, et qu'il me fit connoître
Le cœur de l'homme, malgré moi.
Je me suis vu trahir par gens de toute espece;
Indifférens, amis, parens, femme, maîtresse :
Tous ceux que j'ai servis... je dis tous, m'ont manqué.
Ce n'est partout qu'apparence traîtresse :

Tout paroît sentiment, amitié, foi, tendresse;
Mais ce sont faux dehors. Tout dans l'homme est masqué.

DES RONAIS, *avec impatience.*

Eh! mais, monsieur, à vous entendre,
La vertu ne seroit qu'un être de raison?

M. DUPUIS, *vivement.*

Non, monsieur, elle existe; et bien loin de répandre
D'un sentiment si faux le dangereux poison,
Je dis que je l'aimai dès l'âge le plus tendre,
Que sa voix m'enflamma dès que je pus l'entendre;
J'y crois... Sans doute, il est des hommes vertueux;
Mais comment les connoître? à quel signe se rendre?
Voit-on du cœur humain les replis tortueux?
Est-il un moyen sûr pour ne pas s'y méprendre?

DES RONNAIS, *vivement.*

Notre candeur dépose ici pour nous;
Et de nos sentimens tout a dû vous instruire.

MARIANNE.

Oui, mon pere. Eh! comment pouvez-vous ne pas lire
Dans deux cœurs qui sont tout à vous?

M. DUPUIS, *tendrement.*

Je sais vos sentimens et je les connois tous...
(*à Des Ronnais.*)
Je crois, j'ai toujours cru votre amitié sincere;
Mais l'avenir peut tout changer!...
Plus votre tendresse m'est chere,
Moins je veux courir le danger
De perdre ce seul bien qui m'attache à la vie.

Ce n'est que par vous deux que je tiens au bonheur;
Du plus mortel chagrin elle seroit suivie
Si je voyois languir ou s'éteindre l'ardeur
De cette amitié si chérie.

(*leur prenant la main tour-à-tour, et la leur serrant en pleurant.*)

Mes seuls, mes vrais amis! hélas! si vous m'aimez,
Pour vous unir attendez, je vous prie,
Que par vous mes yeux soient fermés!...
Je crains... (eh! cette crainte est loin d'être guérie!)
Que vous n'abandonniez un pere en ses vieux jours:
Ah! refuseriez-vous à mon ame attendrie
D'en finir avec vous le cours?

MARIANNE.

Nous comptons bien vivre avec vous toujours.

DES RONAIS.

Oui, notre hymen rendra cette union plus stable:
Nous ne ferons pas deux maisons;
Même logis et même table,
Mêmes amis et mêmes liaisons.

M. DUPUIS.

Eh! que dites-vous là tous deux? Eh! quelle enfance!
Que l'homme vous est peu connu!
Que vous manquez d'expérience!...
L'on sent bien, mes enfans, que vous n'avez rien vu...
Quand, vous, Des Ronais... vous, ma fille,
Vous serez occupés d'abord de votre amour,
Qu'après cela viendront les soins d'une famille;

Qu'aux devoirs les plaisirs succédant tour-à-tour,
Vous recevrez chez vous et la ville et la cour;
Que, pour suffire à ce brillant commerce,
Tous vos momens seront comptés;
Qu'ensuite enfin des deux côtés
Les passions viendront à la traverse,
Je dois beaucoup compter sur vos bontés!...
L'amitié des enfans passe alors comme un songe!
C'est dans le tourbillon où le monde les plonge,
Hélas! c'est dans ces tems de travers et d'écart
Qu'à peine la jeunesse songe
A l'existence d'un vieillard!

MARIANNE.

Eh! mon pere!...

M. DUPUIS.

Eh! ma fille! on ne voit dans le monde
Que des peres abandonnés
A leur solitude profonde
Par des enfans, souvent qui les ont ruinés.
Mais en voit-on d'assez bien nés
Pour oser en public faire leur compagnie
De ces vieillards infortunés?...
Ils leur feront, et par cérémonie,
Une visite ou deux par mois;
Seront distraits, rêveurs, immobiles et froids;
Dans un fauteuil viendront s'étendre;
Parleront peu, ne diront rien de tendre,
Et s'en iront après avoir bâillé vingt fois.

DES RONAIS, *très tendrement.*

De grace, écoutez-moi, mon pere!...
Souffrez que je vous puisse appeler de ce nom.

M. DUPUIS, *l'embrassant.*

Eh! je le suis... Crains-tu que je te dise non
A cette expression si chere?...
Mon cher fils! oui, tu l'es!

DES RONAIS, *avec la plus grande passion.*

Mon pere! eh bien! mon pere!
Vous, pour qui je me sens en effet pénétré
D'une tendresse vive et vraiment filiale,
Je ne dispute plus; eh bien! qu'à votre gré,
J'aie ou tort ou raison, la chose m'est égale...
Par les plus forts raisonnemens
Ce n'est plus votre esprit que je prétends convaincre;
C'est votre cœur que je veux vaincre
Dans ses derniers retranchemens.
Non, vous n'êtes point insensible:
Ne vous dérobez point aux tendres mouvemens,
Très respectable ami, qu'il est presque impossible
Que vous n'éprouviez pas dans d'aussi doux momens.
Que l'amour paternel, notre commune flamme,
Qu'une fille, un fils, deux amans,
Que l'amitié, l'amour, la nature en votre ame,
Par la réunion de tous ces sentimens,
En l'embrasant du feu qui nous enflamme,
Y fassent tout céder à leurs transports charmans!
C'est votre cœur lui seul, lui seul que je réclame.

Vous vous attendrissez, mon pere !... A vos genoux
Je lis dans vos regards que j'obtiendrai de vous
Ce doux consentement où je force votre ame.

MARIANNE, *à M. Dupuis.*

Il porte à votre cœur les plus sensibles coups !

M. DUPUIS, *très attendri et très ému.*

Oui, tu m'as attendri, mon fils !... Mais plus tu m'aimes,
Plus je sens par tes transports mêmes
Quel vide affreux et quel malheur
Me causeroit dans ma vieillesse
(D'ailleurs privé de tout) la perte de ton cœur...
(*montrant Marianne.*)
Ou la perte de sa tendresse !...
Et c'est avec chagrin, et c'est avec douleur
Que je vous dis que, soit ou raison, ou foiblesse,
(*d'une voix entrecoupée et presque en pleurant.*)
Je pense comme auparavant...
Non, quelque desir qui vous presse,
Ne comptez jamais être unis de mon vivant.

DESRONAIS, *se relevant, avec emportement.*

Eh bien ! monsieur, puisque rien ne vous touche,
Que le spectacle attendrissant
De l'amour malheureux n'est point assez puissant
Pour fléchir votre cœur farouche ;
Que l'on ne peut d'ailleurs convaincre votre esprit;
Que votre affreuse défiance,
Qu'un soupçon outrageant nourrit,
Au fond nous croit sans ame et sans reconnoissance;

Enfin que vous nous méprisez...
Car c'est là du mépris! ... Croyez-vous qu'on m'abuse
Par des discours subtilisés?
En ce cas-là d'abord hautement je refuse
Votre charge dont vous osez
Penser que mon chagrin s'amuse;
Votre charge qu'à tort ici vous supposez
Que je dois prendre pour un gage
De votre estime et de votre amitié...
Non, sans votre agrément à notre mariage,
Vous n'avez rien fait qu'à moitié;
Ou plutôt, je dis davantage,
Pour blesser mon orgueil vous en auriez trop fait.
Sans notre hymen, de quel droit en effet
Prétendez-vous sur moi vous donner l'avantage
De me faire de vous recevoir un bienfait?
D'ailleurs que faudroit-il qu'en l'acceptant je fisse?
Oseriez-vous exiger que mon cœur
Fût reconnoissant d'un service,
Quand d'un autre côté vous feriez mon malheur?
Voudriez-vous enfin que je choisisse
Justement pour mon bienfaiteur
Celui qui de mes maux est et veut être auteur?

M. DUPUIS, *avec une fureur qu'il retient.*

Monsieur!... monsieur! mon amitié vous passe
Pour ce moment encore...

MARIANNE.

Ah! Des Ronais! de grace,

Modérez-vous, et m'écoutez.

DES RONAIS, *très impétueusement.*

Non, mademoiselle, arrêtez...
Je ne veux prendre ici conseil que de moi-même;
Je n'en veux plus recevoir en ce jour
Que de mon désespoir extrême,
Que de l'excès de mon amour.
(*à M. Dupuis, d'un air troublé et d'une fureur à ne plus se connoître.*)
Monsieur, Marianne est en âge,
Et peut, suivant et les lois et l'usage,
Disposer de sa main... Si vous n'écoutez rien,
Je lui donne la mienne, et j'y joins tout mon bien.

MARIANNE, *reculant d'étonnement.*

Des Ronais!

M. DUPUIS, *avec surprise et colere.*

Que viens-je d'entendre?
Comment, monsieur! vous entreprendriez...

DES RONAIS, *avec impétuosité.*

Oui, nous devons plus entreprendre...
Après nous être ainsi malgré vous mariés,
Nous vous forcerons à nous rendre
Votre estime et votre amitié
Par nos soins, nos respects, notre amour vif et tendre,
Que vous n'avez voulu connoître qu'à moitié!...
Notre ame à votre cœur saura se faire entendre!
C'est par nos sentimens que nous vous contraindrons
A vous reprocher vos caprices,

A gémir sur vos injustices ;
Et cette fille tendre et moi, nous finirons,
Monsieur, par faire les délices
De vos jours fortunés que nous prolongerons.

M. DUPUIS, *à part, et dans le dernier trouble.*

Où suis-je ?

MARIANNE, *avec vivacité.*

O ciel ! je ne suis point complice
De sa folle témérité...
Des Ronais ! quoi ! faut-il que pour vous j'en rougisse?..
Monsieur, vous seriez-vous flatté
Que par l'amour que j'ai pour vous, je fisse
Et le malheur et le supplice
D'un pere généreux, de qui la probité
Fit autrefois pour moi le triste sacrifice
De toute sa félicité?

DES RONAIS, *très vivement.*

Quoi ! vous m'aimez, et votre cruauté...

MARIANNE.

Je vous aime, il est vrai ; mais j'aurai le courage
D'être toujours soumise à son autorité...
Entre mon pere et vous tout mon cœur se partage;
Et quel que soit mon désespoir...
Je vous dois tout, mon pere, et ma tendresse extrême
Ira plus loin encor que mon devoir...
Pour vous prouver à quel point je vous aime,
J'immolerois ma vie, et mon amour lui-même,
Si ce dernier effort étoit en mon pouvoir.

M. DUPUIS, *à part et très attendri.*

Je ne saurois parler; je sens couler mes larmes...
(*à Marianne.*)
Ma chere enfant!
(*il la serre entre ses bras.*)

DES RONAIS, *à Marianne.*

Ah! contre nous
C'est donner de nouvelles armes:
Marianne, que faites-vous?

MARIANNE, *vivement.*

Mon devoir... Mais, monsieur, si mon obéissance
Vous fait douter de mon amour,
Ou si vous ne pouvez vous armer de constance,
Et vous flatter de l'espérance
De fléchir notre pere un jour,
Je vous remets la foi que vous m'avez jurée...
(*en pleurant.*)
De douleur j'en suis pénétrée...
J'en mourrai... mais je vous la rends...
(*reprenant un ton très ferme.*)
Vous ne devez, dans tous nos différents,
A mon pere aucun sacrifice;
Mais moi... s'il en étoit encore de plus grands
Il faudroit que je les lui fisse.

DES RONAIS.

Ah! cruelle!

M. DUPUIS, *en sanglotant, à Marianne.*

Ah! ma fille!

MARIANNE.

Eh ! n'apprehendez pas
Que ma douleur soit une feinte
Pour vous livrer après tous les jours des combats,
Et disputer sur votre crainte...
Non, non, je m'interdis le reproche et la plainte;
Je me contenterai de soupirer tout bas...
Vous n'en verrez pas moins ma tendresse s'accroître;
Et dans cet instant même enfin je ne dis pas,
Comme bien des enfans diroient en pareil cas,
Que je vais pour toujours m'enfermer dans un cloître...
Non, je vous consacre mes jours;
Mon pere, ils sont à vous.. je vous les dois, mon pere;
Puissent-ils vous servir plus que je ne l'espere !
Et puisse ma douleur n'en point trancher le cours
Tant qu'ils vous seront nécessaires,
Et tant que je pourrai par mille soins sinceres
Vous être de quelque secours !

M. DUPUIS, *à part, avec violence et attendrissement.*

Hélas ! mon cœur se brise... Ah ! mon ame s'égare
Dans ses différens mouvemens...
(*à Marianne, en pleurant.*)
Non, je ne serai point, ma fille, assez barbare
Pour résister aux sentimens,
Aux traits d'une amitié si naïve et si rare !

MARIANNE.

Mon pere !...

M. DUPUIS, *l'interrompant impétueusement.*

Mon enfant, tu ne m'as point ôté
Sur la trop foible humanité
Ma façon de penser que l'on nomme cruelle,
Et qui pourtant au fond n'est que la vérité ;
Mais je cede aux transports dont je suis agité ;
Je ne veux point laisser à ma raison fidele
Le tems de refroidir ma sensibilité...
Qu'aujourd'hui votre hymen se fasse...
(*montrant Des Ronais.*)
Aujourd'hui donne-lui la main...
Je ne répondrois pas demain
De t'accorder la même grace...
Mais dans ce moment-ci (que j'ai peur qui ne passe)
Je me regarderois comme un pere inhumain
Si, plein du trouble tendre où mon ame s'emporte,
Je persistois encor dans mes refus,
Et si je combattois cette impression forte
Qu'en cet instant font sur moi tes vertus.

MARIANNE, *très vivement.*

Mon pere, je suis assurée
Qu'un jour nous vous ferons changer de sentiment ;
Et je refuserois votre consentement
Si d'amitié pour vous mon ame pénétrée
Ne comptoit éternellement
Sur la force et sur la durée
D'un aussi saint attachement.

DES RONAIS.

Et vous, mon pere, aussi recevez le serment
Que je fais de mourir si je vous abandonne...
Et pardonnez au transport insensé
Qui m'a tantôt...

M. DUPUIS.

Oublions le passé...
Va, mon enfant, je te pardonne,
Et ne fais point les choses à demi.
Le notaire ici va se rendre.
Souviens-toi, Des Ronais, de cette scene tendre:
Et, s'il se peut, sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre!

FIN DE DUPUIS ET DES RONAIS.

DUPUIS ET DES RONAIS.



F. Massard inv. A. Godefroy Sculp.

Et s'il se peut, Sois toujours mon ami,
Quoique tu deviennes mon gendre!

Acte III. Sc. V.

EXAMEN

DE DUPUIS ET DES RONAIS.

Le grand défaut de cette piece est d'être écrite en vers : Collé ne savoit faire que des chansons, et n'avoit aucune idée des regles les plus communes de la versification dans des ouvrages de longue haleine. Sa diction est décousue et hachée ; ses idées ne sont pas exprimées nettement ; ses vers enjambent les uns sur les autres ; il rime trop souvent par adverbes ; et l'on ne peut trouver dans son ouvrage aucun de ces dialogues vifs et précis, ni aucune de ces tirades nerveuses que l'on admire dans nos bons poëtes comiques. Il a cherché à justifier ces défauts en soutenant que tout doit être sacrifié *au naturel :* comme si les vers bien faits n'étoient pas toujours les plus naturels, et comme si l'incohérence et la négligence n'étoient pas les vices les plus contraires à cette qualité principale de l'auteur dramatique ! Les sophismes que Collé se permet à cet égard méritent d'être relevés : « Je ne suis point « surpris, dit-il, que dans un siecle où le goût de l'épi« gramme, des vers brillans, des maximes et des sen« tences s'est introduit dans les ouvrages où il devoit « le moins entrer, je ne suis point étonné, dis-je, que « l'on veuille faire régner ce faux goût dans la comé-

« die, à laquelle il est pourtant si opposé ». Sans doute dans le tems où vivoit Collé on prodiguoit trop dans a comédie les maximes et les épigrammes ; mais parce-que l'on est tombé dans un excès faut-il se jeter dans l'excès opposé ? faut-il bannir du théâtre cette poésie forte et soutenue qui a placé le Misanthrope, le Méchant et la Métromanie au rang de nos chefs-d'œuvre ? « J'ai toujours cru et je crois toujours, ajoute Collé, « que les pensées dans une comédie doivent être prises « dans le fonds du sujet : c'est en conséquence que j'ai « tâché de donner à mes idées et à mes vers le plus de « simplicité qu'il m'a été possible ». En cela l'auteur a parfaitement raison ; mais nous allons voir bientôt qu'il fait une mauvaise application d'un bon principe : « Je « n'ai jamais conçu, dit-il, la comédie que comme l'imi- « tation presque mot pour mot de la conversation des « hommes ». La comédie ne doit pas être une imitation *mot pour mot* de la conversation des hommes : son but est d'offrir des tableaux de choix, de peindre des ridicules saillans, de forcer les caracteres à dérouler le voile dont ils s'enveloppent, et de combiner les scenes et le dialogue de maniere à exciter la gaieté et la curiosité. L'imitation *mot à mot* de la conversation n'est propre tout au plus qu'à faire réussir des proverbes.

La fable de Dupuis et Des Ronais est neuve et heureuse. Quoique le pere de Marianne ne soit point ridicule, son caractere est original et dramatique : son égoïsme n'est pas poussé trop loin, et l'on ne peut s'empêcher de prendre quelque intérêt aux inquié-

tudes qui le tourmentent. Le rôle de M. Clénard est hors d'œuvre ; l'espece de service que M. Dupuis exige de lui le dégrade : les plus grands bienfaits, comme il l'observe très bien, n'obligent pas à se prêter à ces sortes d'espionnages ; ce rôle, devenu inutile, disparoît au commencement du second acte, et n'est point lié à l'action. Le second acte est le plus agréable de la piece ; aux vers près il conserve toujours le ton de la vraie et bonne comédie. Le hasard produit la découverte de la lettre destinée à Des Ronais ; mais cet incident est motivé aussi raisonnablement qu'on peut le desirer : le jeune homme loge chez M. Dupuis ; il est très possible qu'une femme fort étourdie se soit trompée en écrivant l'adresse. Les scenes qui suivent sont d'un grand effet : Dupuis s'est flatté d'irriter Marianne en lui montrant le billet de la comtesse : il y réussit d'abord ; mais l'excellent commentaire que Des Ronais fait sur ce billet, les témoignages d'amour et de repentir qu'il prodigue, ramenent bientôt à lui la jeune personne ; et, comme on devoit le présumer, tous les deux s'unissent contre le vieillard. Collé, par cette scene vraiment supérieure, a montré qu'il connoissoit bien le monde et le théâtre. Le troisieme acte est bien au-dessous du second ; la résolution que prend Dupuis de confier aux amans la crainte qu'il a d'en être abandonné est hors de toute raison. Que peut-il espérer par cette confidence ? il les mettra dans le secret de sa foiblesse, et peut-être leur tendresse pour lui s'altérera-t-elle quand ils verront que leur bonheur n'est retardé que par ses chimeres d'in-

térêt personnel : il est étonnant que Dupuis qui connoît si bien le monde agisse aussi imprudemment. Cet acte du reste est un peu larmoyant ; cependant on n'y voit ni affectation, ni fausse sensibilité. Le second acte, comme nous l'avons observé, demande grace pour tous les défauts de cette piece. Elle produit de l'effet à la représentation ; mais la versification lâche et diffuse détruit tout le plaisir qu'elle pourroit faire à la lecture.

FIN DE L'EXAMEN DE DUPUIS ET DES RONAIS.

LA
PARTIE DE CHASSE
DE HENRI IV,

COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

DE COLLÉ,

Représentée pour la premiere fois
le 16 novembre 1774.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME
MONSEIGNEUR
LE DUC D'ORLÉANS,
PREMIER PRINCE DU SANG.

MONSEIGNEUR,

Vous m'avez déja permis de vous dédier Dupuis et Des Ronais ; *vous me défendîtes alors toute espece d'éloges. Vous me permettez aujourd'hui d'offrir à* VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME la Partie de Chasse de Henri IV, *et vous me renouvelez cette même défense. Heureusement,* MONSEIGNEUR, *que tout puissant que vous êtes vous ne pouvez pas*

imposer au public le silence que vous m'ordonnez. Je me borne donc à vous renouveler les assurances de l'attachement inviolable et du très profond respect avec lesquels je suis,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME,

Le très humble et très obéissant serviteur,

COLLÉ.

ACTEURS.

HENRI IV, roi de France.
LE DUC DE SULLY, premier ministre.
LE DUC DE BELLEGARDE, grand écuyer.
LE MARQUIS DE CONCHINY, favori de la reine.
LE MARQUIS DE PRASLIN, capitaine des gardes.
SAINT-JEAN, } officiers des chasses de la forêt
LA BRISÉE, } de Fontainebleau.
MICHEL RICHARD, surnommé MICHAU, meûnier à Lieursain.
RICHARD, fils de Michau, et amoureux d'Agathe.
MARGOT, femme de Michau.
CATAU, fille de Michau, et amoureuse de Lucas.
LUCAS, paysan de Lieursain.
AGATHE, paysanne de Lieursain.
UN BÛCHERON.
DEUX BRACONNIERS.
UN GARDE-CHASSE, demeurant à Lieursain.
DIFFÉRENS SEIGNEURS DE LA COUR, } personnages
DEUX GARDES-DU-CORPS, } muets.

Au premier acte la scene est à Fontainebleau, dans la galerie des Réformés, au bout de laquelle est l'antichambre du roi; au second acte, dans la forêt de Sénart; et au troisieme acte, dans la maison de Michau, au village de Lieursain.



LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

Comme vous vous détournais! est-ce que vous n'topais pas à tout ce que je disons de not'roi, donc?

Acte III, scene X. Tome XXII.

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY, *tous deux en uniforme de chasse.*

LE MARQUIS DE CONCHINY, *d'un air triste.*

Nous voici donc depuis quatre jours à Fontainebleau, et nous allons partir dans deux heures pour la chasse, mon cher duc de Bellegarde.

LE DUC DE BELLEGARDE, *à part.*

Mon cher duc de Bellegarde !... Le fat !... (*haut.*) Oui, mon très cher marquis de Conchiny, nous allons aujourd'hui prendre un cerf... peut-être deux... et au retour nous soupons avec le roi; (car il vous a nommé aussi, vous, monsieur.) (*d'un air mystérieux.*) Cela s'arrange merveilleusement avec vos vues, que j'ai pénétrées... Pour moi, cela me contrarie un peu; mais cela fait le désespoir à coup sûr d'une très grande dame qui ne m'avoit pas destiné à souper ce soir avec le roi.

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Je vous en livre autant; et cette chasse et ce souper sur-tout, que dans tout autre tems j'eusse desiré avec passion, me désolent dans ce moment-ci.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Vous désolent, monsieur de Conchiny... Eh! mon dieu oui, je sais bien; et vous me dites encore hier au soir que votre dessein étoit d'aller faire aujourd'hui un tour à Paris pour voir votre petite Agathe. (*d'un ton plus sérieux.*) Mais, mon très cher monsieur, vous n'êtes pas assez constamment dans les bonnes graces du roi pour que ce contre-tems-ci (si c'en est un si grand que l'honneur de souper avec votre maître) puisse tant vous désoler.

LE MARQUIS DE CONCHINY.

D'accord, monsieur le Duc; et je sens bien que je dois tout sacrifier pour suivre cette grande affaire que vous savez...

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh! y a-t-il donc à balancer? Oh! monsieur, il faut faire marcher les affaires d'abord. Que les femmes viennent après, on leur donne son tems, s'il en reste.

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Je conviens de tout cela: mais c'est que vous ignorez que dans l'instant même je reçois une lettre de Fabrici, de mon valet-de-chambre de confiance, de celui qui a chez moi le détail de ces choses-là; et ce négligent coquin me marque que cette petite paysanne s'est sauvée hier dès le grand matin, en attachant ses draps à sa fenêtre, de la maison de Paris, où je la faissois garder à vue par ce mauraud-là.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Agathe s'est enfuie de chez vous? Je ne conçois rien à cela. Comment! eh! à quoi en étiez-vous donc avec elle?

LE MARQUIS DE CONCHINY.

J'en étois... j'en étois à rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

A rien? Allons donc, quel conte!

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Oh ! à rien ; ce qui s'appelle rien.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh ! mais cela est fabuleux ce que vous voulez me faire croire là.

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Ce n'est point une fable, vous dis-je ; d'honneur, rien n'est plus vrai. La petite sotte aime un animal de paysan, qu'elle alloit épouser quand je la fis enlever par Fabrici ; elle adore M. Richard, le fils d'un meûnier, qui est de son village, qui est de Lieursain.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Un paysan de Lieursain ? l'héritier présomptif d'un meûnier ? Voilà ce qui s'appelle un rival à craindre ! Comment, diable ! voilà des obstacles qui ont dû vous arrêter tout court !

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Ne pensez pas rire, monsieur le Duc, ils ont été insurmontables, du moins pour moi. C'est que c'est une vertu !... c'étoient des fureurs... Quoi donc! une fois n'a-t-elle pas pensé se poignarder avec un couteau qu'elle trouva sous sa main, que j'eus toutes les peines du monde à lui arracher ?

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air badin.*

Fort bien !... Continuez, monsieur ; vous rendez de plus en plus votre petit roman fort vrai-

semblable; car enfin rien n'est plus commun que de voir une femme se tuer, sur-tout quand on l'en empêche.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *vivement.*

Oh! parbleu! elle ne jouoit pas, elle y alloit bon jeu, bon argent!

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton badin.*

Tout de bon? cela étoit sérieux? Mais c'est du vrai tragique en ce cas-là.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *après avoir rêvé un moment.*

J'aurois toutes les envies du monde de vous laisser courre votre cerf à vous autres, et de pousser jusqu'à Paris, moi, si le rendez-vous de la chasse étoit de ce côté-là. (*voyant paroître deux officiers des chasses.*) Eh! parbleu! j'apperçois là-dedans deux officiers des chasses... Permettez-vous que je sache d'eux?... (*appelant les deux officiers.*) Messieurs, messieurs! un mot, s'il vous plaît.

SCENE II.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY, DEUX OFFICIERS DES CHASSES.

LES OFFICIERS DES CHASSES, *au Marquis.*

Que souhaïtez-vous, monsieur le Marquis?

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Dites-moi un peu, messieurs, de quel côté de la forêt est le rendez-vous de la chasse aujourd'hui.

1er OFFICIER DES CHASSES.

Monsieur le Marquis, c'est au carrefour de Chailly.

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Eh! où est ce carrefour-là?

2e OFFICIER DES CHASSES.

Eh mais, monsieur le Marquis, c'est à près de trois lieues d'ici, en tirant droit vers Paris; et par le rapport que nous avons entendu faire à la Brisée qui a détourné le cerf au buisson des Halliers, il vous fera faire du chemin! il a les pinces et les os gros, il est fort bas jointé; et par les fumées (a-t-il dit) qu'il a vues dans les guignages, il le juge tout aussi cerf qu'il l'est à coup sûr par le pied.

1er OFFICIER DES CHASSES, *au Marquis.*

Oh! oui, il assure que c'est un cerf dix cors. Oh! il vous conduira loin! Que sait-on? peut-être jusqu'à Rosny, (*d'une voix basse et d'un air de mystere, au duc de Bellegarde.*) où l'on dit que monsieur de Sully est exilé d'hier au soir.

2e OFFICIER DES CHASSES, *d'un air important.*

Non, il n'est parti que de ce matin. (*au Duc.*) La nouvelle est-elle vraie, monsieur le Duc?

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec indignation.*

Eh ! fi donc ! eh ! non, messieurs, il n'y en a point de plus fausse.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *aux officiers des chasses.*

Et qui ait moins d'apparence. Je viens de le voir entrer au conseil avec le roi.

1^er^ OFFICIER DES CHASSES, *d'un air d'humeur.*

J'aimerois bien mieux qu'il fût entré dans son exil ; il ne continueroit pas là ses injustices, qu'il appelle des économies royales.

2^e^ OFFICIER DES CHASSES, *au Marquis.*

Cela est vrai, car tout récemment encore il vient de nous supprimer de nos droits ; et sûrement c'est pour en profiter lui-même : je suis bien certain qu'il ne revient rien au roi de ces retranchemens-là.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un ton à en imposer.*

Doucement, messieurs, doucement ! parlez avec plus de retenue et de respect d'un si grand ministre.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *aux deux officiers.*

Messieurs, monsieur le duc de Bellegarde a raison ; il ne faut jamais dire du mal des gens en place... (*à part.*) tant qu'ils y sont.

LE DUC DE BELLEGARDE, *aux officiers.*

Allons, allons, messieurs, laissez-nous. (*les deux officiers se retirent dans la piece du fond, où ils restent jusquà la fin de l'acte.*)

SCENE III.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *vivement.*

Eh bien ! monsieur le Duc, vous voyez par ce bruit général de l'exil de monsieur de Sully la preuve du desir que l'on en a. Ma foi ! je ne m'éloignerai pas. Je ne veux m'occuper que du souper de ce soir, et d'y saisir l'occasion de parler au roi, pour achever de le désabuser de son monsieur de Rosny, que je crois actuellement perdu, si vous voulez y donner les mains.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh bien ! tenez, je serois fâché qu'il le fût : au vrai, j'en serois fâché, car j'aime la personne de monsieur de Sully, moi ; mais cependant on ne sauroit s'empêcher de desirer un peu qu'il ne soit plus en place, car dès qu'on demande la moindre grace, l'on rencontre toujours en son chemin l'humeur inflexible de ce cher homme-là, et cela est excédant.

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Sans doute ; et c'est ce caractere intraitable et qui ne se plie point qui auroit dû vous engager, monsieur le Duc, à vous mettre de notre partie

qui est bien liée ! Pour vous y déterminer je vais m'ouvrir entièrement à vous. J'ose vous assurer d'abord que, pour peu que nous fussions appuyés d'ailleurs, notre homme seroit bientôt culbuté ; je vois cela clairement. La signora Galigaï est sublime pour ces sortes d'opérations-là ; c'est elle qui a tout conduit... C'est un génie !

LE DUC DE BELLEGARDE.

Oui, c'est une femme adroite, à ce qu'ils disent tous.

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Oh ! elle est admirable ! Indépendamment des écrits satyriques et des pasquinades qu'elle a fait semer à la cour contre monsieur de Rosny, (et que je crois même qu'elle a fait composer) c'est encore par ses soins et d'après ses recherches que le public a été inondé de mémoires véridiques et sanglans, qui dévoilent toutes les malversations de monsieur de Sully, et qui démasquent ses projets ambitieux et criminels... Ensuite je sais qu'elle a fait passer jusqu'au roi, par des personnes sûres et honnêtes, des accusations plus directes, où le vrai est si vraisemblable qu'à moins d'un miracle je le défie de s'en tirer.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Monsieur, monsieur, je ne serois point surpris qu'il s'en tirât encore : il a de furieuses res-

sources dans l'ascendant qu'il a pris sur l'esprit du roi, et dans l'inclination naturelle que ce prince a toujours eue pour lui.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *très vivement.*

Eh! monsieur le Duc, c'est tout cela même qui tournera encore contre lui. Plus le roi a eu et conservé d'amitié pour monsieur de Sully, et plus il sera indigné de l'abus qu'il en aura fait. (*Conduisant mystérieusement le duc de Bellegarde à un coin du théâtre, et baissant le ton de la voix.*) Nous avons porté hier le dernier coup! C'est un écrit de monsieur de Rosny lui-même... c'est un billet de lui que nous avons tourné contre lui, et cela pourtant sans malignité. Après l'avoir lu, le roi, dans la derniere colere, le lui renvoya sur-le-champ par la Varrenne, qui vint me le dire, et qui, sur quelques mots échappés à sa majesté, a semé ici le bruit de son exil qui s'est répandu, comme vous l'avez vu... Ah! monsieur le Duc, si vous aviez voulu nous aider!...

LE DUC DE BELLEGARDE, *légèrement.*

Vous aider, moi?... J'en suis bien éloigné, monsieur de Conchiny, assurément! et, comme je vous l'ai dit, il me reste toujours pour ce chien d'homme-là un fond d'amitié dont je ne saurois me débarrasser... Et puis d'ailleurs c'est que je suis si peu fait à l'intrigue; j'y suis si gauche que j'aime cent fois mieux me trouver à une surprise

de place que dans une tracasserie de cour. J'y suis moins mal-adroit, vous dis-je.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *souriant.*

Monsieur le Duc, vous avez plus d'adresse que vous n'en voulez faire paroître. La vôtre dans ce moment-ci ne m'échappe pas; et voici en quoi elle consiste : vous profiterez de l'effet de la mine s'il est heureux; et au cas qu'elle soit éventée, vous ne pourrez pas même être soupçonné d'avoir été un des ingénieurs.

LE DUC DE BELLEGARDE, *avec beaucoup de hauteur.*

Un moment, monsieur, s'il vous plaît; vous ne pouvez ni devez penser que...

LE MARQUIS DE CONCHINY, *d'un air soumis et respectueux.*

Eh! non, non, monsieur le Duc; je vois à présent ce que je puis, et ce que je dois penser de votre inaction. Tenez, votre vieille franchise, à vous autres seigneurs françois, vous fait regarder une intrigue, même la plus juste, comme un mal: moi, je n'y en trouve aucun, au contraire; vu celui que monsieur de Rosny cause dans le royaume, c'est une obligation que la France nous aura, à la signora Galigaï et à moi, d'avoir intrigué pour la délivrer de ce ministre-là. Dans tout ceci notre intention est bonne; nous ne voulons que le bien du François, nous autres.

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air railleur.*

Oh ! je sais bien que c'est là votre but. (*voyant paroître le roi avec le duc de Sully.*) Mais voici le roi qui sort du conseil.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *au duc de Bellegarde.*

Monsieur de Sully l'accompagne. Ils ont toujours l'air du plus grand froid ; ils sont toujours mal ensemble : cela est excellent !

SCENE IV.

HENRI, *en uniforme de chasse*, LE DUC DE SULLY, *en habit ordinaire*, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY, SUITE DES COURTISANS, LES DEUX OFFICIERS DES CHASSES, *qui se tiennent à la porte de l'antichambre du roi.*

HENRI, *au duc de Bellegarde, en s'avançant avec le duc de Sully auquel il marque avoir envie de parler d'abord.*

Bon jour, mon cher Bellegarde. (*au Marquis.*) Bon jour, monsieur de Conchiny. (*à Sully.*) Le conseil a fini plutôt que je ne croyois, monsieur de Sully. (*au duc de Bellegarde et au marquis de Conchiny.*) Notre rendez-vous n'est qu'à midi... messieurs, nous aurons du tems pour tout.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ma foi ! sire, votre majesté aura aujourd'hui un tems admirable pour sa chasse.

HENRI, *d'un air inquiet.*

Oui, l'on ne pouvoit pas desirer une plus belle journée pour cette saison-ci... pour l'automne.

LE DUC DE SULLY.

Avant son départ votre majesté n'auroit-elle point encore quelques autres ordres à me donner ?

HENRI, *d'un air froid et gêné.*

Non, monsieur. Il me semble vous les avoir tous donnés dans le conseil... A moins que vous-même vous n'ayiez quelque chose de particulier à me dire ?

LE DUC DE SULLY.

Non, sire, je ne crois pas avoir rien oublié. (*après avoir un peu rêvé.*) Ah ! pardonnez-moi, je me rappelle à présent l'affaire du brave Crillon. Je vais de ce pas chez lui pour...

HENRI, *d'un air d'impatience.*

Vous n'auriez pas le tems de finir avec Crillon, monsieur ; il vient à la chasse avec moi... Mais, n'auriez-vous rien à me dire (*de l'air de l'embarras*) qui vous regardât, vous, monsieur ?... Tenez, auriez-vous le loisir de m'attendre ici un moment ?... Cela ne vous gêne-t-il point, monsieur ?

LE DUC DE SULLY, *s'inclinant profondément.*

Moi, sire?... Ma vie et mon tems ont toujours appartenu à votre majesté. Dans l'instant même, si vous l'ordonnez...

HENRI, *d'un air plus affectueux.*

Non, dans cet instant-ci il faut que j'aille voir la reine, que j'aille embrasser mes enfans; je m'en meurs d'envie!... Attendez-moi ici même, dans cette galerie. (*d'un air contraint.*) Il faut bien que je vous parle de vous, puisque vous ne voulez point m'en parler le premier. (*au duc de Bellegarde.*) Vous, mon cher Bellegarde, suivez-moi. Vous n'entrerez pas chez la reine; il est de trop bonne heure; il ne fera pas encore grand jour: mais en y allant j'ai un mot à vous dire sur votre gouvernement de Bourgogne. Venez avec moi, mon ami. (*le roi sort, suivi de M. de Bellegarde et d'une partie des courtisans; les autres restent dans le fond avec les deux Gardes-chasses.*

SCENE V.

LE DUC DE SULLY, LE MARQUIS DE CONCHINY.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *à part.*

Faisons parler monsieur de Sully... Il lui échap-

pera sûrement quelques propos indiscrets et pleins de hauteur, et je les rendrai au roi ce soir tels qu'il me les aura tenus. (*au Duc.*) Vous me voyez, monsieur le Duc, dans la plus grande joie de l'entretien particulier que le roi veut avoir avec vous. Vous dissiperez facilement tous les nuages qui se sont élevés entre vous et lui depuis quelque tems. Je le desire bien vivement du moins.

LE DUC DE SULLY, *d'un air froid.*

Je vous en ai toute l'obligation que je dois vous en avoir, monsieur de Conchiny.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *très vivement.*

Ah! monsieur, qu'un grand ministre est à plaindre! l'envie et la calomnie le poursuivent sans relâche. Avec tout autre prince que notre monarque je craindrois que...

LE DUC DE SULLY, *d'un air fier.*

Oui; mais avec lui je n'ai rien à craindre, et je ne crains rien, monsieur.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *très vivement.*

Vous pouvez avoir raison avec ce prince-ci, qui a toujours devant les yeux vos services en tout genre, qui se souvient que dans les premiers tems vous lui avez sacrifié votre fortune, que vous avez exposé mille fois votre vie à ses côtés, que des blessures dont vous êtes couvert, vous en avez encore...

LE DUC DE SULLY, *avec impatience.*

Eh! monsieur, de grace, abrégeons!

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Je n'en dis point trop, monsieur, et le roi doit toujours avoir présent à l'esprit que vous avez négocié au dedans avec tous les grands de son état, desquels il a été obligé de racheter son royaume piece à piece... qu'au dehors vos négociations ont encore été plus brillantes. Il ne doit pas lui sortir de sa mémoire que la feue reine Elisabeth vous donna à Londres...

LE DUC DE SULLY.

Vive dieu! monsieur, encore une fois, finissons... Toutes ces louanges si sinceres ne me tourneront point la tête, je vous en préviens: voyons, à quoi en voulez-vous venir?

LE MARQUIS DE CONCHINY, *avec la plus grande vivacité.*

J'en veux venir, monsieur le Duc, à la conséquence de tout cela; c'est qu'il est impossible que le roi n'ait pas conservé pour vous au fond de son cœur toute la reconnoissance qu'il doit à vos services; et je vous supplie de me dire si vous n'êtes pas de la derniere surprise que ce prince, après toutes les obligations qu'il vous a, et connoissant aussi bien votre ame, puisse un instant prêter l'oreille aux imputations calomnieuses

dont on ne cesse de vous noircir dans son esprit depuis quelques mois?

LE DUC DE SULLY, *avec un air froid et railleur.*

Tenez, monsieur de Conchiny, avec un homme moins franc que vous ne l'êtes, et qui n'auroit pas le cœur sur les levres comme vous l'avez, je pourrois imaginer que la question que vous me faites là seroit tout-à-fait insidieuse, et qu'il me seroit également dangereux d'y répondre ou de me taire; mais avec vous...

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Moi, qui vous suis dévoué, et qui...

LE DUC DE SULLY.

Oh! je le sais bien, monsieur de Conchiny; aussi je vous dis qu'avec tout autre que vous, si je gardois le silence dans ce cas-là, ce silence pourroit être interprété au roi (par tout autre que vous) comme l'effet d'une fierté criminelle, et que si je parlois au contraire, ou que je convinsse de la facilité prétendue du roi à croire mes ennemis, j'offenserois injustement mon maître et mon bienfaiteur.

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Oui, j'entends très bien...

LE DUC DE SULLY.

Cependant, monsieur, malgré les risques qu'il y auroit à courir en s'expliquant dans une cir-

constance si délicate, je dirois à ce quelqu'un d'artificieux, mal intentionné, et qui viendroit pour sonder mes sentimens sur tout cela, ce que je vous dirai à vous-même, monsieur de Conchiny, ce que je dirois à mon meilleur ami ; c'est qu'ayant toujours vécu sans reproches, et comptant fermement sur la justice du roi, je suis si persuadé, si convaincu d'ailleurs de ses bontés pour moi, que quand j'entendrois de la bouche même de sa majesté qu'elle m'abandonne, je ne l'en croirois pas, et j'imaginerois que sa langue a trompé son cœur.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *d'un air d'embarras.*

Ah ! monsieur... oui... Mais gardez-vous bien de vous livrer à cette confiance aveugle... et voyez...

LE DUC DE SULLY, *avec un mépris marqué.*

Je ne vois rien et ne veux rien voir que cela, monsieur : ce sont les purs sentimens de mon ame, et que vous pouvez rendre à sa majesté dans les mêmes termes... C'est ce que je n'attends pas de vous cependant, monsieur, si vous voulez que je vous parle à présent d'un style plus clair et moins figuré.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *troublé.*

Comment ! monsieur, moi... Pourriez-vous

me croire capable? (*voyant reparoître le roi.*) Mais voici le roi de retour.

(*Le roi s'arrête à la porte de la galerie avec le Duc de Bellegarde, le Marquis de Praslin, les deux officiers des chasses, et quelques autres personnages muets; le Duc de Sully et le Marquis de Conchiny vont au-devant du roi, et Conchiny passe dans l'antichambre, où il reste en vue avec les autres courtisans, qui marquent pendant toute la scene suivante leur inquiete curiosité sur l'évènement de l'entretien du roi avec Sully.*)

SCENE VI.

HENRI, LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY, LE MARQUIS DE PRASLIN, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES.

HENRI, *donnant ses ordres à l'entrée de la galerie.* Bellegarde, d'Aumont, Brissac, Duplessis, Matignon, Villars, La Châtre, Clermont, et vous aussi, monsieur de Montmorency, tenez-vous quelques momens dans cette piece-ci, je vous prie. Nous partirons après pour la chasse;

mais j'ai à parler auparavant en particulier à monsieur de Sully. (*au Marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, tenez-vous aussi là-dedans, et mettez à cette porte deux de mes gardes en sentinelle avec la consigne de ne laisser entrer personne dans ma galerie... N'en faites pourtant pas fermer les portes : je ne m'embarrasse pas que l'on nous voie; mais je ne veux pas que l'on soit à portée de nous entendre. (*M. de Praslin pose lui-même les sentinelles. Henri, prenant M. de Sully par la main, l'amene sans rien dire jusqu'au bord des rampes, quitte sa main, le regarde, et reste un moment sans parler.*) Eh bien! monsieur, la façon dont nous sommes ensemble depuis six semaines, le froid que je vous marque, et la contrainte dans laquelle nous vivons vis-à-vis l'un de l'autre, vous vous accommodez donc de tout cela, monsieur? vous n'êtes donc point inquiet?

LE DUC DE SULLY, *d'un air noble et respectueux.*

Sire, avec tout autre prince que Henri je me croirois perdu, en voyant que vous m'avez retiré cette bonté familiere que vous me témoigniez toujours; mais avec votre majesté j'ai pour moi votre équité, vos sentimens... oserois-je dire votre amitié et mon innocence? tout cela me rassure; je suis tranquille.

HENRI, *d'un air un peu attendri.*

Cette tranquillité peut marquer, je vous

l'avoue, le témoignage d'une conscience pure et qui n'a point de reproches à se faire; mais cependant, monsieur, vous ne pouvez pas ignorer que toute la France crie et m'adresse des plaintes contre vous, et vous gardez le plus profond silence.

LE DUC DE SULLY, *d'un air ferme et respectueux.*

Oui, sire, c'est dans un silence respectueux que je dois attendre que votre majesté m'ouvre la bouche sur des faits dont il n'y a pas un seul qui ne soit de la plus grossiere calomnie... Parler le premier à votre majesté de toutes ces imputations odieuses et absurdes, c'eût été en quelque façon leur donner du crédit et en reconnoître la vérité. Il ne me convient pas de craindre de pareilles accusations, auxquelles vous-même ne croyez pas, sire!

HENRI, *avec bonté.*

Eh! mais, mais...

LE DUC DE SULLY, *avec force.*

Non, sire, vous n'y croyez pas... Il n'y a qu'une seule de ces accusations qui ait quelque air de vérité, ou, pour mieux dire, de la vraisemblance... (*tirant de sa poche un papier.*) C'est ce billet de moi que vous me renvoyâtes hier au soir par la Varenne: quatre mots que j'ai mis au bas vous en développeront toute l'énigme: que votre ma-

jesté daigne jeter les yeux sur l'explication que j'y donne. (*il donne au roi ce papier.*)

HENRI, *regardant le papier.*

Je tombe de mon haut! (*prenant la main du Duc de Sully.*) Ah! monsieur de Rosny, comme ils m'ont trompé, les cruelles gens!

LE DUC DE SULLY.

Quant aux satyres, et sur-tout, sire, au libelle fait par Juvigny avec tant de force de style et d'éloquence, et que j'ai lu, tout aussi bien que votre majesté...

HENRI, *avec feu.*

Quoi! vous l'avez lu, Rosny? et vous n'êtes pas venu tout de suite pour vous expliquer avec moi?...

LE DUC DE SULLY.

Non, sire, je l'ai méprisé. Ce n'est pas que si votre majesté m'en eût parlé la premiere, j'eusse voulu et que je veuille encore avoir l'orgueil criminel de ne point entrer dans les détails d'une justification qui doit...

HENRI.

Qu'appelez-vous justification, mon ami? Ventresaingris! l'éclaircissement que vous me donnez sur ce billet répond lui seul à tout... à tout, et je n'ai plus rien à entendre.

LE DUC DE SULLY, *avec le plus grand feu.*

Pardonnez-moi, sire; il est de toute nécessité

que vous ayiez la bonté d'entendre ma justification; et la voici... Depuis trente-trois ans je vous sers, j'ose dire plus, je vous aime. A mon attachement inviolable pour votre majesté se joint l'honneur, dont je ne me suis et dont je ne veux jamais m'écarter : ils se réunissent l'un et l'autre à mon intérêt personnel, qui est de vous servir jusqu'à mon dernier soupir... Ce sont là mes vrais sentimens... Pour vous persuader au contraire, ou que je veux, ou que je puis vous trahir, mes ennemis couverts, ces petites gens, n'établissent dans leurs propos et dans leurs libelles que des possibilités purement chimériques... Eh! en effet quel seroit mon but dans une trahison prise dans le grand?... de me mettre votre couronne sur la tête? Vous ne me croyez pas assez dépourvu de jugement pour tenter l'impossible? De la faire passer à quelque autre branche de votre maison, ou à quelque puissance étrangere? Ah! mon prince! ah! mon héros! quel autre monarque, quelles puissances, quels états peuvent jamais élever ma fortune aussi haut que vous avez élevé la mienne?

HENRI, *le serrant dans ses bras.*

Ah! mon cher Rosny! mon cher Rosny!

LE DUC DE SULLY, *poursuivant avec feu.*

Ah! mon cher maître, vous le serez toujours... Vous m'aimez, vous m'estimez... oui, sire, vous

m'estimez au point que j'ai la noble présomption de croire que vous n'avez point eu (dans cette affaire-ci même) de soupçons réels sur ma fidélité... ce que j'appelle de véritables soupçons; non, sire, vous n'en avez point eu.

HENRI, *vivement.*

Pour de vrais soupçons, non, mon ami, je n'en ai point eu; à peine étoient-ce de légeres inquiétudes, et si foibles encore qu'elles n'avoient aucune tenue... Eh! tiens, mon cher Rosny, je vais t'ouvrir mon cœur : je n'eusse jamais eu ces légeres inquiétudes, jamais l'on ne fût parvenu à me donner les moindres ombrages sur ta fidélité, si nous eussions vécu tous les deux dans un autre tems; mais dans ce siecle affreux, dans ce siecle de troubles, de conspirations, de trahisons, où j'ai vu, où j'ai éprouvé les plus noires perfidies de la part de ceux que j'avois traités comme mes meilleurs amis; où j'ai pensé être mille fois le jouet et la victime de la scélératesse de leurs complots... tu me pardonneras bien, mon cher ami, ces petites échappées de défiance... Je les réparerai, monsieur de Rosny, par de nouveaux bienfaits, qui porteront au plus haut point d'élévation et vous et votre maison : je veux que...

LE DUC DE SULLY, *avec feu.*

Arrêtez, sire : vos bontés pour moi iroient peut-être trop loin; il faut y mettre des bornes.

Vos malheurs et les plus noires ingratitudes ont dû nourrir et étendre vos défiances ; que votre cœur n'en ait plus désormais pour moi: je le mérite... Mais que votre majesté mette la plus grande prudence et une extrême circonspection dans les bienfaits dont elle voudroit encore m'honorer... Je suis le premier à lui demander à genoux de ne jamais me donner de places fortes, de principautés; en un mot, de ne jamais me faire de ces sortes de graces qui puissent me donner la possibilité de me déclarer chef de parti, si je voulois le tenter. Ces graces là, sire, sont des armes qui n'en seroient jamais pour moi ; mais je veux ôter à mes ennemis le prétexte de m'en faire des crimes.

HENRI, *avec la plus grande vivacité de sentiment.*

Grand-maître, tu n'auras jamais d'ennemis à craindre tant que je vivrai !

LE DUC DE SULLY, *après s'être incliné pour le remercier.*

Ah ! sire, plût à Dieu que cela fût vrai !... Mais cet entretien-ci est la preuve du contraire, et des effets cruels que peuvent produire des calomnies travaillées de main de courtisan.

HENRI, *avec la derniere vivacité.*

Eh ! mais, elles n'en auroient produit aucuns, si depuis que je vous boude, cruel homme que vous êtes, vous eussiez voulu venir bonnement

vous éclaircir avec moi... Ah! Rosny, cela n'est pas bien à vous! Depuis trente ans que je vous ai juré amitié, moi, je n'ai rien eu sur le cœur que je ne l'aie déposé dans votre sein: projets, affaires, plaisirs, amitiés, amours, chagrins domestiques, je vous ai tout confié; et vous, vous vous tenez sur la réserve pour une mince explication avec moi!... Les larmes m'en viennent aux yeux! Les princes ne peuvent-ils donc avoir un ami?

LE DUC DE SULLY, *du ton le plus attendri.*

Ah! mon adorable maître! cette force, cette vérité de sentiment m'éclairent à présent sur ma faute... Oui, sire, j'ai eu tort de ne m'être pas expliqué dès le premier instant, et de...

HENRI, *avec la plus grande vivacité.*

Oui, monsieur... et vous sentiriez encore mille fois davantage votre tort si vous saviez, mon ami, ce que j'ai souffert, moi, pendant notre espece de brouillerie... Que cela n'arrive donc plus... Je ne veux pas que nos petits dépits durent plus de vingt-quatre heures; entendez-vous, Rosny?

LE DUC DE SULLY, *avec passion.*

Oh! je les préviendrai, dès leur naissance?... Ah! sire!... ah! mon ami! pardonnez au trouble de mon cœur... ce mot... qui vient de m'échapper!

HENRI.

Appelle-moi ton ami, mon cher Rosny, ton

ami !... Eh ! que je l'ai bien sentie cette amitié que j'ai pour toi ! Tiens, lorsque tout-à-l'heure, auparavant de passer chez la reine, je me suis contraint à te faire un accueil froid, et que je t'ai appelé *monsieur*, te rappelles-tu de ne m'avoir répondu que par une inclination de tête et une révérence profonde ? Eh bien ! en voyant ta douleur et ton attendrissement, mon cher Rosny, peu s'en est fallu que dans ce moment je ne t'aie jeté les bras au cou, et que je n'aie commencé par là notre explication.

LE DUC DE SULLY.

Ah ! sire ! ce dernier trait... Ah ! permettez qu'avec les larmes de la joie et de la plus tendre sensibilité je me précipite à vos pieds pour vous remercier. (*il se jette aux pieds du roi.*)

HENRY, *le relevant avec vivacité.*

Eh ! que faites-vous donc-là, Rosny ?... Relevez-vous donc... Prenez donc, prenez donc garde... Ces gens-là qui nous voient, mais n'ont pas pu entendre ce que nous disions, vont croire que je vous pardonne... vous n'y songez pas ! relevez-vous donc... (*M. de Rosny, un genoux en terre, reste la bouche collée sur la main du roi, pendant tout ce couplet. Le roi le releve et l'embrasse à plusieurs reprises, puis il va vers la porte.* (*au marquis de Praslin.*) Marquis de Praslin, faites relever vos sentinelles ; tout le monde peut en-

trer, et partons pour la chasse. (*à tous les courtisans.*) Mais auparavant que de monter à cheval, je suis bien aise, messieurs, de vous déclarer, à tous, que j'aime Rosny plus que jamais, et que entre lui et moi c'est la vie et la mort!

LE DUC DE SULLY.

Ah! sire, comment pourrai-je jamais reconnoître...

HENRI

En continuant de me servir comme vous m'avez toujours servi, monsieur de Rosny.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au duc de Sully.*

Ah! parbleu! mon cher Duc, je prends bien part...

LE MARQUIS DE CONCHINY, *au duc de Sully.*

Ah! monsieur, l'excès de ma joie...

HENRI.

Allons, allons, vous lui ferez tous vos complimens à la chasse, où je veux qu'il vienne avec nous.

LE DUC DE SULLY.

Moi, sire?

HENRI.

Vous-même, mon cher Rosny. Je sais bien que vous n'aimez pas autrement la chasse; mais j'aime à être avec vous aujourd'hui, moi, toute la journée, mon ami.

LE DUC DE SULLY.

Je suis pénétré de ce que vous dites là, sire! cependant, si votre majesté m'en dispensoit...

HENRI.

Non, mon pauvre Rosny, ma chasse ne peut être heureuse si vous n'y venez pas; et j'ai des pressentimens que, si vous en êtes, il nous arrivera des aventures agréables; j'ai cela dans l'idée. Allez donc vous habiller, et venez nous joindre au rendez-vous. L'on n'attaquera pas que vous n'y soyez. (*il lui donne un petit coup sur la joue en signe d'amitié.*)

LE DUC DE SULLY.

Allons, sire, je cours donc bien vîte m'habiller. (*il sort.*)

SCENE VII.

HENRI, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY, PLUSIEURS COURTISANS, LES OFFICIERS DES CHASSES.

HENRI, *à Conchiny.*

Monsieur de Conchiny, il y aura bien des gens à qui ce raccommodement-ci ne plaira pas jusqu'à un certain point!

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Ce n'est pas à moi, sire, je vous le jure!

LE DUC DE BELLEGARDE, *au roi.*

Ma foi! sire, ce raccommodement-ci étoit desiré de tous ceux qui aiment le bien de votre état!... Cet homme-là sera toujours le bras droit de votre majesté, et il est d'une habileté dans les affaires...

HENRI.

Qu'appelez-vous dans les affaires? Ajoutez donc à la tête de mes armées, dans mes conseils, dans les ambassades... Je l'ai toujours présenté avec succès à mes amis et à mes ennemis... Mais, partons, partons. (*le roi sort, et est suivi de toute sa cour.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE II.

Le théâtre représente l'entrée de la forêt de Sénart, du côté de Lieursain.

SCENE PREMIERE.

LUCAS, CATAU, *habillés en paysans du tems de Henri IV.*

(*L'on entend un cor-de-chasse dans l'éloignement.*)

LUCAS.

PARGUENNE ! mam'selle Catau, entendais-vous ces corneux-là ? Encore un coup, v'nais-vous-en voir la chasse avec moi. All' n'est pas loin d'ici. Allons du côté que j'entendons les cors.

CATAU.

Oh ! Lucas, je n'ons pas le tems ; il faut que je nous en retournions cheux nous.

LUCAS.

Dame ! c'est que ça n'arrive pas tous les jours,

au moins, que la chasse vienne jusqu'à Lieursain !... J'y verrons peut-être notre bon roi Henri.

CATAU.

Vraiment, j'aurions bien envie de l'voir, car je ne l'connoissons pas pus que toi, Lucas; mais il se fait tard, ma mere m'attend : faut que je l'y aide à faire le souper. Mon frere Richard arrive ce soir.

LUCAS.

Quoi ! monsieur Richard arrive ce soir? Queu plaisir! queue joie!... J'espérons qu'il déterminera à mon mariage avec vous monsieur Michau, votre pere, qui barguigne toujours... Mais, parguenne ! c'est bien mal à vous de ne m'avoir pas déja dit c'te nouvelle-là.

CATAU.

Est-ce que j'ai pu vous la dire pus tôt donc? Je viens de l'apprendre tout à c't heure?

LUCAS.

Eh bian ! falloit me la dire tout de suite.

CATAU.

Queue raison ! Est-ce que je pouvois vous dire ça paravant que de vous avoir rencontré?

LUCAS.

Bon! vous pensiais bian à me rencontrer, tant seulement ! Vous ne pensiais qu'à courir après la chasse. Est-ce là de l'amiquié donc, quand on a une bonne nouvelle à apprendre à quelqu'un?

CATAU.

Mais voyez donc queue querelle il me fait, pendant que je n'ai voulu voir la chasse que parceque je savois ben que je l'rencontrerions en chemin, ce bijou-là !... et il faut encore qu'il me gronde !... Allez, vous êtes un ingrat !

LUCAS, *d'un air tendre.*

Eh ! pardon, mam'selle Catau ! c'est que j'ignorions tout ça, nous... Dame ! voyais-vous ? c'est que j'vous aimons tant, tant, tant !

CATAU.

Eh ! pardi ! je vous aimons ben aussi, nous, monsieur Lucas ; mais je n'vous grondons pas que vous ne l'méritiais.

LUCAS, *en riant.*

Oh ! tatigué ! vous me grondais bian queuque fois sans que j'le méritions. Par exemple, hier encore, devant monsieur et madame Michau, ne me grondites-vous pas d'importance, à propos de c'te dévergondée d'Agathe, qui a pris sa volée avec ce jeune seigneur ? Dirais-vous encore que j'avions tort ?

CATAU.

Oui, sans doute, je le dirai encore. Je ne saurois croire, moi, qu'Agathe se soit enallée exprès avec ce monsieur : c'est une fille si raisonnable ; elle aimoit tant mon frere Richard ! Allais, allais,

il y a queuque chose à cela que je n'comprenons pas.

LUCAS.

Oh ! jarnigoi ! je le comprends bian, moi !

CATAU.

Oh ! tiens, Lucas, ne renouvellons pas c'te querelle-là, car je te gronderions encore, si j'en avions le tems ; mais j'ons affaire... Adieu, Lucas.

LUCAS.

Adieu, méchante !

CATAU, *lui jetant son bouquet au nez.*

Méchante ! Tien, v'là pour t'apprendre à parler ! (*elle s'en va.*)

SCENE II.

LUCAS, *regardant du côté par où Catau est partie.*

Attendais donc, attendais donc !... La petite espiegle ! alle est déja bian loin !... C'est gentil pourtant, ça... La façon dont all' me baille son bouquet, en faisant semblant de me l'jeter au nez, en est tout-à-fait agréyable ! (*ramassant le bouquet, et appercevant Agathe en se relevant.*) Mais que vois-je ? ons-je la berlue ?... Avec tous ces biaux ajustorions-là ? c'est mam'selle Agathe, dieu me pardonne !

SCENE III.

AGATHE, *habillée comme une bourgeoise, étoffe du tems de Henri IV, vertugadin, en grand collet monté, dentelles fort empesées, et coiffée en dentelles noires;* LUCAS.

AGATHE.

C'est moi-même, mon cher Lucas!... De grace! écoute-moi un moment...

LUCAS.

Tatigué! comme vous v'là brave, mamselle Agathe! vous v'là vêtue comme une princesse!... Vous arrivais donc de Paris... de la cour?... Faut qu'ous y ayiez fait eune belle forteune, depuis six semaines qu'ous êtes disparue de Lieursain! Monsieur Jérôme, vot' pere, qu'est le pus p'tit fermier de ce canton, il n'a pas dû vous reconnoître... Allais, vous devriez mourir de pure honte!

AGATHE.

Hélas! les apparences sont contre moi; mais je ne suis point coupable. Le marquis de Conchiny m'a fait enlever malgré moi, et m'a fait conduire à Paris. Ce cruel m'a tenue six semaines dans une espece de prison... Ma vertu, mon courage et mon désespoir, m'ont prêté les forces nécessaires

pour me tirer de ses mains. Je me suis échappée: j'arrive à l'instant, et t'ayant apperçu d'abord, et ayant à te parler, je n'ai pas voulu me donner le tems de quitter ses habits qu'on m'avoit forcée de prendre, et qui paroissent déposer contre mon honneur.

LUCAS.

« Déposer contre mon honneur!... » Les biaux tarmes! comme ça est bian dit! v'là c'que c'est que d'avoir demeuré depis vot' enfance jusqu'à l'âge de quatorze ans cheux c'te signora Léonore Galigaï, là ousque ce marquis de Conchiny est devenu vot' amoureux. Dame! d'avoir été élevée cheux ces grands seigneurs, ça vous ouvre l'esprit d'eune jeune fille, ça! Ça vous a appris à bian parler... et à mal agir... Mais parce qu'ous avais de l'esprit, pensais-vous pour ça que je sommes des bêtes, nous?... Crayais-vous que je vous craironś? Tarare! comme je sis la dupe de c'te loquence-là!

AGATHE.

Mais si tu veux bien, mon ami...

LUCAS.

Moi, vot' ami, après ce qu'ous avez fait? l'ami d'eune parfide qui trahit monsieur Richard, à qui alle assure qu'all' l'aime; et qui après le plante là, pour eun seigneur qu'all' ne peut épouser?... à qui all' vend son honneur pour

avoir de biaux habits, et n'être pus vêtue en paysanne? Moi, l'ami d'eune criature comme ça?... fi! morgué! ignia non pus d'amiquié pour vous dans mon cœur qui gni en a sus ma main, voyais-vous?

AGATHE.

Encore un coup, Lucas, rien n'est plus faux que...

LUCAS.

Rian n'est pus vrai... et ça est indigne à vous d'avoir mis comm' ça le trouble dans not' village!... d'avoir arrêté tout court nos mariages!... J'étois près d'épouser, moi, mam'selle Catau, la sœur de monsieur Richard. Monsieur Michau, son pere, à elle et à lui, monsieur Michau qu'est le pus riche meûnier de ce royaume vous auroit mariée vous-même à monsieur Richard, son fils, qu'est un garçon d'esprit, qu'a fait ses études à Melun, qui parle comme un livre, de même que vous... qui sait le latin, et qui, à cause de ça, et de dépit de ce que vous l'avais abandonné, va, se dit-il, se précipiter dans l'église, à celle fin de devenir par après not' curé.

AGATHE.

Puisque tu ne veux pas m'entendre, dis-moi du moins si Richard est ici?

LUCAS.

Non, il n'y est pas, il n'y sera que ce soir. N'a-

t-il pas eu la duperie d'aller pour vous à Paris, mam'selle, à celle fin de demander justice à not' bon roi, qui ne la refuse pas pus aux petits qu'aux grands ?

AGATHE, *à part.*

Que je suis malheureuse !... Comment me justifier ?... Sans que je puisse m'en plaindre, Richard aura toujours droit de conserver des soupçons odieux !

LUCAS.

Il auroit un grand tort d'en consarver, oui !... (*voyant Agathe en pleurs.*) Bon ! vous larmoyez !... Eh ! ouiche ! tous ces pleurs de femmes-là sont de vraies attrapes-minettes.

AGATHE.

Hélas ! je te pardonne de ne pas me croire sincere... Mais, si ce n'est pas pour moi, du moins par amitié pour Richard, rends-lui un service qu'en t'appercevant au commencement de la forêt je suis venue te demander ici... C'est pour lui que tu agiras.

LUCAS.

Voyons queuque c'est, mam'selle ?

AGATHE, *très affectueusement.*

C'est un service qui tend à me justifier vis-à-vis de mon amant, s'il est possible... De grace ! rends-lui cette lettre (*elle lui présente une lettre.*) que je lui écrivois à tout hasard, et que l'occasion que

je trouvai sur le champ de me sauver ne m'a pas même laissé le tems d'achever... donne-la lui donc... prends-moi en pitié, et ne me réduis pas au désespoir en me refusant.

LUCAS.

Baillez-moi c'te lettre, la belle pleureuse! je l'a l'y rendrons. Vous m'avais attendri; mais ne pensez pas pour ça m'avoir fait donner dans le pagneau, non!... Non, palsangué! et je l'y parlerons contre vous, je vous en prévenons d'avance... Je n'voulons pas que not' ami Richard, et qui sera bentôt not' biau-frere, achetient chat en poche, entendais-vous?

AGATHE.

Va, ce n'est pas toi qu'il m'importe de convaincre de mon innocence; c'est mon amant, c'est son pere, aux pieds desquels je suis résolue de m'aller jeter pour leur jurer que je ne suis point coupable... Avertis-moi seulement dès que Richard sera arrivé.

LUCAS.

Oui, oui, je vous avertirons. Allais, allais, je vous le promettons. (*Agathe s'éloigne.*)

SCENE IV.

LUCAS, *mettant la lettre dans sa poche.*

Comme ces femelles avont les larmes à commandement? Ça pleure comme ça veut, déjà et d'un... et pis, quand il s'agit de leux honneur, ces filles vous font d'shistoires, d'shistoires... qui n'ont ni pere, ni mere; et presque toujours nous autres hommes après avoir bian bataillé pour ne les pas craire, j'finissons toujours par gober ça... Je sommes assez benêts pour ça! (*le jour baisse.*) Et d'ailleurs c'te petite mijaurée-là, qui par son équipée m'a reculé, à moi, mon mariage avec ma petite Catau, que j'aimons de tout not' cœur! c'est-il pas endevant ça?... Mais l'ami Richard devroit être arrivé, car le jour commence à tomber un tantinet... (*voyant paroître Richard.*) Eh! mais, c'est l'y-même.

SCENE V.

RICHARD, LUCAS.

LUCAS.

Pardi ! monsieur Richard, que je nous embrassions !... Encore... morgué ! encore. Je ne m'en sens pas d'aise, mon ami !

RICHARD.

Ah ! mon cher Lucas, j'ai plus besoin de ton amitié que jamais : mon malheur est sans ressource.

LUCAS.

J'nous en étions toujours bian douté... Mais comment ça, donc ?

RICHARD.

Comment ?... Tu as vu que j'étois parti pour Paris dans le dessein de m'aller jeter aux pieds de sa majesté ; mais ce malheureux marquis de Conchiny, qui a su mon projet sans doute par ses espions, dont je me suis bien apperçu que j'étois suivi, m'a fait dire qu'il me feroit arrêter si je restois à Paris.

LUCAS.

Queu scélérat !

RICHARD.

Ce ne sont point ses menaces qui m'ont déter-

miné à revenir, c'est une lettre qu'après cela j'ai reçue d'Agathe... La perfide m'écrit qu'elle ne m'aime plus!

LUCAS.

All' vous avait déja écrit?

RICHARD, *très vivement.*

Oui, Lucas. Elle m'a écrit qu'elle ne m'aimoit plus, elle!... elle!... Ah! sans doute cet infâme séducteur, soit par force, soit par adresse, est parvenu à s'en faire aimer lui-même. Elle aura été éblouie par la grandeur imposante de ce vil seigneur étranger.

LUCAS.

Quoi! all' l'aime?... vrai?

RICHARD.

Oui, elle l'aime; elle ne m'aime plus... Ma rage!... Mais calmons ces transports qui ne font qu'irriter mes maux... Oublions-la... Je ne la veux voir de ma vie.

LUCAS.

Oh! vous ferez très bian!... All' est ici s'tapendant.

RICHARD, *très vivement.*

Elle est ici? elle est ici?

LUCAS.

Oui, all' est ici de tout-à-c't'heure. All' m'est déja venu mentir sur tout ça, la petite fourbe!...

et pour se justifier, ce dit-elle, all' m'a même baillé pour vous eune lettre, que j'ons là.

RICHARD.

Quoi! tu as une lettre d'elle, et pour moi? Donne donc.

LUCAS, *lui montrant la lettre, sans la lui donner.*

Tenais, la voilà; mais, croyais-moi, déchirons-la sans la lire: gnia que des faussetés là-dedans.

RICHARD, *la lui arrachant.*

Eh! donne toujours. (*à part.*) Quelle est ma foiblesse! (*à Lucas.*) Tu as raison, Lucas, je ne devrois pas la lire... Mon plus grand tourment est de sentir que j'adore encore Agathe plus que jamais.

LUCAS.

C'est bian adoré à vous! (*Richard ouvre la lettre, et se met à la lire bas.*) Mais lisais donc tout haut, que je voyions ce qu'alle chante.

RICHARD, *lisant la lettre haut, d'une voix altérée et le cœur palpitant.*

Très-volontiers... (*il lit.*)

« Le lundi, à six heures du matin ».

« N'ajoutez aucune foi, mon cher Richard, à « l'affreuse lettre que vous avez sans doute reçue « de moi; c'est le valet-de-chambre du marquis « de Conchiny, ce vilain Fabricio, qui m'a for- « cée de vous l'écrire, en m'apprenant que vous

« étiez à Paris, et que son maître étoit détermi-« né à se porter contre vous aux dernieres vio-« lences, si je ne vous l'écrivois pas. Il m'a promis « en même tems que, pour prix de ma complai-« sance, l'on m'accorderoit plus de liberté. Ce « dernier article m'a décidée; car, si l'on me « tient parole, je compte employer cette liberté « à me sauver d'ici. Nul danger ne m'effraiera; je « crains moins la mort que de cesser d'être digne « de vous. Je vous écris cette lettre sans savoir « par où ni par qui je puis vous la faire tenir. « C'est un bonheur que je n'attends que du ciel, « qui doit protéger l'innocence... Je vous aime « toujours; je n'aimerai jamais que... Mais j'ap-« perçois que la petite porte du jardin est ou-« verte... Ma fenêtre n'est pas bien haute... avec « mes draps je pourrai... J'y vole ». (*à part, après avoir lu.*) Ah! ciel! elle sera descendue par la fenêtre!... (*à Lucas.*) Eh! si elle s'étoit blessée, Lucas?

LUCAS, *d'un air railleur.*

Blessée?... Je venons de la voir... Vous donnais donc comme un gniais dans toute c't écriture-là, vous?

RICHARD.

Comment! que veux-tu dire?

LUCAS.

Tatigué! qu'alle a d'gnimagination c'te fille-là!

La belle lettre ! queu biau style ! comm' ça est en même tems magnifique et parfide !

RICHARD.

Quoi ! Lucas, tu pourrois penser qu'elle me trompe ? qu'elle pousseroit la perfidie jusqu'à...

LUCAS.

Oui, morgué ! je l'croyons de reste ! Ce Marquis et elle ils auront arrangé c'te lettre là ensemblement et par exprès pour qu'ous en soyais le claude.

RICHARD.

Non ; elle n'est point capable d'une telle horreur ; et toi-même...

LUCAS.

Et moi-même... Je vous disons que c'est sûrement là un tour de ce Marquis : il n'en veut pus ; il la renvoie à son village.

RICHARD.

Comment, malheureux! tu t'obstines à vouloir qu'une fille comme Agathe...

LUCAS.

Malheureux ?... Oh ! point d'injures, not' ami !... Mais tenais, quand je n'nous y obstinerions pas, là, posez qu'all' soit innocente ... Après avoir été six semaines cheux ce seigneur, qu'est-ce qui le croira ? Faut qu'alle le prouve paravant que vous puissiais la revoir avec honneur ! Voudriais-vous, en la revoyant sans qu'all' soit justi-

fiée, courir les risques de vous laisser encore ensorceler par elle, et qu'all' vous conduisisse à l'épouser? C'est ce qui vous arriveroit, dà! et ce qui seroit beau, n'est-ce pas?

RICHARD, *très tristement.*

Oui, tu as raison, Lucas; je ne dois pas m'exposer à la voir... Je sens trop bien la pente que j'ai à me faire illusion... Mais allons chez toi, mon cher ami; j'y veux passer une heure ou deux, pour calmer mes sens et me remettre un peu... (*tendrement, à part.*) Ne portons point chez mon pere et au sein de ma famille les apparences du moins du chagrin qui me dévore!

LUCAS.

Oui, v'nais-vous-en cheux nous : aussi-bian v'là la nuit clause, et c'te forêt, comme vous savais, n'est pas sûre à ces heures-ci. Ignia tant de braconniers et de voleurs; c'est tout un. (*entendant du bruit.*) Tenais, tenais, il me semble que j'en entends déja quelques uns dans ces taillis.

RICHARD, *écoutant et soupirant.*

Oui, allons, mon ami: nous parlerons chez toi de ton mariage avec ma sœur Catau. Puisque le mien ne peut pas se faire, je veux presser mon pere de finir le tien. Il n'est pas juste que tu souffres de mon malheur: ce seroit un chagrin de plus pour moi. (*ils se retirent ensemble.*)

SCENE VI.

LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY, *arrivant dans l'obscurité et en tâtonnant.*

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Nous avons manqué nos relais, monsieur le Duc; cela est cruel!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Ah! d'autant plus cruel, mon cher Conchiny, que nos chevaux ne peuvent plus même aller le pas... Comme la nuit est noire!

LE MARQUIS DE CONCHINY.

L'on n'y voit point du tout; j'ai même de la peine à vous distinguer. Il faut que ce damné cerf nous ait fait faire un chemin...

LE DUC DE BELLEGARDE.

Un chemin du diable!... Quel cerf!... Il s'est fait battre d'abord pendant trois heures dans ces bois de Chailli; il passe ensuite la riviere, nous fait traverser la forêt de Rougeant, où il tient encore deux mortelles heures: il nous conduit enfin bien avant dans Sénart, où nous sommes...

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Sans savoir où nous sommes... Mais j'entends marcher... Quelqu'un vient à nous.

SCENE VII.

LE DUC DE SULLY, *arrivant en tâtonnant, et saisissant le bras du duc de Bellegarde,* LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY.

LE DUC DE SULLY, *au duc de Bellegarde.*

Ah! sire, seroit-ce vous?... Est-ce vous, sire?

LE DUC DE BELLEGARDE, *au marquis de Conchiny.*

C'est la voix de monsieur de Rosny, et son cœur; car il n'est occupé que de son roi.

LE DUC DE SULLY, *reconnoissant le duc de Bellegarde.*

C'est moi-même... Eh! c'est vous, duc de Bellegarde? Êtes-vous seul ici? Savez-vous où est le roi? A-t-il quelqu'un avec lui?

LE DUC DE BELLEGARDE.

Il y a deux heures que j'en suis séparé: il n'étoit point avec le gros de la chasse quand je je l'ai perdu; et pour moi, je suis ici uniquement avec le marquis de Conchiny.

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Avec votre serviteur, duc de Sully.... Mais vous, qu'avez-vous donc fait de votre cheval?

LE DUC DE SULLY.

Je l'ai donné à un malheureux valet qui s'est cassé la jambe devant moi... Mais dites-moi donc, messieurs, en quel endroit de la forêt nous trouvons-nous ici?

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Ma foi! nous y sommes égarés; voilà tout ce que nous savons.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Cela est agréable!... et sur-tout pour un galant chevalier comme moi qui devois ce soir même mettre fin à une aventure des plus brillantes!... Soit dit entre nous, sans vanité et sans indiscrétion, messieurs.

LE DUC DE SULLY, *d'un air brusque.*

Duc de Bellegarde, vous n'avez que vos folies en tête! Je pense au roi, moi... Il n'aura peut-être été suivi de personne; la nuit est sombre: je crains qu'il ne lui arrive quelque accident.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *d'un air indifférent.*

Bon! quel accident voulez-vous qu'il lui arrive?

LE DUC DE SULLY, *vivement.*

Eh quoi! monsieur, ne peut-il pas être rencontré par un braconnier, par quelque voleur?

Que sais-je, moi? (*avec colere.*) En vérité, le roi devroit bien nous épargner les alarmes où il nous met pour lui! Que diable! ne devroit-il pas être content d'être échappé à mille périls qui étoient peut-être nécessaires dans le tems; et cet homme-là ne sauroit-il se retenir de s'exposer encore aujourd'hui à des dangers tout-à-fait inutiles?

LE DUC DE BELLEGARDE, *d'un air léger.*

Eh! mais, mais, mon cher Sully, vous mettez les choses au pis!... J'aime le roi autant que vous l'aimez, et...

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Et moi aussi, assurément... mais, par ma foi! c'est vouloir s'inquiéter à plaisir que de...

LE DUC DE SULLY, *brusquement.*

Vive Dieu, messieurs, nous avons une façon d'aimer le roi tout-à-fait différente! car, moi, je vous jure que dans ce moment-ci je ne suis nullement rassuré sur sa personne. J'ai peur de tout pour lui, moi; je ne suis pas aussi tranquille que vous l'êtes.

SCENE VIII.

UN PAYSAN, *ayant sur le dos une charge de bois.* LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY.

LE PAYSAN, *chantant, à part, sur l'air des Forgerons de Cythere.*

« Je suis un bûcheron
« Qui travaille et qui chante... »

LE DUC DE SULLY, *au Paysan*, *en l'arrêtant.*

Qui va là?... Qui es-tu?

LE PAYSAN, *jetant son bois, et tombant aux genoux de monsieur de Sully.*

Miséricorde! messieurs les voleurs, ne me tuais pas! Mon cher monsieur, si vous êtes leu capitaine, ordonnez-leux qu'ils me laissiont la vie... La vie, monsieur le capitaine, la vie! (*tirant de sa poche son argent, et l'offrant au duc de Sully.*) V'là quatre patards et trois carolus; c'est tout ce que j'avons.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *à monsieur de Sully.*

Vous, capitaine de voleurs, mon cher surintendant! cela est piquant au moins, mais très piquant!

LE DUC DE SULLY, *d'un ton sévere.*

C'est plaisanter mal à propos et bien légèrement, monsieur.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au Paysan.*

Leve-toi, mon bon homme, leve-toi. Nous ne sommes point des voleurs, mais des chasseurs égarés, qui te prions de nous conduire au plus prochain village.

LE PAYSAN, *se relevant.*

Eh! parguenne! messieurs, vous n'êtes qu'à une portée de fusil de Lieursain.

LE DUC DE SULLY.

De Lieursain, dis-tu?

LE PAYSAN.

Oui, monsieur, et vous n'avez qu'à me suivre.

LE DUC DE BELLEGARDE.

Bien nous prend que ce soit si près, car nous sommes excédés de lassitude.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *au Paysan.*

Et nous mourons de faim... Dites-moi, l'ami, trouverons-nous là de quoi?...

LE PAYSAN.

Oh! oui, car je vons vous mener chez le garde-chasse de ce canton. Vous y trouverais des lapins par centaine; car ces gens-là y mangiont les lapins, eux, et les lapins nous mangiont, nous.

LE DUC DE SULLY, *donnant de l'argent au Paysan.*

Tiens, mon enfant, voilà un henri; conduis-nous.

LE DUC DE BELLEGARDE, *au Paysan, en lui donnant aussi de l'argent.*

Tiens, mon pauvre garçon!

LE MARQUIS DE CONCHINY, *au Paysan, en lui donnant de l'argent.*

Tiens encore... Eh bien! nous crois-tu toujours des voleurs?

LE PAYSAN.

Au contraire, et grand merci, mes bons seigneurs!... Suivez-moi... Dame! si je vous ont pris pour des voleurs, c'est que c'te forêt-ci en fourmille; car depis nos guerres civiles biaucoup de ligueux avont pris c'te profession-là.

LE DUC DE SULLY.

Allons, allons; conduis-nous, et marche le premier.

LE PAYSAN.

Venais, venais par ce petit sentier; par ilà, par ilà.

LE DUC DE SULLY, *à part, en faisant passer les autres devant lui et en les suivant.*

Je suis toujours inquiet du roi; il ne me sort point de l'esprit. (*ils s'éloignent tous les quatre.*)

SCENE IX.

HENRI IV, *arrivant en tâtonnant.*

Où vais-je?... où suis-je ?... où cela me conduit-il ?... Ventresaingris ! je marche depuis deux heures pour pouvoir trouver l'issue de cette forêt... Arrêtons-nous un moment et voyons... Parbleu ! je vois... que je n'y vois rien. Il fait une obscurité de tous les diables ! (*tâtant avec son pied.*) Ceci n'est point un chemin battu, ce n'est point une route : je suis en plein bois... Allons, je suis égaré tout de bon... C'est ma faute. Je me suis laissé emporter trop loin de ma suite ; et l'on sera en peine de moi. C'est tout ce qui me chagrine ; car du reste le malheur d'être égaré n'est pas bien grand... Prenons notre parti cependant... Reposons-nous, car je suis d'une lassitude... je suis rendu ! (*il s'assied au pied d'un arbre, et tâte le terrain.*) Oh ! oh ! cette place-ci n'est pas trop désagréable !... Eh mais ! là, on n'y passeroit pas mal la nuit ; ce coucher-ci n'est pas trop dur : j'en ai, parbleu ! trouvé par fois de plus mauvais ! (*il se couche et se remet tout de suite en son séant.*) Si ce pauvre diable de duc de Sully, qui ne vient à la chasse que par complaisance, que j'ai forcé aujourd'hui de m'y suivre, s'est par malheur

égaré comme moi ! oh ! je suis perdu : et ce seroit encore bien pis si j'étois obligé de passer la nuit dans la forêt; il me feroit un train... il me feroit un train !... je n'aurois qu'à bien me tenir!... Il me semble que je l'entends qui me dit, avec son air austere : « J'adore Dieu, sire ! vous avez « beau rire de tout cela, je ne vois rien de plai- « sant, moi, à faire mourir d'inquiétude tous vos « serviteurs... » Si je pouvois cependant reposer et m'endormir quelques heures, je reprendrois des forces pour me tirer d'ici... Essayons... (*il se recouche, et paroît reposer un instant: on tire un coup de fusil; il s'éveille, et se releve en mettant la main sur la garde de son épée.*) Il y a ici quelques voleurs. Tenons-nous sur nos gardes.

SCENE X.

HENRI, DEUX BRACONNIERS.

1er BRACONNIER, *à son camarade.*

Es-tu sûr de l'avoir mis à bas ?

2e BRACONNIER.

Oui ; c'est une biche: il me semble l'avoir entendu tomber.

HENRI, *à part, en allant vers le fond du théâtre.*

Ce sont des braconniers ; je vois cela à leur entretien.

LE 1er BRACONNIER.

Ne dis-tu pas que tu la tiens?

LE 2e BRACONNIER.

Tu rêves creux ; je n'ai point parlé.

LE 1er BRACONNIER.

Si ce n'est pas toi qui as parlé, il y a donc ici quelqu'un qui nous guette... Je me sauve, moi. (*il s'éloigne.*)

LE 2e BRACONNIER.

Parguenne! et moi je m'enfuis. (*il s'éloigne.*)

HENRI, *seul.*

Eh! messieurs!... messieurs!... Bon! ils sont déja bien loin... Ils auroient pu me tirer d'ici, et me voilà tout aussi avancé que j'étois.

SCENE XI.

HENRI, MICHAU, *ayant deux pistolets à sa ceinture et une lanterne sourde à la main.*

MICHAU, *saisissant Henri par le bras.*

Ah! j'tenons le coquin qui viant de tirer sur les cerfs de notre bon roi... Qu'êtes-vous? allons, qu'êtes-vous?

HENRI.

Je suis, je suis... (*à part, en se boutonnant pour cacher son cordon bleu.*) Ne nous découvrons pas.

MICHAU.

Allons, coquin, répondais donc: qu'êtes-vous?

HENRI, *riant.*

Mon ami, je ne suis point un coquin.

MICHAU.

M'est avis que vous ne valais guere mieux, car vous ne répondais pas net. Qu'est-ce qu'a tiré ce coup de fusil que je venons d'entendre?

HENRI.

Ce n'est pas moi, je vous jure.

MICHAU.

Vous mentais, vous mentais!

HENRI.

Je ments... je ments?... (*à part.*) Il me semble bien étrange de m'entendre parler de la sorte! (*à Michau.*) Je ne ments point, mais...

MICHAU.

Mais... mais... mais... je n'sons pas obligés de vous craire. Quel est vot' nom?

HENRI, *en riant.*

Mon nom... mon nom?

MICHAU.

Vot' nom; oui, vot' nom. N'avous pas de nom? D'où venais-vous? Queuque vous faites ici?

HENRI, *à part.*

Il est pressant! (*à Michau.*) Mais voilà des questions... des questions...

MICHAU.

Qui vous embarrassont?... je voyons ça. Si vous étiais un honnête homme vous ne tortilleriais pas tant pour y répondre; mais c'est qu'vous ne l'êtes pas... Et dans ce cas-là qu'on me suive cheux le garde-chasse de c'canton.

HENRI.

Vous suivre? eh! de quel droit? de quelle autorité?

MICHAU.

De queu droit? du droit que je nous arrongeons, tous tant que nous sommes de paysans ici, de garder les plaisirs de not' maître... Dame! c'est que voyais-vous? d'inclination, par amiquié pour not' bon roi, tous l'shabitans d'ici l'y sarvont de gardes-chasses, sans être payés pour ça, afin que vous l'sachiais.

HENRI, *à part, et d'un ton très attendri.*

M'entendre dire cela à moi-même!... Ma foi! c'est une sorte de plaisir que je ne connoissois pas encore.

MICHAU.

Queuque vous marmotais-là tout bas? Allons, allons, qu'on me suive.

HENRI.

Je le veux bien... Mais auparavant voudriez-vous bien m'entendre? me ferez-vous cette grace-là?

MICHAU.

C'est, je crais, pus qu'ous ne méritais. Mais voyons ce qu'ous avez à dire pour votre défense.

HENRI.

Je vous représenterai bien humblement, monsieur, que j'ai l'honneur d'appartenir au roi, et que, quoi je sois un des plus minces officiers de sa majesté, je suis aussi peu disposé que vous à souffrir qu'on lui fasse tort. J'ai suivi le roi à la chasse : le cerf nous a mené de la forêt de Fontainebleau jusqu'en celle-ci; je me suis perdu, et...

MICHAU.

De Fontainebleau le cerf vous mener à Lieursain? ça n'est guere vraisemblable!

HENRI, *à part.*

Ah! ah! je suis à Lieursain.

MICHAU.

Ça se peut pourtant. Mais pourquoi avous quitté, avous abandonné not' cher roi à la chasse? Ça est indigne, ça!

HENRI.

Hélas! mon enfant, c'est que mon cheval est mort de lassitude.

MICHAU.

Fallait le suivre à pied, morgué! S'il y arrive queuqu'accident, vous m'en répondrais, déja!... Mais, tenais, j'ons bian de la peine à vous craire... Là, dites-moi, là, dites-vous vrai?

HENRI.

Encore un coup je vous dis que je ne ments jamais.

MICHAU, *à part.*

Queu chien de conte ! ça vit à la cour, et ça ne ment jamais ! Eh ! c'est mentir ça !

HENRI, *légèrement.*

Eh bien ! monsieur l'incrédule, donnez-moi retraite chez vous, et je vous convaincrai que je dis la vérité. (*il tire de sa poche une piece d'or et la lui donne.*) Pour commencer voici d'abord une piece d'or, et demain je vous promets de vous payer mon gîte au-delà même de vos souhaits.

MICHAU.

Oh ! tatigué ! je voyons à présent que vous dites vrai: vous êtes de la cour. Vous baillez eune bagatelle aujourd'hui, et vous faisien pour le lendemain de grandes promesses, qu'ous n'quiendrais pas.

HENRI, *à part.*

Il a de l'esprit.

MICHAU.

Mais apprenais que je ne sis pas courtisan, moi ! que je m'appelle Michel Richard, ou plutôt qu'on me nomme Michau ; et j'aime mieux ça, parceque ça est pus court ; que je sis meûnier de ma profession ; (*lui rendant sa piece.*) que

je n'ons que faire de vot' argent; que je sons riches.

HENRI.

Tu me parois un bon compagnon, et je serai charmé de lier connoissance avec toi.

MICHAU.

« Tu me parois!... avec toi!... » Eh! mais v's êtes familier, monsieur le mince officier du roi!... Eh! mais j'vous valons bian peut-être! Morgué! ne m'tutoyais pas, je n'aimons pas ça!

HENRI, *du ton du badinage.*

Ah! mille excuses, monsieur! bien des pardons...

MICHAU.

Eh! non, ne gouaillais pas. C'n'est point que je soyons fiars; mais c'est que je n'admettons point de familiarité avec qui que ce soit que paravant je n'sachions s'il le mérite, voyais-vous?

HENRI, *d'un air de bonté.*

Je vous aime de cette humeur-là! je veux devenir votre ami, monsieur Michau, et que nous nous tutoyions quelque jour.

MICHAU, *lui frappant sur l'épaule.*

Oh! quand je vous connoîtrons ça s'ra différent.

HENRI, *souriant.*

Oh! oui, tout différent... Mais, de grace, tirez-moi d'ici à présent.

MICHAU.

Très volontiers ; et pis que vous êtes honnête, je veux vous faire voir, moi, que je sis bonhomme. Venais-vous-en cheux nous : vous y verrais ma femme, Margot, qui n'est pas encore si déchirée, et ma fille, Catau, qui est jeune et jolie, elle!

HENRI, *avec vivacité.*

Votre fille Catau est jolie? elle est jolie, dites-vous?

MICHAU.

Guiable ! comme vous prenez feu d'abord ! Vous m'avez l'air d'un gaillard !

HENRI, *vivement.*

Mais oui, j'aime tout ce qui est joli, moi, j'aime tout ce qui est joli !

MICHAU.

Eh ! oui, l'on vous en garde !... Oh! mais ne badinons pas !... Venais-vous-en tant seulement souper cheux moi... Mon fils arrive ce soir: j'ons une poitreine de vieau en ragoût, un cochon de lait, et un grand lievre en civet.

HENRI, *gaiement.*

Vous aurez donc un lit à me donner?... mais sans découcher mademoiselle Catau !

MICHAU.

Oh! je vous coucherons dans un lit qui est dans not' grenier en haut, et qu'est au contraire fort

éloigné de l'endroit où couche Catau, et ça pour cause !... Je vous aurions bien baillé le lit de not' fils, s'il n'étoit pas revenu ; mais, dame ! je voulons que not' enfant soit bian couché par parférence.

HENRI, *gaiement et avec bonté.*

Cela est trop juste ! Pardieu ! je serois fâché de le déranger, et vous avez raison ; cela est d'un bon pere !

MICHAU.

C'est qu'y sera las, c'est qu'y sera harassé, voyais-vous ?... Allons, allons, venais-vous-en, monsieur... A'vous faim ?

HENRI.

Oh ! une faim terrible !

MICHAU.

Et soif à l'avenant, n'est-ce pas ?

HENRI.

La soif d'un chasseur ; c'est tout dire.

MICHAU.

Tant mieux, morgué ! V'm'avais l'air d'un bon vivant !... Buvez-vous sec ?

HENRI.

Oui, oui, pas mal, pas mal !

MICHAU.

Vous êtes mon homme.... Suivais-moi... Je voyons que nous nous tutoyerons bentôt à table. J'allons vous faire boire du vin que j'faisons ici :

il est excellent ; quand ce seroit pour la bouche du roi... Laissez faire, nous allons nous en taper.

HENRI.

Ventresaingris ! je ne demande pas mieux !

MICHAU.

Oh ! pour le coup je voyons bian que vous n'avais pas menti : vous êt' officier de not' bon roi, car vous v'nais de dire son juron.

HENRI, *à part, en s'en allant.*

Continuons à lui cacher qui nous sommes... Il me paroît plaisant de ne me point faire connoître. (*il s'en va avec Michau qui le prend par la main.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE III.

Le théâtre représente l'intérieur de la maison du meûnier. L'on voit au fond une longue table de cinq pieds sur trois et demi de largeur, sur laquelle le couvert est mis. La nappe et les serviettes sont de grosse toile jaune. A chaque extrémité est une pinte en plomb; les assiettes de terre commune. Au lieu de verres des timbales et des gobelets d'argent pareils à ceux de nos bateliers; des fourchettes d'acier. Sur le devant deux escabelles : près de l'une est un rouet à filer; au pied de l'autre est un sac de bled sur lequel est empreint le nom de Michau.

SCENE PREMIERE.

MARGOT, CATAU.

MARGOT.

Vois, Catau, vois, ma fille, s'il ne manque rian à not' couvert; si t'as ben apporté tout c'qui faut sus la table. V'là Michau, v'là ton pere qui va rentrer de la forêt.

CATAU.

Non, ma mere, rien n'y manque. Tout est ben arrangé à présent; mon pere trouvera tout prêt.

MARGOT, *y regardant elle-même.*

Oui, oui, v'là qu'est ben, mon enfant. Le souper est retiré du feu; je l'ons mis sus de la cendre chaude: il n'y a plus rian à voir de ce côté-là; ainsi remettons-nous donc à not' ouvrage: car ne faut pas êt' un moment sans rien faire.

CATAU, *se remettant à l'ouvrage ainsi que sa mere, chacune assise, et la mere auprès du rouet où elle file, tandis que sa fille prend de la toile pour coudre.*

Vous avez raison, ma mere.

MARGOT.

C'est que l'oisiveté est la mere de tous vices... Eh! tiens, si c'te petite Agathe n'avoit pas été élevée sans rien faire cheux c'te grande dame, elle n'auroit pas écouté ce biau Marquis; elle ne s'en seroit pas allée avec lui comme une criature, si elle avoit su s'occuper comme nous, ma fille.

CATAU.

Tenez, maman, v'là mon frere qui arrive ce soir; je gage qu'il nous apprendra qu'Agathe est innocente de tout ça... Oh! je le gagerois; car je l'ai toujours crue sage, moi.

MARGOT.

Oui, sage, je t'en réponds! v'là une belle sagesse encore!... Mais n'en parlons pus; c'est une trop vilaine histoire!

CATAU.

Eh bien! ma mere, contez-moi donc d'autres histoires... Contez-moi, par exemple, d's'histoires d'esprits. C'est ben singulier! je n'voudrois pas voir eun esprit pour tout l'or du monde, et si c'tapendant je sis charmée quand j'entends raconter d's'histoires d'esprits. Si ben donc, ma mere, que vous allez m'en dire eune?

MARGOT, *tout en filant.*

Volontiers, Catau, puisqu'ça te réjouit... Mais c'tella est ben sûre, ma fille: c'est Michau, c'est vot' pere l'y-même qu'a vu revenir c't'esprit-là... qui revenoit.

CATAU.

Mon pere l'a vu?... il l'a vu?

MARGOT.

Vot' pere!... Ce n'sont pas là des contes, puisque c'est lui-même qui l'a vu... Je n'venions que d'être mariés, et y venoit de perdre son pere; et v'là que tout d'un coup quand Michau fut couché, et que sa chandelle fut éteinte, il entendit d'abord l'esprit, qui revenoit sans doute du sabbat... qui s'glissit tout le long de sa cheminée...

et qui entrit dans sa chambre en traînant de grosses chaînes... trela à... trela à... trela à... trela !

CATAU.

De grosses chaînes !... Ah ! le cœur me bat !... de grosses chaînes ?...

MARGOT.

Oui, mon enfant, de grosses chaînes, et qui faisient un bruit terrible !... Et pis après le revenant allit tout droit tirer les rideaux de son lit, cric !... crac !... cric !... crac !...

CATAU, *tremblant.*

Ah ! bon dieu ! bon dieu ! que j'aurois t'eu de frayeur !... Eh ! de queue couleur sont l's'esprits ? Dites-moi donc ça, pisque mon pere a vu c'ti-là.

MARGOT.

Oh ! pardienne ! il ne l'vit pas en face ; car, de peur de l'voir, vot' pere fourrit bravement sa tête sous sa couverture... Mais il entendit ben distinctement l'esprit qui lui disit : « Rends à « monsieur le curé six jarbes de bled dont ton « pere ly a fait tort sur la dixme, ou sinon de- « main je viendrai te tirer par les pieds ! »

CATAU, *plus tremblante.*

Ah ! tout mon sang se fige !... Et mon pere eut-il ben peur ?... (*on frappe à la porte.*) Bonté divine ! n'est-ce pas là un esprit ?

MARGOT, *tremblant aussi.*

Non, non, c'est qu'on frappe à la porte... Va-t'en ouvrir, Catau.

CATAU.

Ah! ma mere, je n'oserois!... Allez-y vous-même... vous êtes plus hasardeuse que moi.

MARGOT.

Eh ben! eh ben! allons-y toutes les deux ensemble.

CATAU.

Mais ne parlais donc pas comme si vous aviais peur, ma mere; ça me fait trembler davantage.

MARGOT.

Non, non, mon enfant, si je pis m'en empêcher... (*on frappe encore plus fort.*) Qui va là? qui va là?

RICHARD, *en dehors.*

C'est moi; ouvrez.

CATAU, *frissonnant de tout son corps.*

Ah! ma mere, ça ressemble à la voix de mon frere Richard... Y sera mort, et c'est son esprit qui reviant!

MARGOT.

A Dieu ne plaise!... J'ai dans l'idée, moi, que c'est l'y-même. (*on frappe encore.*)

RICHARD, *en dehors.*

Ouvrez donc... Eh! mais, ouvrez donc!

MARGOT, *courant ouvrir.*

Oh! c'est l'y-même; je vous ouvrir.

SCENE II.

RICHARD, MARGOT, CATAU.

RICHARD, *à Margot, en l'embrassant.*

Comment vous portez-vous, ma mere?

MARGOT.

Fort ben, mon cher enfant.

RICHARD, *à Catau, en l'embrassant aussi.*

Et vous, ma sœur Catau?

CATAU.

A merveille, mon cher frere.

RICHARD, *à Margot.*

J'ai cru, ma mere, que vous ne vouliez pas m'ouvrir.

MARGOT.

Mon dieu! si fait, mon pauvre garçon; mais c'est que ta sœur a eu une sotte frayeur...

CATAU, *à Richard.*

Oui, c'est que ma mere a eu peur... Mais qu'avez-vous fait, cher frere? Eh ben! avous vu le roi?

MARGOT, *à Richard.*

Est-il bel homme?... Oh! il doit être biau; il est si bon!

RICHARD.

Hélas ! je n'ai pas pu le voir... Je vous conterai tout cela... Mais permettez-moi de vous demander auparavant où est mon pere?

MARGOT.

Il a entendu tirer un coup de fusil ; il est sorti pour voir qui s'peut être.

RICHARD.

Les braconniers ne vous laissent point tranquilles ?

MARGOT.

Oh ! c'est eune varmine qu'on ne peut détranger.

MICHAU, *frappant en dehors.*

Holà ! hé ! Margot ! Catau !... eune lumiere, eune lumiere !

MARGOT, *à Richard, en allant ouvrir la porte.*

Tians, tians, v'là ton pere qu'arrive.

SCENE III.

HENRI, MICHAU, MARGOT, CATAU RICHARD.

MARGOT, *à Michau.*

Eh ben ! l'coquin qu'a tiré le coup de fusil est-y pris?

MICHAU, *sans voir Richard et en montrant Henri.*

Non, Margot. Je n'ons rian trouvé que c't étranger, à qui faut que tu donnes à souper, et eun logement pour c'te nuit.

MARGOT.

Oh ! j'ons ben, nous, trouvé eun étranger ben meilleur, pisqu'il nous appartient ! (*montrant Richard.*) V'là Richard revenu.

MICHAU, *poussant très fort Henri pour aller à Richard.*

Not' fils est revenu ! (*montrant Richard et allant l'embrasser.*) Eh ! le v'là ce cher enfant !

HENRI, *à part et en riant.*

Qu'il m'eût poussé un peu plus fort, et il m'eût jeté à terre.

MICHAU, *à Richard.*

Mais queue joie de te revoir !... Eh bian ! comment t'en va, mon garçon ?

RICHARD.

A merveille, mon pere, et le cœur attendri de votre bon accueil.

HENRI, *à part.*

Quelle joie naïve !

MICHAU.

Ma foi ! monsieur, vous excuserais. Je sis ravi de voir ce pauvre Richard, si ravi... (*à Richard en tournant le dos à Henri.*) Ignia pus d'un mois

que je n'tons vu... Oh ! oui, faut qu'gniait pus d'un mois !

MARGOT, *à Richard.*

Je t'trouvons un peu maigri.

CATAU, *à Richard.*

Oui, t'as la mine un peu pâlote.

RICHARD, *à Margot.*

Je me porte bien, ma mere... Cela va bien, Catau.

MICHAU, *s'asseyant pour se faire ôter ses guêtres.*

Tant mieux, mon ami ! (*à Margot et à Catau.*) Mais aidez-moi un peu, vous autres, à me débarrasser de mes guêtres, car j'ons peine à nous baisser... (*à Richard.*) Et toi, mon fils, dis-nous donc; accoute ici. (*il continue de parler bas avec Margot, Richard et Catau qui paroissent lui répondre, et il ne se leve que lorsque le roi a fini son* à parte.)

HENRI, *à part.*

Quel plaisir... Je vais donc avoir encore une fois la satisfaction d'être traité comme un homme ordinaire... de voir la nature humaine sans déguisement ; cela est charmant ! (*regardant Michau et sa famille.*) Ils ne prennent seulement pas garde à moi.

MICHAU, *paroissant achever ce qu'il disoit tout bas.*

Mais enfin, Richard, qu'est-ce qui t'a fait revenir sitôt? Est-ce que t'aurois réussi? Aurois-tu parlé au roi?

RICHARD.

Non, mon pere: je ne l'ai pas vu plus que vous tous; et ce qui m'en a empêché c'est que... (*regardant Henri.*) Je vous expliquerai cela en détail quand nous serons en particulier.

MICHAU.

T'as raison; je causerons de tout ça quand je serons seuls... Mais à c't'heure-ci, moi, parlons donc de la chasse du roi qu'est venue ici de Fontainebleau. C'est singulier ça! (*montrant Henri.*) Et ce monsieur qu'est un petit officier de sa majesté, à ce qu'il dit, qui l'a suivi à la chasse, qui s'est égaré, et que je ramassons.

RICHARD.

Cela est très bien à vous, mon pere, et nous le recevrons de notre mieux.

HENRI.

En vérité, messieurs, je suis bien sensible à vos bonnes façons pour moi. (*à part*) Pardieu! ces paysans-ci sont de bien bonnes gens!

MICHAU, *à Margot et à Catau.*

Allons, Margot, allons, Catau, faites-nous souper, mes enfans.

MARGOT.

Not' homme, je vous demandons encore eun petit quart-d'heure. (*elle sort.*)

SCENE IV.

HENRI, MICHAU, RICHARD, CATAU.

CATAU, *à Michau, en lui montrant la table.*

Mon pere, v'là la nappe qu'étoit déja mise d'avance. (*montrant Henri.*) Je vons charcher encore eun couvert pour monsieu. (*à Henri en lui faisant la révérence.*) Monsieur a-t'-y eun couteau sus lui?

HENRI.

Non, belle Catau, je n'en ai point.

CATAU.

Je vous apporterons donc celui de la cuisine. (*elle sort.*)

HENRI, *à Michau.*

Vous aviez bien raison, papa Michau; mademoiselle Catau est la beauté même.

MICHAU.

Oh! sans vanitai, j'nons jamais fait que d'biaux enfans, nous! (*appelant.*) Mais, Catau! hé!... J'oubliois...

CATAU, *rentrant.*

Queuque vous souhaitez, mon pere?

MICHAU.

Parguienne! fille, c'est que je n'y pensions pas: rince un grand gobelet... (*montrant Henri.*) et

apporte à monsieu un coup de cidre : il le boira ben en attendant le souper ; il doit être altéré : c'n'est pas comme nous, lui.

HENRI.

Vous me prévenez ; j'allois vous demander un coup à boire.

CATAU.

Vous l'allais avoir dans l'instant, monsieu.

HENRI, *lui passant la main sous le menton.*

Et de votre main il sera délicieux ! (*Catau sort.*)

SCENE V.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

MICHAU, *à Henri.*

C'est qu'on a soif quand on a chassé !... je savons ça. (*à Richard.*) Eh bian ! mon garçon, dis-nous donc queuqu' t'as vu de biau à Paris ?

RICHARD.

Mon pere, quand j'y suis arrivé, quoiqu'il y eût plus d'un mois passé depuis la maladie de notre grand monarque, tout Paris étoit encore ivre de joie de la convalescence de ce roi bien aimé.

MICHAU.

Ç'a été d'même par toute la France, mon enfant. Eh ! tians, le seigneur de not' village avoit

bian raison de dire que c'est lorsqu'un roi est bian malade qu'on peut connoître jusqu'à queu point il est aimé de ses sujets.

HENRI, *à part.*

Quelle douce satisfaction !

RICHARD, *à Michau.*

Oui, mon pere. Hélas ! j'ai vu à Paris tout le monde heureux, excepté moi !

HENRI, *avec une grande vivacité de sentiment.*

Excepté vous, M. Richard? Eh ! pourquoi cette exception? Quelle raison, quel chagrin vous avoit donc fait quitter votre village pour aller à Paris?

MICHAU.

Oh ! ça, c'est eune autre histoire, que Richard ne se soucie peut-êt' pas de vous dire, voyais-vous?

HENRI, *à Richard.*

En ce cas-là, j'ai tort; pardonnez mon indiscrétion.

MICHAU.

Oh ! ignia pas grand mal à ça.

SCENE VI.

HENRI, MICHAU, RICHARD; CATAU, *apportant un pot de cidre et un verre.*

MICHAU, *à Catau, en montrant Henri.*

Allons, varse à boire à monsieu, ma Catau; y t'sarvira l'jour de tes noces. (*Catau fait prendre le verre à Henri et lui verse du cidre.*) (*à Henri.*) J'vous ont fait donner du cidre putôt que du vin, parceque ça rafraîchit mieux... Avalai-moi ça, pere. (*il lui frappe sur l'épaule.*)

HENRI.

A votre santé, M. Michau... à la vôtre, M. Richard... à la vôtre, et pour vous remercier, très belle et très obligeante Catau!

MICHAU.

Eh! morgué! j'oubliois... Richard, avant de souper, viens-t'en ranger avec moi queuques sacs de farine qui sont dans not' cour: ne faut point leux laisser passer là la nuit à l'air. (*à Henri.*) Vous voulais bian le parmettre, monsieu? (*à Catau.*) Toi, Catau, reste avec not' hôte pour l'y tenir compagnie.

CATAU.

Vous n'aurez donc pas besoin de moi, mon pere?

MICHAU.

Non, fille, tians-toi là.

(*il sort avec Richard.*)

SCENE VII.

HENRI, CATAU.

HENRI, *à part, sur le bord du théâtre.*

En vérité, la petite Catau est charmante!... mais charmante!... Si elle savoit qui je suis!... Non, non, rejetons cette idée; ce seroit violer les droits de l'hospitalité.

CATAU.

Queuqu'vous faites donc là tout debout dans un coin, monsieu? Que ne vous assisez-vous? J'vons vous chercher eune chaise. (*elle fait quelques pas pour aller chercher une chaise.*)

HENRI, *l'arrêtant par la main.*

Demeurez, belle Catau... Je ne souffrirai point que vous preniez cette peine.

CATAU.

Aga, v'là encore eune belle peine! Est-ce que vous nous prenais pour vos poupées de filles de Paris?... Mais lâchez, lâchez-moi donc la main!

HENRI.

Votre main? Oh! pour cela non; elle est trop jolie! je veux la garder.

CATAU, *retirant sa main rudement.*

Oh! laissez, s'il vous plaît. J'n'aimons pas les complimens, et sur-tout ceux des messieux. Ignia toujous à craindre pour les filles qui les écoutont... Je savons ça.

HENRI.

Oh! mon petit cœur! vous n'avez rien à craindre avec moi.

CATAU.

Je n'n'ous y fions pas, voyais-vous... Vous me regardais... vous me regardais... avec des yeux... avec des yeux... qui me font peur... Oh! vous m'avez tout l'air d'un bon enjoleux de filles!... Voyais encore comme y me regarde!

HENRI, *en riant.*

Eh! mais vous, Catau, vous m'avez l'air bien farouche. Dites-moi donc, l'êtes-vous autant que cela avec tous les paysans de votre village?... Avec une aussi jolie mine vous devez avoir bien des amoureux?

CATAU.

Eh mais! tredame! monsieu, je n'en manquons pas.

HENRI.

Je le crois bien... Eh! sans doute il y en a quelqu'un auquel votre petit cœur donne la préférence? Je le trouve bien heureux!

CATAU.

Eh ben ! y dit toujours comme ça, lui, qu'y n'est pas assez heureux... Ces hommes ne sont jamais contens.

HENRI.

Cependant vous l'aimez bien; avouez-le moi?

CATAU.

Eh ! qu'est-ce qui n'aimeroit pas Lucas ? C'tapendant, parcequ'il n'est pas autrement riche, mon pere barguigne toujous à nous marier ensemble.

HENRI.

Oh ! il faut que votre pere vous fasse épouser Lucas, qu'il en finisse : je le veux absolument; je le veux.

CATAU.

Je le veux, je le veux... Comme y dit ça, ce monsieu ! Je le veux !... Eh ! le roi dit ben : Nous voulons... Oh ! sachez qu'on ne fait vouloir à mon pere que ce qu'y veut, lui.

HENRI, *en riant.*

Quand je dis... que je le veux... cela signifie seulement que je le souhaite. (*à part en s'éloignant un peu.*) J'ai pensé me trahir ; j'ai fait là le roi sans m'en appercevoir.

CATAU, *à part, en allant à Henri.*

Y l'souhaite ! et y me plante-là pour aller se moquer de moi tout là-bas.

HENRI, *la caressant.*

Non, ma chere fille; et vous verrez si je me moque... Je compte parler à monsieur Michau de façon que vous épouserez votre amoureux... et j'ose vous prédire qu'auparavant que je sorte d'ici vous serez heureuse... (*la serrant entre ses bras.*) mais bien heureuse!

CATAU, *se défendant de ses caresses.*

Allons, allons, ne me prenais pas comme ça; aussi-ben v'là que j'apperçois mon pere.

SCENE VIII.

HENRI, MICHAU, MARGOT, RICHARD, CATAU.

MICHAU, *à Henri, en montrant Catau.*

Pardon, monsieu, de not' incivilitai de vous avoir laissé seul avec c'te petite fille qui ne sait pas encore entretenir les gens; mais c'est qu'faut faire ses affaires, *primo*, d'abord.

MARGOT.

Mon mari, tout est prêt pour le souper. (*elle sort.*)

MICHAU, *à Henri.*

Eh bian! boutons-nous à table.

CATAU.

Faudroit l'avancer ici, la table, pour qu'on

puisse passer par derriere. (*à Richard.*) Mon frere, prêtez-moi un peu la main. (*elle va pour prendre la table avec Richard, et Henri veut lui en épargner la peine.*)

HENRI.

Laissez-moi faire, ma belle enfant. Vous n'êtes pas assez forte.

CATAU, *le repoussant.*

Je ne sons pas assez forte ?... Allons donc, monsieu, je ne souffrirons pas qu'cheux nous vous preniez la peine...

HENRI.

Eh ! non, laissez-moi faire.

MICHAU.

A nous deux, Richard... (*Michau et Richard vont prendre la table, et ils l'apportent sur le devant du théâtre.*) Toi, Catau, va-t'en avartir ta mere, et sarvez-nous à souper tout de suite. (*Catau sort.*)

SCENE IX.

HENRI, MICHAU, RICHARD.

(*Pendant que Michau et Richard apportent la table Henri va chercher le banc, et range les deux chaises de paille aux deux coins de la table.*)

MICHAU, *à Henri, en lui arrachant une chaise de la main.*)

Oh ! parguenne ! monsieu, parmettez-nous d'faire les honneurs de cheux nous ! Richard et moi j'aurions été charcher le banc et arrangé fort bian nos chaises, peut-être !

HENRI.

Bon ! bon ! sans façon, monsieur Michau... Oh ! parbleu ! sans façon.

MICHAU, *lui arrachant l'autre chaise de la main.*

Non, monsieu, ça ne se passera pas comme ça, vous dit-on !

SCENE X.

HENRI, MICHAU, RICHARD, MARGOT, CATAU, *apportant les plats du souper.*

MICHAU.

Allons, boutons-nous vîte tretous à table. (*à Henri en lui montrant une chaise.*) Mettais-vous sur c'te chaise-là, monsieu. (*à Margot en lui montrant une autre chaise.*) Toi, Margot, prends c'taute chaise, et mets-toi là

MARGOT.

Eh! non, prenais-la putôt; vous avais d'couteume de vous mettre sus eune chaise, mon ami.

HENRI, *à Michau en lui offrant sa chaise.*

Mon dieu! ne vous déplacez pas, monsieur Michau: reprenez votre chaise. Je serai ravi d'être sur le banc, moi: cela m'est égal, en vérité.

MICHAU.

Morgué! monsieu, est-c' qu'vous vous gaussez de nous avec vos façons? Je savons vivre... Est' qu'ous nous prenais pour des cochons? Faut-y pas qu'un étranger ait le meilleur siége, donc?

HENRI.

Allons, allons, j'obéis, monsieur.

MICHAU.

Vous faites bian. (*à Margot.*) Sieds-toi donc,

femme. Je voulons rester là entre ma fille et mon fils. (*ils s'asseyent tous.*) Oh! ça, beuvons un coup d'abord; ça ouvre l'appétit.

HENRI.

Vous êtes homme de bon conseil, et vous inspirez la franche gaieté, monsieur Michau! (*refusant de la pinte qui est devant Michau et dont celui-ci lui offre, et se saisissant de celle qui est devant lui.*) Non, servez madame Michau. (*montrant Catau.*) Je vais en verser, moi, à notre belle enfant, et je m'en servirai après.

MICHAU.

C'est bian dit! (*à Margot.*) Tians donc, femme. (*à Richard.*) Tends donc, Richard. (*ils boivent tous à la santé de Henri, comme leur convié.*) Monsieu, j'ons l'honneur de boire à vot' santai.

RICHARD, *à Henri.*

Monsieur, permettez-vous?...

HENRI.

Bien obligé, messieurs et mesdames... (*à Catau en lui serrant la main.*) Je vous remercie, charmante Catau.

CATAU, *faisant un petit cri.*

Aïe! aïe! monsieu, comme vous me sarrez la main! Ça m'a fait mal, dea!

HENRI.

Pardon, ma belle enfant! je suis bien éloigné

d'avoir l'intention de vous faire du mal; au contraire.

MICHAU, *servant Henri.*

Tenais, monsieu, je vous sars c'te premiere fois-ci; passé ça, sarvons-nous nous-mêmes sans çarimonie. C'est aisé, car nos viandes sont toutes coupées.

HENRI, *prenant ce que lui offre Michau.*

Grand-merci, monsieur... (*à Catau en la servant.*) Que j'aie l'honneur de vous servir, ma belle voisine. Je ne sais si vous avez de l'appétit; mais vous en donneriez.

CATAU.

C'est vot' grace!... Ben obligée, monsieu; v'sêtes ben poli!

MICHAU, *à Margot.*

Prends donc, femme... (*à Margot et à Richard.*) Allons, prenais, vous autres; je sis sarvi, moi... (*ils paroissent manger comme des gens affamés, sur-tout Henri qui mange avec une grande vivacité, ce qui est marqué par des silences.*) V'là un biau moment de silence!... Allons, ça va bian: nous mangeons comm' des diables!

CATAU.

C'est qu'il n'est chere que d'appétit.

HENRI, *tout en mangeant avec vîtesse.*

Oh! ma foi! voilà un civet qui en donneroit

quand on n'en auroit pas ; il est accommodé admirablement bien.

MARGOT.

Oh ! je l'ons accommodé à la grosse morguenne ; mais c'est que monsieu n'est pas difficile.

RICHARD.

Non, ma mere, c'est que monsieur est honnête ; il veut bien trouver à son goût ce qu'il voit que nous lui donnons de bon cœur.

HENRI, *en mangeant et dévorant encore.*

Non, en vérité, sans compliment, ce civet-là est une bien bonne chose, d'honneur !

MICHAU, *prenant la pinte.*

Eh ! mais, si je beuviémes ?

HENRI.

C'est bien dit, car je m'engoue... (*versant à Catau.*) Et puis je veux griser un peu mademoiselle Catau, pour savoir si elle a le vin tendre.

CATAU, *haussant son gobelet.*

Assais, assais, monsieu. Comme vous y allais ! (*ils boivent et choquent tous.*)

MARGOT, *à Richard qui cesse de manger.*

Queuque t'as, mon fils ? tu ne manges point.

RICHARD.

J'ai assez mangé, ma mere, et je n'ai rien.

MICHAU, *la bouche pleine.*

Eh bian ! Richard, pisque tu ne manges pus, chante-nous la petite chanson ; (*à Margot.*) ou

putôt, femme, commence, toi; ça vaura mieux. Tian, dis-nous la celle que le garde-chasse rapportit de Paris la semaine dergniere.

MARGOT.

La queulle donc?

MICHAU.

Eh! parguenne! la celle qui découvre le pot aux roses des amours de not' bon maître avec c'te belle jardigniere du châtiau d'Anet.

MARGOT.

Eh! mon ami, je n'me souvians pus de l'air.

MICHAU.

Tu rêves donc? Eh! c'est l'air de ce noël nouviau:

(*chantant.*)

Où s'en vont ces gais bergers?...

MARGOT.

Ah! oui, oui, je m'l'rappelle. En v'là assez... (*à Henri.*) Vous excurais, monsieu, si j'chantons comme au village.

HENRI.

Oh! je suis sûr que vous chantez très bien.

MARGOT.

C'est vot' grace... Mais v'là toujours la chanson, à bon compte.

(*elle chante.*)

C'est dans Anet que l'on voit
La belle jardigniere,

Qu'un grand prince, à ce qu'on croit,
Aime d'une magniere
Qu'avant deux ou trois mois l'on prévoit
Qu'alle deviendra mere. *

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

« Alle deviendra mere »! C'est un peu libre, ça!

HENRI, *souriant.*

Oui, oui; ce n'est pas autrement se gêner.

MARGOT.

Accoutais donc le reste; ygnien a encore deux varsets.

(*elle chante.*)

C'est lui qui de ta beauté,
La belle jardigniere,
Cueillit avec loyauté
Cette fleur printagniere
Dont le fruit à sa maturité
Te doit rendre ben fiere.

MICHAU, *à Henri, en interrompant Margot.*

Alle aura raison d'être fiare! Tenais, si j'avois été jolie fille, j'auriois voulu, moi, avoir eun rejeton de c'héros-là par moi-même!

* Le grand-pere de Dufresny, ainsi que nous l'avons dit dans la Notice sur cet auteur, passoit pour être fils de la belle jardiniere d'Anet et de Henri IV.

CATAU.

Fi donc, mon pere!

MARGOT, *à Michau.*

Ah! ça n'est pas sage, not' homme, ce qu'ous dites là; ça n'est pas bienséyant. Vaux mieux m'laisser achever de chanter.

(*elle chante.*)

Tu fais courir après toi,
La belle jardigniere,
Un galant qui sous sa loi
A mis la France enquiere,
Gascon, soldat, capitaine, et roi;
Tu dois être ben fiere.

MICHAU, *à Henri.*

L'appeler Gascon, ça est plaisant, ça! pas vrai?

HENRI, *d'un ton badin, mais sans rire.*

Oh! très plaisant, très plaisant.

MICHAU.

Oh! oui, oui, ça est drôle! (*à Richard,*) Mais à toi à présent. Dégoise-nous c'te chanson que t'avois faite pour Agathe.

RICHARD.

Ah! mon pere, depuis qu'elle m'a trahi...

HENRI, *tout en mangeant.*

Quoi! votre maîtresse vous a trahi, monsieur Richard? Eh! contez-moi donc ça?

MICHAU, *toujours mangeant.*

Ne l'y en parlais donc pas; vous le feriais pleurer: point de questions là-dessus. V's êtes trop curieux, au moins... (*à Richard.*) Allons, chante ça, te dis-je.

MARGOT, *à Richard.*

Oui, chante, mon fieu. Ça t'égayera, et nous itout.

CATAU, *à Richard.*

Oh! oui, oui, chantez, chantez, mon frere; et pis j'en chanterons eune après.

HENRI, *avec feu.*

Je serai ravi de vous entendre! j'en serai enchanté!

MICHAU, *à Richard.*

Allons, chante donc; je le veux: ne fais pas le benais.

RICHARD, *d'un air triste et contraint.*

C'est par obéissance pour vous, mon pere... (*montrant Henri.*) et par égard pour monsieur, qui n'a que faire de ma tristesse, que je vais chanter; car je n'en ai nulle envie, en vérité!

(*il chante.*)

Si le roi m'avoit donné
Paris, sa grand' ville,
Et qu'il me fallût quitter
L'amour de ma mie,
Je dirois au roi Henri:
« Reprenez votre Paris;

« J'aime mieux ma mie,
« O gué!
« J'aime mieux ma mie! »

(*Henri se détourne et répete à demi-voix:* au roi Henri, *d'une façon gaie et d'un air satisfait.*

HENRI, *à Michau, en montrant Richard.*

La chanson est jolie, très jolie! et monsieur la chante à merveille!

MICHAU.

Je l'crois qu'y la chante ben! Parguenne! eh! c'est l'y qui l'a faite!... Dame! monsieu, il est savant, not' fils!

HENRI, *à Catau.*

Et vous, aimable Catau, la vôtre à présent?

CATAU.

Je n'nous ferons pas presser; je n'avons pas eune assez belle voix pour ça.

(*elle chante en ayant le visage tourné vers Henri.*)

Charmante Gabrielle,
Percé de mille dards,
Quand la gloire m'appelle
Sous les drapeaux de Mars,
Cruelle départie!
Malheureux jour!
Que ne suis-je sans vie,
Ou sans amour!

(*Henri se détourne et répete avec émotion:* Charmante Gabrielle, *pendant que Catau continue de chanter, et sans qu'elle s'interrompe pour cela.*)

HENRI.

C'est chanter comme un ange !... (*il embrasse Catau.*) Cela mérite bien un baiser.

CATAU, *honteuse et s'essuyant la joue.*

Pardi! monsieu, v's êtes ben libre avec les filles!

MICHAU.

Allons, tu t'es t'attiré ça par ta gentillesse; faut en convenir. (*sérieusement, à Henri.*) Mais y n'fauroit pas recommencer, au moins, monsieu; j'vous en prions!... Guiable! y n'faut que vous en montrer, à ce qu'y me paroît!

HENRI, *gaiement.*

Pardon, papa Michau! Mademoiselle Catau m'avoit transporté. Je n'ai, ma foi! pas été le maître de moi!

MICHAU, *se versant à boire.*

Gnia pas grand mal... Eh! ben, moi, je vons itou vous dire eune chanson, et pis vous vienrais me baiser par après si je l'ons méritai... Attendais que je trouvions l'air... C'est l'air d'Henri IV dans les Tricolets... La, la, la, la, la: m'y voici; j'y suis:

(*il chante.*)

J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin!...

(*s'interrompant, à tout le monde.*)

Allons, chorû.

(*tous chantent ces deux premiers vers en refrain.*)

MICHAU, *chantant seul.*

De nos bons drilles
Voilà tout le refrain :
J'aimons les filles,
Et j'aimons le bon vin !

(*s'interrompant, à tout le monde.*)

Chorû.

(*tous chantent les deux derniers vers en refrain et en chœur.*)

MICHAU, *chantant seul.*

Moins de soudrilles
Eussent troublé le sein
De nos familles,
Si l'ligueux, plus humain,
Eût aimé les filles,
Eût aimé le bon vin!

(*s'interrompant, à tout le monde.*)

Chorû.

(*tous chantent les deux derniers vers en chœur.*)

MICHAU, *chantant seul.*

Vive Henri Quatre !
Vive ce roi vaillant !

(*Henri marque, pendant que l'on chante ce couplet, une sensibilité si grande qu'elle paroît aller jusqu'aux larmes ; et c'est dans ce point de vue qu'il doit jouer le reste de cette scene jusqu'au moment où on leve la table.*)

Ce diable à quatre
A le triple talent

De boire, et de battre,
Et d'être un vert galant.

(*après avoir chanté, à tout le monde.*)

Ah ! grand chorû pour celui-là !

(*tous reprennent en chœur le couplet entier.*)

Vive Henri Quatre !
Vive ce roi vaillant !...

(*à Henri, en interrompant sa chanson.*)

Mais, parguenne ! monsieu, beuvons à la santai de ce bon roi ! et vous l'y dirai, au moins ?... Mais dites-l'y, vous qu'avez l'honneur de l'approcher, dites-l'y ; promettais-le moi ?

HENRI, *dans l'attendrissement.*

Je vous le promets... Il le saura sûrement.

(*ils se versent du vin, et choquent tous avec le roi.*)

MARGOT, *à Henri, en se levant pour choquer.*

Et que je l'bénissons !

MICHAU, *à Henri, en se levant et choquant.*

Et que je l'chérissons !

CATAU, *à Henri, en se levant aussi et choquant.*

Et que je l'aimons pus que nous-mêmes !

RICHARD, *à Henri, en se levant aussi et s'alongeant pour choquer.*

Et que nous l'adorons !

HENRI, *à part, attendri au point d'être prêt à verser des larmes.*

Je n'y puis... plus tenir !... Je suis prêt à verser

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.



F. Massard inv.

Al. Massard Sculp.

Comme vous vous détournais ! Est-ce qué vous ne topais pas à tout ce que je disons là de not roi, donc ?

Acte III. Sc. X.

des larmes... de tendresse et de joie ! (*il se détourne.*)

MICHAU.

Comme vous vous détournais ! Est-c'que vous n'topais pas à tout ce que je disons là de not' roi, donc ?

HENRI, *d'un ton entrecoupé.*

Si fait... mes amis... au contraire... votre amour pour votre roi... m'atendrit... au point... que mon cœur... Allons, allons, à la santé de ce prince. (*ils recommencent à choquer.*)

MARGOT.

De ce bon roi !

CATAU, *à Henri.*

De ce cher roi !

MICHAU, *à Henri.*

De ce vaillant roi !

RICHARD, *à Henri.*

De ce grand roi !

MICHAU, *à Henri.*

De ses enfans, de ses descendans !... Eh bian ! dites donc itout un mot d'éloge de not' roi ! Est-ce que vous n'oseriais le louer donc, vous ? A'vous peur qu'ça n'vous écorche la langue ? M'est avis, morgué ! qu'vous n'l'aimais pas autant que nous !... Ne seriais-vous pas de ces anciens ligueux ? Oh ! v's n'êtes pas un bon François, morgué !

HENRI, *dans le dernier attendrissement, et choquant.*

Pardonnez-moi... de tout mon cœur... à la santé... de ce bon roi...

MICHAU, *avant d'avaler son vin, en contrefaisant Henri.*

« De ce bon roi !... » Parguenne ! l'on a ben de la peine à vous arracher ça !

MARGOT, *à Henri, après avoir bu.*

C'tapendant ses louanges venont d'elles-mêmes à la bouche !

CATAU, *à Henri, après avoir bu.*

Alles ne coutent rian !

RICHARD, *à Henri, après avoir bu.*

Elles partent du cœur !

MICHAU, *à Henri, après avoir bu.*

Tatigué ! ça fait du bian de boire à la santé d'Henri. (*à tout le monde.*) Oh ! ça, je n'mangeons pus ; levons-nous de table. Aussi ben, quand on a eune fois bu à la santé du roi, on n'oseroit pus boire à parsonne.

RICHARD.

Reportons la table, mon pere, afin qu'on puisse desservir plus commodément.

MICHAU.

T'as raison... (*à Henri, qui veut aider à transporter la table.*) Oh ! ça, allais-vous encore faire vos çarimonies ? je vous les défendons

HENRI, *aidant toujours à desservir.*

Je vous laisserai faire ; j'aiderai seulement un peu la belle Catau.

MICHAU.

Je ne le voulons pas, vous dis-je... (*à Margot et à Catau, en montrant Henri.*) Allons, Margot, Catau, achevais de nous ôter tout ça ; et pis allais mettre des draps blancs au lit de monsieu.

MARGOT.

Oui, mon ami, ça va êt' fait.

CATAU, *à Michau, en montrant Henri.*

Oui, mon pere, quand j'aurons tout rangé ici, j'irons, ma mere et moi, faire le lit de monsieu.

HENRI, *tenant quelques assiettes.*

Tenez, ma chere Catau, où faut-il porter ce que je tiens là?

CATAU.

Eh! laissez-moi faire. Pardi! mon cher monsieu, vous avais toujours les mains fourrées partout.

MICHAU, *à Henri.*

Parguenne! voulais-vous ben leux laisser faire leux besogne elles-mêmes? Vous êtes bian têtu, toujous!

HENRI, *aidant encore à desservir.*

Eh! non, non; je ne me mêlerai plus de rien: voilà qui est fait. (*on frappe à la porte de la maison.*)

MICHAU, *à Richard.*

L'on frappe à not' porte; va voir qui c'est, Richard.

RICHARD.

J'y cours, mon pere. (*il va ouvrir la porte, et Margot et Catau passent dans la cuisine avec les ustensiles du souper.*)

RICHARD, *à Michau, appercevant Agathe.*

Juste ciel! c'est Agathe!

SCENE XI.

HENRI, MICHAU, RICHARD, AGATHE, LUCAS.

LUCAS, *à Agathe, vêtue en paysanne.*

Eh bian! mam'selle; le v'là, monsieur Richard: parlais-l'y donc; mais il ne vous craira pas, vantais-vous-en!

AGATHE, *à Michau et à Richard, en se jetant aux pieds de l'un et de l'autre successivement.*

Ah! monsieur Michau!... Ah! Richard!... je viens me jeter à vos pieds, et vous supplier de m'entendre...

RICHARD.

Relevez-vous, Agathe... je ne souffrirai pas...

MICHAU, *à Agathe.*

Oh! oh! qui vous amene ici, ma mie? Faut

êt' ben impudente pour oser encore remettre les pieds cheux nous après c'qu'ous avais fait !

RICHARD.

Eh ! mon pere, épargnez...

AGATHE, *en pleurs, à Michau.*

J'avoue, monsieur, que l'excès de ma hardiesse mériteroit ce nom si j'étois coupable; mais c'est le marquis de Conchiny qui m'a enlevée malgré moi... Mes pleurs m'empêchent...

HENRI, *à part.*

Conchiny ! Conchiny !... (*à Michau.*) Qui est cette fille-là? elle m'intéresse infiniment; elle est jolie.

MICHAU.

Ah ! ouiche ! c'est eune jolie fille qui s'est vendue à ce vilain marquis de Conchiny, putôt que d'apouser honnêtement mon fils. Ça fait eune jolie fille ça ! (*On frappe encore à la porte. Margot et Catau, qui reviennent de la cuisine, vont ouvrir.*)

SCENE XII.

HENRI, MICHAU, MARGOT, RICHARD, CATAU, LUCAS, AGATHE, LE GARDE-CHASSE.

MARGOT ET CATAU, *ensemble, à Michau.*

Mon mari, }
Mon pere, } c'est monsieu le garde-chasse.

MICHAU, *au garde-chasse.*

Ah! ah! c'est bian tard que...

LE GARDE-CHASSE.

C'est, monsieur Michau, qu'il y a trois seigneurs, qui ont chassé aujourd'hui avec le roi, qui ont soupé chez moi, et à qui ma femme vient de dire que vous aviez chez vous un seigneur de leurs amis, avec lequel elle vous avoit vu rentrer de la forêt... (*voyant entrer le duc de Sully, le duc de Bellegarde, et le marquis de Conchiny.*) Mais les voici... Bon soir, monsieur Michau.

MICHAU.

Bon soir, monsieu le garde-chasse. (*le garde-chasse se retire.*)

SCENE XIII.

HENRI, LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, LE MARQUIS DE CONCHINY, MICHAU, MARGOT, CATAU, AGATHE, RICHARD, LUCAS.

MICHAU, *aux deux Ducs et au Marquis, en leur montrant Henri.*

Voyais, mes biaux seigneurs, si ce monsieu-là est un seigneur itout. Je n'l'crais pas. Il s'est dit officier du roi... (*tirant par le bras Henri, qui a*

le visage tourné d'un autre côté.) Voyais, reconnoissais-vous c't'honnête homme-là?

LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, ET LE MARQUIS DE CONCHINY, *ensemble, à Henri.*

Quoi! c'est vous, sire?... Sire, c'est vous-même?

MICHAU, MARGOT, LUCAS, CATAU, RICHARD, ET AGATHE, *tombant tous à genoux aux pieds du roi.*

Quoi! c'est là le roi? c'est là notre bon roi, notre grand roi?

HENRI, *avec attendrissement.*

Relevez-vous, mes bonnes gens; relevez-vous, mes amis... je le veux, mes enfans... relevez-vous; je vous l'ordonne.

AGATHE, *restant seule aux genoux du roi.*

Non, sire; puisque c'est vous, je resterai à vos pieds pour vous demander justice d'un cruel ravisseur, du marquis de Conchiny, qui m'a arrachée à tout ce que j'aime, au moment où j'étois prête à épouser Richard... Les larmes étouffent ma voix au point...

LE MARQUIS DE CONCHINY, *à part.*

Ciel! c'est Agathe!

HENRI, *relevant Agathe, et d'un ton sévere au marquis de Conchiny.*

Conchiny... qu'avez-vous à répondre?... Eh

bien! eh bien! répondez donc : vous paroissez interdit?

LE MARQUIS DE CONCHINY, *se rassurant un peu.*

C'est qu'un rien m'embarrasse, sire... car, dans le fond, pourquoi serois-je interdit?... et... n'avouerois-je pas à votre majesté une affaire... de pure galanterie?

LE DUC DE SULLY, *vivement.*

J'adore Dieu! quelle galanterie!

LE DUC DE BELLEGARDE.

Eh! mais, il ne faut pas prendre cela au grave.

HENRI.

Laissez-le donc achever... (*au Marquis*) Eh bien?

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Eh bien! sire, le fait est que j'ai eu envie... (*avec un rire forcé.*) mais bien envie de cette jeune paysanne... qu'à la vérité j'ai aidé un peu à la lettre pour lui faire voir Paris malgré elle...

HENRI.

Malgré elle?... Vous y avez donc employé la violence?

LE MARQUIS DE CONCHINY.

Eh! mais, sire, si vous voulez... C'est mon valet-de-chambre qui me l'a amenée avec bien de la peine; et je vais...

HENRI, *d'un air sévere.*

Eh! c'est cette violence que je punirai.

LE MARQUIS DE CONCHINY, *avec feu.*

Ah ! sire, ne m'accablez point de votre colere ! J'avoue mon crime ; mais mon crime m'a été inutile, et n'a fait que tourner à ma honte. Agathe est vertueuse... Agathe ne m'a point cédé la victoire ; et, pour la remporter, elle a été jusqu'à vouloir attenter elle-même à sa vie. J'atteste le ciel de la vérité de ce que je dis... et qu'il me punisse sur-le-champ si je vous en impose... Eh ! dans l'instant, c'est moins, je le jure à votre majesté, la crainte de ma disgrace que les remords cruels et le repentir, qui...

HENRI, *d'un air noble et sévere.*

Mais il ne me suffit point, à moi, que par cet aveu, par vos remords, par votre repentir, Agathe soit justifiée vis-à-vis de ces gens-ci : le crime de votre part n'en est pas moins commis; je leur en dois la réparation. Ainsi donc, je veux que vous fassiez une rente de deux cents écus d'or à cette fille, et que...

AGATHE.

Non, sire ; je me croirois déshonorée si j'acceptois de cet homme des bienfaits honteux qui pourroient laisser des soupçons...

RICHARD.

Ah ! divine Agathe ! cet aveu du marquis de Conchiny... et plus encore le refus que vous venez de faire des biens ignominieux que l'on vouloit le

forcer de vous donner, est pour moi une pleine et entiere conviction de votre innocence... Non, vous ne fûtes jamais coupable ; c'est moi qui le suis d'avoir pu vous croire un seul instant criminelle, et...

MICHAU.

T'as raison, mon fils ; et tu peux à présent apouser c'te digne enfant-là.

HENRI.

En ce cas-là je me charge donc de la dette de Conchiny... (*au marquis*) Retirez-vous, et ne paroissez pas devant moi que je ne vous le fasse dire.

(*Conchiny se retire.*)

SCENE XIV.

HENRI, LE DUC DE SULLY, LE DUC DE BELLEGARDE, MICHAU, MARGOT, RICHARD, CATAU, LUCAS, AGATHE.

HENRI, *à demi-voix, au duc de Sully.*

Aussi-bien, mon ami Rosny, je soupçonne violemment ce malheureux Italien-là d'être l'auteur de toutes les noirceurs qu'on vous a faites : nous en parlerons dans un autre tems... (*à Michau et aux autres paysans.*) Oh! ça, mes enfans, j'ai bien des engagemens à remplir ici... (*à Michau.*) Pour m'acquitter du premier, je donne dix mille

francs à Agathe et à votre fils, monsieur Michau... Mais vous ne savez pas que j'ai promis à la belle Catau de lui faire épouser un certain Lucas, son amoureux, qui n'est pas bien riche; et pour réparer cela je leur donne aussi dix mille francs pour les unir.

LUCAS, *à part, sautant de joie.*

Dix mille francs et Catau!

Tous les quatre à la fois.

MICHAU, *à part.*

Quel bon roi!

RICHARD, *à Henri.*

Ah! sire!...

CATAU ET AGATHE, *ensemble.*

Quel bon prince!

HENRI, *à Sully.*

Duc de Sully, que cette somme de vingt mille francs leur soit comptée ici demain dans la journée; je vous en donne l'ordre.

LE DUC DE SULLY.

Vous serez obéi, sire... Ah! mon cher maître! par ces traits de justice et de générosité, vous me ravissez! Vous venez d'en agir en roi et en pere avec ces bons paysans, qui sont vos sujets et vos enfans tout aussi-bien que votre noblesse. Mais, sire, vous nous devez aux uns et aux autres de ne point exposer votre vie à la chasse, comme vous faites tous les jours... (*avec colere.*) Permettez-moi de le dire à votre majesté; cela me met,

moi, dans une véritable colere!... Vive Dieu! sire, votre vie n'est point à vous! vous en êtes comptable... (*montrant le duc de Bellegarde.*) à des serviteurs comme nous qui vous adorent... (*montrant les paysans*) et au peuple françois dont vous voyez que vous êtes l'idole.

HENRI, *de l'air de la plus grande bonté.*

Oui, oui, tu as raison, mon ami... Tu m'attendris... Ne me gronde plus, mon cher Rosny; à l'avenir je serai plus sage.

MICHAU, *très vivement.*

Morgué! sire, c'est que ce gentilhomme-là n'a pas tort! Au nom de Dieu, consarvez-nous vos jours; ils nous sont si chers!

TOUS LES PAYSANS, *ensemble, à Henri.*

Ah! notre roi! ah! notre pere! conservais-vous, conservais-vous!

HENRI, *à part, en regardant tous ces paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh! oui, ventregué! conservais-vous! Vous venais de marier nos jeunes gens; faut, sire, que vous viviais plus qu'eux... Mais queul excellent homme!... Pardon! votre majesté, si je vous ont si mal reçu! je ne connoissions pas tout not' bonheur; et si j'avons manqué au respect... de la considération...

HENRI.

Vous m'avez très bien reçu, et je veux demeurer votre ami, au moins, monsieur Michau... Mais brisons là; j'ai besoin de repos, et...

MICHAU, *l'interrompant.*

Venais, sire, venais coucher dans mon propre lit... Ces seigneurs prenront ceux de mon fils et de Catau; et nous, j'irons tretous passer la nuit au moulin... Eune nuit est bentôt passée quand on la passe pour votre majesté!

LUCAS, *prenant Agathe sous le bras.*

Et nous, je vons ramener Agathe cheuz elle... Et à demain aux noces, mes enfans!

FIN DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

[illegible]

Morguè! [illegible] pas fort! Au nom de Dieu, conservez-vous vos jours; ils nous sont si chers!

ensemble, à Henri.

Ah! notre roi! ah! notre pere! conservais-vous, conservais-vous!

HENRI, *à part, en regardant tous ces paysans.*

Quel spectacle divin!

MICHAU, *encore plus vivement.*

Eh! oui, ventreguè! conservais-vous! Vous venais de marier nos jeunes gens; faut, sire, que vous viviais plus qu'eux... Mais queul excellent homme!... Pardon! votre majesté, si je vous ont si mal reçu! je ne connoissions pas tout not' bonheur; et si j'avons manqué au respect... de la considération...

EXAMEN

DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

CETTE piece doit être mise au nombre des ouvrages qui, malgré la violation de presque toutes les regles, plaisent et plairont toujours au théâtre. C'est un de ces exemples très rares qui ne sauroient tirer à conséquence: on ne trouve pas deux fois un pareil sujet; le choix et l'exécution font également honneur au talent de Collé.

Le premier acte est d'un ton noble et sérieux; il forme presque une piece séparée. On a calomnié Sully auprès de Henri IV; une explication a lieu; tous les doutes du monarque sont levés; et le ministre si digne de la confiance de son maître la recouvre entièrement: cette petite action est conduite avec beaucoup d'art. Les caracteres de Conchiny et du duc de Bellegarde sont parfaitement indiqués: on voit la finesse italienne échouer devant l'adresse d'un gentilhomme françois qui juge bien les évènemens, et qui se propose d'en profiter en évitant de se compromettre. La franchise de Henri IV, la fermeté et la confiance de Sully sont peintes avec des couleurs si vraies, que cette scene, qui n'est nullement du ton du drame, attendrit et fait couler les larmes. Le second acte offre des tableaux tout différens: c'est le moins bon de la piece. On voit des chasseurs qui courent les uns après les autres: la scene reste quelquefois vide; et les amours d'Agathe,

dont on commence à être instruit, n'excitent qu'un intérêt bien foible en comparaison de celui qu'inspire le héros qui ne paroît qu'à la fin de l'acte. Dans le troisieme, l'auteur traite enfin le véritable sujet de sa piece : il présente Henri chez des paysans qui ne le connoissent point ; ils lui donnent l'hospitalité ; et le monarque entend ses louanges dans toutes les bouches : le tableau de cette joie franche, et animée par la cordialité de Henri IV, le dialogue qui est de la plus grande vérité, donnent à cet acte un charme dont le censeur le plus rigoureux ne pourroit se défendre. Il en est peu qui produisent tant d'effet au théâtre.

L'auteur, ainsi qu'il le dit lui-même, trouva le sujet de cette piece dans une comédie angloise qui a été mise en opéra par M. Sedaine, sous ce titre, *le Roi et le Fermier;* mais quelle différence entre les deux pieces! Dans un sujet de ce genre, le nom du héros est de la plus grande importance : changez le personnage principal de la Partie de Chasse, conservez les autres caracteres et l'intrigue, et vous verrez que tout l'effet sera détruit.

Cette piece, malgré ses irrégularités, a donc mérité son succès. Elle doit être distinguée de tous ces drames qui, sous le prétexte de peindre des faits historiques, n'offrent que des conceptions insipides et romanesques. La grande vérité du dialogue, la fidélité du coloris, les rôles de Henri IV et de Sully, la rendent digne de cette honorable exception.

FIN DE L'EXAMEN DE LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV.

TABLE DES PIECES

CONTENUES

DANS LE VINGT-DEUXIEME VOLUME.

LE CONSENTEMENT FORCÉ, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, DE GUYOT de MERVILLE, page 1
Notice sur Guyot de Merville, 3
Préface de l'auteur, 11
Acteurs, 14
Examen du Consentement Forcé, 77

LE SOMNAMBULE, COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE, DE PONT-DE-VESLE, 79
Notice sur Pont-de-Vesle, 81
Acteurs, 88
Examen du Somnambule, 155

LES TROIS SULTANES, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES, DE FAVART, 157
Notice sur Favart, 159
Acteurs, 168
Examen des Trois Sultanes, 267

DUPUIS ET DES RONAIS, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN VERS LIBRES, DE COLLÉ, page 269
Notice sur Collé, 271
Epître dédicatoire, 276
Acteurs, 278
Examen de Dupuis et Des Ronais, 353

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, COMÉDIE EN TROIS ACTES ET EN PROSE, DE COLLÉ, 357
Epître dédicatoire, 358
Acteurs, 360
Examen de la Partie de Chasse de Henri IV, 471

FIN DU VINGT-DEUXIEME VOLUME.

DUPUIS ET DES RONAIS, comédie en trois actes et en vers, de Collé, page 271
Notice sur Collé, 271
Épître dédicatoire, 276
Préface, 278
Examen de Dupuis et Des Ronais, 353

LA PARTIE DE CHASSE DE HENRI IV, comédie en trois actes et en prose, de Collé, 357
Épître dédicatoire, 358
[illegible], 360
Examen de la Partie de Chasse de Henri IV, 471

FIN DU VINGT-DEUXIÈME VOLUME.

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Petitot, Claude Bernard, 1772-1825

Répertoire du théatre français ou recueil des tragédies et des comédies restées au theatre depuis Rotrou, pour faire suite aux editions in octavo de Corneille, Molière ... ; avec des notices sur chaque auteur et l'examen de chaque pièce
Bd.: 22

Paris 1804

P.o.gall.app. 10-22
urn:nbn:de:bvb:12-bsb10103845-8